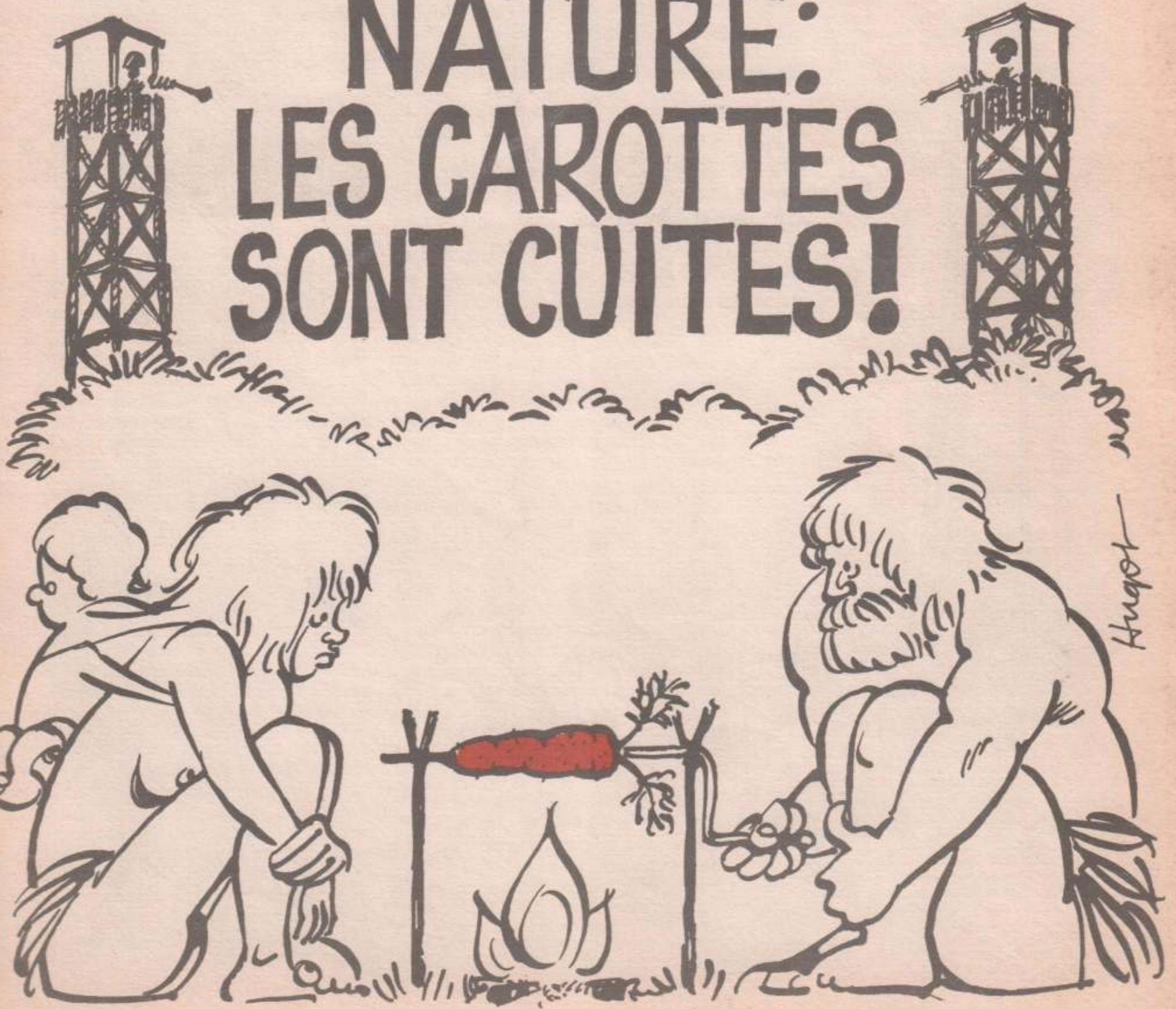


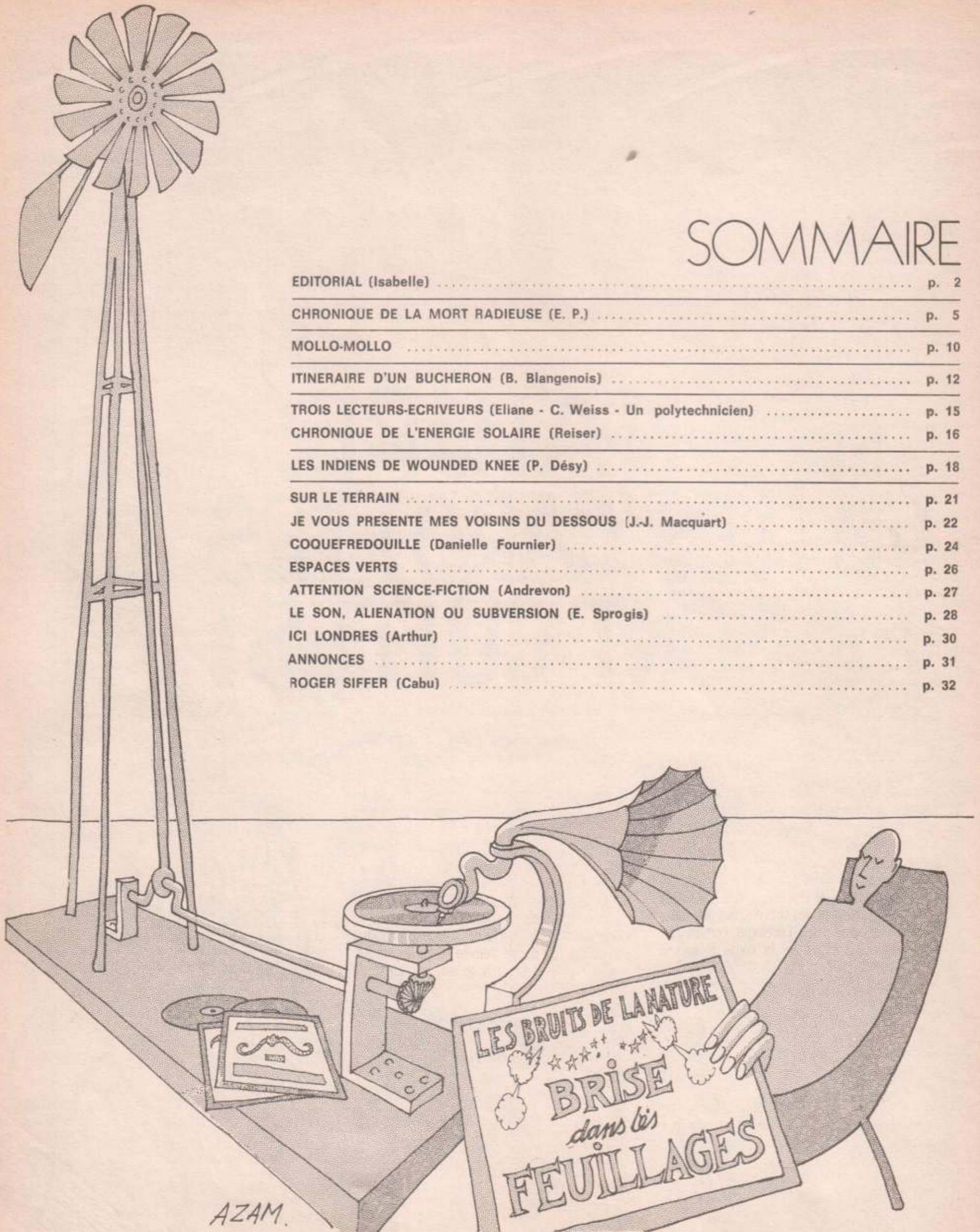
La guerre ouverte

NATURE:
LES CAROTTES
SONT CUITES!



SOMMAIRE

EDITORIAL (Isabelle)	p. 2
CHRONIQUE DE LA MORT RADIEUSE (E. P.)	p. 5
MOLLO-MOLLO	p. 10
ITINERAIRE D'UN BUCHERON (B. Blangenois)	p. 12
TROIS LECTEURS-ECRIVEURS (Eliane - C. Weiss - Un polytechnicien)	p. 15
CHRONIQUE DE L'ENERGIE SOLAIRE (Reiser)	p. 16
LES INDIENS DE WOUNDED KNEE (P. Désy)	p. 18
SUR LE TERRAIN	p. 21
JE VOUS PRESENTE MES VOISINS DU DESSOUS (J.-J. Macquart)	p. 22
COQUEFREDOUILLE (Danielle Fournier)	p. 24
ESPACES VERTS	p. 26
ATTENTION SCIENCE-FICTION (Andrevon)	p. 27
LE SON, ALIENATION OU SUBVERSION (E. Sprogis)	p. 28
ICI LONDRES (Arthur)	p. 30
ANNONCES	p. 31
ROGER SIFFER (Cabu)	p. 32





Si l'on accorde au mot écologie son sens étroit, mais précis de science du milieu vital, disons vite que ce journal n'ambitionne pas d'être un journal écologique. Si on lui accorde le sens, vaste et vague, de subversion radicale et globale qu'il a pris en quelques années, disons alors que ce journal n'a pas encore réussi à devenir écologique. Mais qu'il y tend, du moins avec bonne volonté. Toute vision parcellaire est négatrice et destructrice et c'est précisément cette segmentation de la vision qu'un journal écologique devrait essayer d'éviter... (Fournier, dans « La Gueule Ouverte » de février 1973)

LA Gueule Ouverte», tu l'as peut-être remarqué, ne porte plus son sous-titre de « mensuel écologique ». Ne saute pas tout de suite sur ton crayon pour m'inonder de tes reproches vertueux : infidélité à Fournier, gauchisme parisien, arrivisme, et toutes ces joyeusetés que je lis et entends depuis que les copains de la bande « Editions du Square » m'ont demandé de m'occuper de ce journal. Essaie un peu de comprendre avant de grimper sur ton grand cheval... On me somme d'abord, de part et d'autre, de m'expliquer sur le remplacement de Prémillieu, à la rédaction en chef, par mon indigne personne. Alors allons-y puisque tu es aussi indiscret que pas futé. Quoi, ça ne te vient pas à l'idée que, sans Fournier, la tâche était plutôt énorme pour Emile Prémillieu ? Il habite la Savoie, Prémillieu, alors que maquettistes, correcteurs, imprimeurs, éditeur (tous ces gens que l'écologue militant méprise volontiers, mais qui sont vachement utiles, ne crois-tu pas, à la diffusion de sa pensée), sont à Paris... Il a plein de gosses, Prémillieu, et des chèvres, des poireaux, des carottes, parce que l'écologie, comme faisait Fournier, il essaie de la vivre. Et puis il se balade à travers la France et peut-être bien au-delà, pour rassembler les informations sur le nucléaire que nous ignorerions tous s'il ne les publiait pas chaque mois dans « La Gueule Ouverte ». Et tu voudrais qu'il ait le temps, la disponibilité, de contacter des journalistes, de lire des dizaines de textes, de passer des heures à l'imprimerie, tu ne trouves pas que ce serait dommage qu'il gaspille ses journées à ces boulots techniques ? Il a mieux à faire, non ? Alors laisse tomber ton goût pour le scandale, les rivalités, les coups bas... Les mutations, ce sont des choses qui arrivent tout le temps chez nous : Wolinski a remplacé naguère Delfeil de Ton à la rédaction en chef

de « Charlie mensuel », pour questions de convenances personnelles entre nous, Gébé a remplacé Cavanna à « Hara-Kiri » pour questions de convenances personnelles entre nous, je remplace Prémillieu, pour questions de convenances personnelles entre nous, voilà, c'est tout.

Rédactrice en chef que me voici devenue, je commence par prendre une initiative : suppression du sous-titre « mensuel écologique ». Prise de distance avec une image débile de l'écologie, celle que donnent certains doux farfelus qui prêtent le flanc à toutes les critiques... et à toutes les erreurs. Erreur de grignoter tranquillement sa carotte biologique payée à prix presque d'or sans plus jamais jeter un œil sur le supermarché où la voisine achète le poison lent dont elle abreuve sa petite famille. Erreur de garder le gamin avec soi, puisqu'on a du temps à lui consacrer, loin de l'abrutissement médiocre, lot des écoliers de son âge dont on se désintéresse. Erreur de prendre comme postulats, comme vérités immuables et contraignantes, de soi-disant règles inscrites dans une Nature mythique (comme si elle existait hors de nous, la nature, comme si elle était autre chose qu'un équilibre sans cesse modifié par les actions des parties qui la composent) qui non seulement excuseraient mais dicteraient toutes les notions fauteuses d'horreur, d'intolérance et de meurtre, comme l'ordre, la propreté et jusqu'au racisme... Que d'aucuns passent agréablement (si aucun fascisme ne vient briser leur idylle) leur vie à se conforter en famille ou en groupe, n'ayant d'autre souci que la pureté de leurs petits intestins ou la contemplation extatique du coucher de soleil sur le millepertuis de la dernière colline non polluée qu'ils ont trouvée, si ça les amuse, je n'ai rien contre. Mais je n'ai pas envie de me casser le chose à faire un journal avec leurs états d'âme.

Prise de distance aussi avec l'écologie officielle, celle des ministères et des universités. L'écologie menteuse, hypocrite, bornée, l'écologie de surface, l'écologie en fleurettes sur tas de fumier, l'écologie des faiseurs de fric. J'ai eu un long entretien sur l'écologie, dernière née des Sciences humaines, avec l'ethnologue Robert Jaulin. Son opinion m'a aidée à y voir clair dans mon propre malaise :

« L'écologie est devenue une férialité de plus, une discipline de plus... Autrefois, il y avait une discipline qui s'appelait l'histoire, vivant

dans un contexte national royaliste. Les gens se sont rendu compte que ce contexte s'élargissait, faisant sauter son cadre étatique. L'histoire devenait un peu limitée, il fallait élargir le monde, créer d'autres disciplines. On a pensé que cet élargissement était une modification profonde des structures du cadre en question. Pour réaliser la mutation, on a créé la sociologie qui devait permettre d'appréhender le monde humain d'une façon plus fine, plus attentive que lorsqu'on étudiait les faits liés aux strictes structures de pouvoir... Ensuite, on s'est rendu compte que la sociologie ne parlait que de la société occidentale, qu'il fallait s'intéresser à d'autres civilisations. Pour parler des autres civilisations, on a créé l'ethnologie.

Chaque fois que l'on créait une discipline nouvelle, on ne pensait pas rajouter une discipline (un monde nouveau et à part) à la précédente, mais on s'imaginait faire un élargissement : la sociologie devait être un élargissement de l'histoire, une histoire renouvelée, dotée soudainement de l'intelligence des actes humains, des relations d'existence. A cela, l'ethnologie à son tour devait rajouter la vision des civilisations autres — vision d'ailleurs uniquement par référence au mouvement que l'Occident effectuait vers ces autres civilisations. Mais on s'est trompé, on a été refait. Chaque discipline est demeurée ce qu'elle était : fermée sur elle-même, fermée sur le monde occidental. La sociologie continue à raisonner au singulier, comme si la société occidentale n'était pas, elle-même, la somme d'une quantité de civilisations tirant à hue et à dia, occultées par une seule civilisation, celle de l'Occident, Occident des pouvoirs, Occident des nations.

La sociologie n'a pas détruit l'histoire, l'ethnologie n'a pas détruit la sociologie. Chacune est demeurée sur ses positions alors que le projet initial était de créer des sciences humaines élargies, référant aux faits sociaux humains de façon beaucoup plus forte, non fragmentaire, non partialisée.

De nouvelles féodalités de pensée se sont créées, très exactement comme la Révolution française n'a pas modifié l'aristocratie. Elle s'y est ajoutée. Les nouvelles disciplines sont comme « la gauche » qui correspond à l'extension du système. La droite, c'est l'establishment, la gauche c'est l'extension. Le système pré-révolutionnaire c'était l'aristocratie et la royauté : il ne s'est pas modifié, il s'est simplement élargi. Son élargissement a correspondu à l'Empire d'abord, à la démocratie ensuite. Dans le même temps que cet élargissement avait lieu, la gauche récupérait la droite...

La vie d'un système, ce n'est pas son état passé, c'est au contraire toujours son état présent et futur. Ce qui représente le mieux l'existence d'un système, c'est sa dynamique. Et cette dynamique, dans le cas du système occidental — qu'il s'agisse du monde des idées, ou du monde des pouvoirs, mondes parallèles — la gauche l'exprime beaucoup plus fortement que la droite. Cette gauche, cette extension, a tendance à s'affirmer d'abord par une prise de pouvoir contre la droite. Mais cette prise de pouvoir n'est destruction de la droite qu'en termes de relations humaines, en termes des individus, pas en termes de système. Du point de vue du système, elle est simplement le mouvement d'existence même qui est la logique de cette droite. La gauche une fois constituée a donc toujours tendance à récupérer la droite.

Bourdieu a écrit un livre, « Les Héritiers » selon lequel les gens qui sont au pouvoir le sont toujours pendant des siècles. C'est vrai, mais ce n'est qu'un tout petit aspect du problème. Si les gens qui étaient hier au pouvoir le sont toujours, d'autres s'y sont ajoutés. Par exemple aux généalogies de pouvoir du XVIIIe siècle, se sont ajoutés une quantité d'autres gens qui sont aujourd'hui la majorité des gens

de pouvoir. Les héritiers deviennent la minorité, la majorité des gens de pouvoir dans Paris ne sont plus les bourgeois de Paris, ce sont les bourgeois de province, débarqués, qui ont colonisé Paris. Le centralisme parisien, ce sont les bourgeois de province qui l'ont renforcé. Et je laisse de côté, on pourra en parler une autre fois, le problème du peuple de Paris, un des plus colonisés, des plus malmenés de France et qui, lui, n'a rien à foutre ni avec les bourgeois de Paris, ni avec ceux de province... Eh bien, dire que la gauche récupère la droite, c'est dire que c'est elle, une fois qu'elle a gagné — une fois que le système s'est servi de cette gauche pour, dans sa foulée et en fonction de sa logique, augmenter la mesure de l'univers qu'il met sous sa coupe, universaliste qu'il est — une fois que le système s'est élargi, le dynamisme de gauche, en s'établissant, récupère la droite.

Pourquoi je te raconte tout ça à propos d'écologie ? J'y viens. La sociologie n'a pas détruit l'histoire, bien au contraire elle l'a maintenue dans ses limites étroites : l'ethnologie n'a pas détruit la sociologie, n'a mis en cause aucun des postulats occidento-centristes qui fondaient la sociologie traditionnelle. Eh bien, il est en train de se passer le même phénomène pour l'écologie.

Il est en train de se constituer une écologie que j'appellerais strictement occidentale. Une écologie universaliste. Une écologie qui devient une féodalité, ou une discipline de plus, au nom d'un univers qui existerait « en soi », indépendamment des relations humaines, de cette quotidienneté d'existence au nom de quoi on fait des révolutions, au nom de quoi on voudrait faire des changements. L'écologie se présente donc de plus en plus comme quelque chose qui serait, à propos de l'univers, une vérité en soi, une vérité objective, scientifique, tous ces mots étant des mots de pouvoir et de tricherie.

Cette écologie du singulier, inscrite dans la logique de l'Occident, est une discipline de plus, qui s'ajoute à la dynamique même de ces disciplines fermées les unes par rapport aux autres, dont la fermeture est constitutive d'un certain caractère de classe et de pouvoir. Fermées les unes par rapport aux autres, elles le sont aussi et essentiellement par rapport à la totalité : ce sont des parties qui masquent la signification totale, globale, de l'ensemble dans lequel elles sont prises, cet ensemble étant non pas l'univers écologique ayant valeur en soi, mais un univers **humain** strictement défini par une structure sociale, par des types de relation des hommes entre eux et des hommes au monde. Or, ces structures sociales n'existent pas au singulier, elles n'existent qu'au pluriel. Il y a de nombreuses civilisations sur terre. On ne peut prétendre qu'il n'y en a qu'une (fût-ce au futur ou au nom d'un messianisme, qu'il soit le messianisme chrétien, le messianisme marxiste, le messianisme scientifique et du progrès) (1). Il y a autant de civilisations, tout aussi respectables les unes que les autres, que de collectivités humaines organisées et homogènes. Chacune se donne, en fonction de sa structure, un univers qui est toujours spécifique à cette structure. La seule civilisation qui ne puisse être acceptable, c'est celle qui n'accepte pas les autres. La seule chose intolérable, c'est l'intolérance.

Il est de fait que l'écologie répond à un double mouvement : d'un côté l'extension de l'univers occidental au terme de laquelle la société occidentale serait capable de définir en soi un univers écologique — ou physique — qui serait l'univers adapté aux hommes, à tous les hommes et quels qu'ils soient. Une écologie soi-disant objective, c'est-à-dire indépendante des relations des hommes à la nature, au monde, et des hommes entre eux. Pourtant la relation au monde d'un paysan, d'un marin ou d'un citadin

sont complètement distinctes les unes des autres et impliquent des univers physiques distincts. Chacune de ces trois relations, y compris celle du citadin, sont toutes, écologiquement, parfaitement justifiables, pourvu que, dans tous les cas, elles ne liquident pas, ne détruisent pas l'univers avec lequel elles sont aux prises. Lorsqu'une civilisation établit une relation à l'univers telle qu'elle détruit cet univers et que, le détruisant, il lui faut toujours aller plus loin, aucune permanence, aucune relation d'alliance entre l'univers et la structure d'une telle civilisation ne sont alors possibles. En l'occurrence, je parle de la civilisation occidentale.

L'univers, notre univers, celui dont nous avons besoin, que nous pouvons appréhender est, lui, limité et non pas illimité comme il plairait de nous le faire croire. C'est un contexte fini et non pas infini, quels que soient les mythes lunaires avec lesquels on se dore la pilule.

Le deuxième mouvement auquel répond la révolution écologique, c'est précisément, entre autres, cette constatation. Cette constatation est parfaitement saine. Très exactement comme la création de la sociologie et de l'ethnologie correspondait à une constatation d'insuffisance de l'histoire. Cependant, ces dernières disciplines ont moins modifié l'histoire que celle-ci ne s'est modifiée parfois de son dedans et de façon positive. En effet, les disciplines précédentes, à l'image de ce qui est en train de se passer pour l'écologie, se sont transformées en simple **extension du système**, en création d'un fief de plus et non en **modification de la structure** de ce système. L'écologie, actuellement, dans la mesure où elle pinaille sur la vie des poissons dans une rivière, où elle reste fermée sur des problèmes par trop principalement scientifiques, où elle raisonne indépendamment des strictes **relations** des hommes entre eux (relations de production, de consommation, de résidence, et les relations plus fines que sont les relations amoureuses) dont le total, le produit, la complexité forme la relation au monde, l'écologie cette nouvelle étrangère, parle d'un monde objectif qui ne veut rien dire, qui est une tarte à la crème. Une façon de plus de se moquer des relations concrètes, quotidiennes, d'existence... »

Alors, sous cet aspect, faire un « mensuel écologique », c'est risquer de se retrouver intégrés, inefficaces, aseptisés, rangés sur l'étagère entre la grande encyclopédie Hachette et les œuvres reliées de Karl Marx, accepter d'être les collègues de Poujade, jouer le rôle « d'espace vert » au milieu du caca ambiant, le petit coin de fraîcheur qui fait supporter le reste, le « bol d'air »...

C'est risquer de tomber dans une nouvelle religion, celle de la Nature, remplaçant, chez les jeunes en quête de changement celle, pas si vieille mais pourtant déjà défraîchie, de la Politique ou celle, totalement perdue de réputation, par excès de spécialisation et de fermeture, de la Science. Toutes ces religions supposent, fort abstraitement, qu'il existerait une Vérité absolue, une Nature absolue dont l'homme, cet affreux, ne ferait pas partie ou seulement par protection et dont il s'écarterait selon les modes, d'être le maître éclairé et bienveillant ou l'esclave respectueux.

La tendance, actuellement, est à réhabiliter l'homme au détriment de ses productions : on nous parle de « remplacer la civilisation de l'avoir par une civilisation de l'être ». Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que

l'avoir ou l'être, isolés, sortis du contexte qui les supporte, sortis des moyens qui permettent, précisément, d'être ou d'avoir ?...

C'est reposant, une vérité immuable, une matière stable et souveraine. Bien plus reposant que l'étude des interactions, des relations... Or toute vie est association — même au niveau de la cellule — socialisation, donc ensemble de relations. Phénomène mouvant, instable. Impossible d'arrêter la vie à un moment déterminé et de la définir. Impossible donc d'établir universellement ses lois. Il ne peut pas exister d'Écologie à majuscule, il ne peut exister que des écologues.

Et des écologues qui ne se contentent pas d'étudier un seul aspect de la question, mais qui tentent, dans leur vie si possible, de relier le tout. Il ne suffit pas, par exemple, de prôner l'agriculture biologique si on ne pose pas de nouveau le problème de la relation ville-campagne, ou celui des rapports de chacun de nous à la nourriture : on s'en fout que les veaux de Mességué soient « élevés sous la mère » si la consommation de viande demeure si sottement excessive... On s'en fout d'être des « consommateurs défendus » si on reste, précisément, des consommateurs, sans pouvoir de décision, sans liberté de production. On s'en fout (ô suprême sacrilège, diront certains) de la pédagogie Freinet, si elle ne reste qu'une « pédagogie » ne posant pas la question des structures familiales, sociales, scolaires et ne remettant pas en cause la position débilitante de l'enfant dans le groupe humain. Et caetera, et caetera, je ne vais pas tout énumérer. Privilégier chacune de ces questions, c'est se faire plaisir, c'est faire de l'écologie à bon compte. De même qu'il n'y a pas de réponse politique ou scientifique toute prête aux questions que pose la crise actuelle de civilisation, il n'y a pas de réponse écologique définissable aujourd'hui en théorème. Il nous faut chercher et, autant que possible, mettre tout de suite en application, dans la vie de tous les jours, avec le voisin, le parent, l'allié, le co-producteur, le produit de nos recherches. De nos recherches dans toutes les directions : refuser — sous prétexte qu'on fait de l'écologie et qu'on est au-dessus de tout ça, les mains blanches — de s'intéresser à la politique ou à la culture contemporaine (c'est certainement avec les marxistes, avec les scientifiques et non contre eux — ou en les ignorant — que nous devons rechercher des alternatives autres qu'un communisme industrialisé, petit frère siamois du capitalisme-affila), c'est accepter de se placer, avec des œillères et du coton dans les oreilles, hors du temps et des gens, de se rendre complètement inefficace tout en se simplifiant le boulot.

« C'est précisément cette segmentation de la vision qu'un journal écologique devrait essayer d'éviter... » « La Gueule Ouverte » a été créée dans ce but, mon espoir est de la maintenir dans cette voie, avec ton aide, lecteur, et sans étiquette.

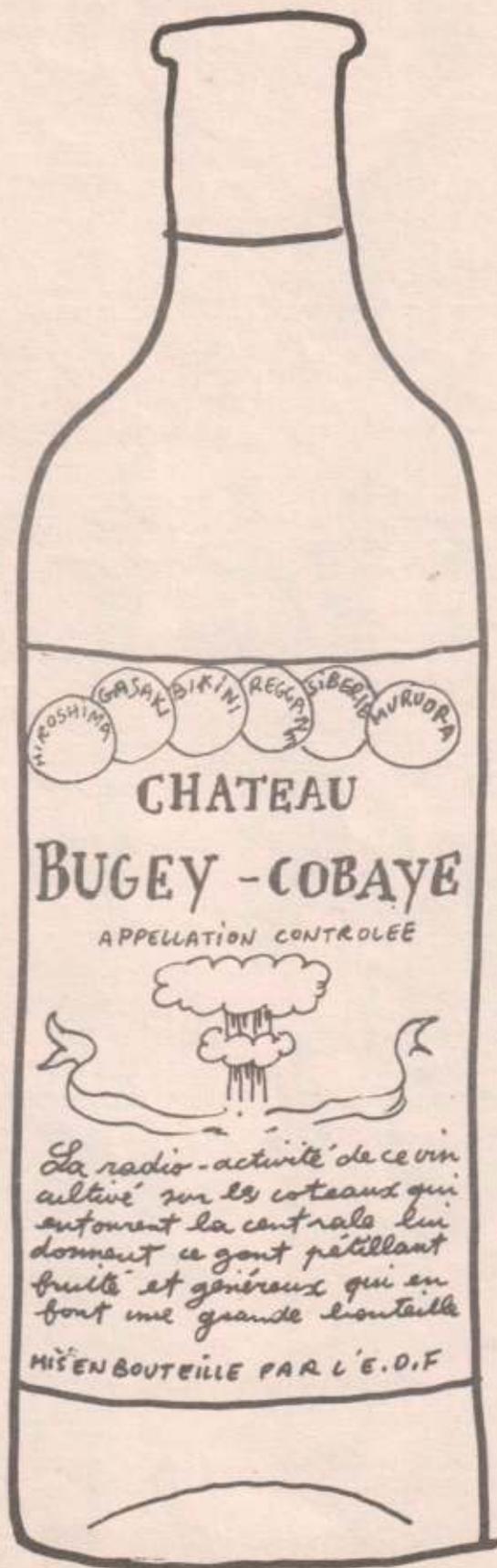
Isabelle.

(1) Lire, à ce sujet, l'analyse de Serge Rezvani sur le mythe du « progrès » en Iran dans « Charlie-Hebdo » n° 170.

METCALOMANNIE

CHRONIQUE
DE LA MORT
RADIEUSE

NUCLEAIRE



« Dans le cadre d'une politique de diversification des ressources énergétiques, il est nécessaire de prévoir un développement accru de l'électricité d'origine nucléaire. La question qui surgit aussitôt est celle de la pollution écologique par l'énergie nucléaire. Une véritable mythologie entoure le domaine des matières fissiles... Le danger de la radioactivité suscite une véritable panique. Entre la nostalgie millénariste de l'époque des cavernes préhistoriques et l'effroi de l'âge atomique et cybernétique, hors des mirages du fantastique et des visions de cités irradiées, il devient urgent de faire face avec réalisme aux problèmes du monde d'aujourd'hui » (Frontière, Janvier 74. Les cahiers du CERES. Socialisme aujourd'hui.)

Ça vient de loin. En 1962, le cher Robert Gibrat, alors P.D.G. de la société I.N.D.A.T.O.M., aujourd'hui président de la S.O.C.I.A., déclarait dans un discours prophétique (!) : « J'aime comparer notre siège de l'énergie atomique à celui d'un château-fort. Dans un délai que je placerai entre cinq et dix ans, nous aurons, nous autres industriels, défoncé la place et le butin sera considérable. »

La commission P.E.O.N. (commission consultative pour la production d'électricité d'origine nucléaire) vient, à plusieurs reprises, de recommander une accélération des réalisations nucléaires « visant à doter la France d'une capacité de production de huit millions de KW entre 1978 et 1982 ». Pour apprécier à sa juste valeur ce programme (démentiel), il faut savoir qu'au 31 décembre 1972, la puissance électro-nucléaire installée était de deux mille huit cent cinquante mégawatts. Ou encore, que la puissance électro-nucléaire des U.S.A., à la même date, était de seize millions et demi de KW, après quinze ans d'efforts (et de péripéties dangereuses, à tel point que la plupart des projets sont actuellement bloqués). Dans un récent discours, notre Charbonnel industriel et scientifique renchérisait sur la commission P.E.O.N. déclarant : « le gouvernement a décidé que les engagements des prochaines années devront permettre la mise en service de treize mille mégawatts entre 1978 et 1982. »

Et l'escalade continue. Aux dernières nouvelles (8 février) ; E.D.F. vient d'obtenir une autorisation de programme pour six nouvelles centrales en 1974, et sept en 1975, au lieu des quatre projetées jusqu'alors.

Il m'a paru important d'essayer de faire le point, si l'on peut dire, dans cette « euphorie ». En fait il

m'est assez vite apparu qu'il était illusoire de vouloir donner des informations exactes (en ce qui concerne aussi bien les sites que les puissances ou les filières, et a fortiori exhaustives. Bien que ce travail prétende s'appuyer sur des sources sérieuses (bulletin Aten, brochure « énergie et environnement », diverses publications et journaux...), il réclame le droit à l'erreur. Merci de me corriger et de m'adresser toute information complémentaire.

POUR DEBLAYER UN PEU LE TERRAIN

En date du 31 décembre 1972, il y avait en France dix unités (réacteurs de puissance) de production électro-nucléaire, totalisant une puissance installée de deux mille huit cent cinquante mégawatts à savoir :

— Chinon un (84 MWe), Chinon deux (230 MWe), Chinon trois (480 MW), sur la commune d'Avon-Indre-et-Loire).

— S.L. un (500 MWe) et S.L. deux (530 MWe), à Saint-Laurent-des-Eaux (Loir-et-Cher).

Ces cinq unités fonctionnent selon la filière « nationale » : uranium naturel comme combustible, graphite comme modérateur, gaz carbonique comme fluide caloporteur.

— Chooz (S.E.N.A.) d'une puissance de 266 MWe, au bord de la Meuse, dans les Ardennes, réalisation franco-belge. Première centrale française dans la filière P.W.R. (uranium enrichi et eau sous pression).

— EL4 (72 MWe), centrale utilisant l'eau lourde comme modérateur, dans les Monts d'Arrée (Finistère).

— G 2 et G 3, de 40 MWe chacune, à Marcoule, (Gard).

LISTE PAR VILLES DES ASSOCIATIONS AYANT AU MOINS PARMILIEURS BUTS LA DENONCIATION DE L'ATOME « PACIFIQUE » OU DE L'ATOME GUERRIER, OU DES E.R.S. 6-2-74

47000 AGEN
SOS Golfech, E. Saphy, 15, rue du Jardin-public.

67/68 ALSACE
CSFR, Comité de Sauvegarde de Fessenheim et de la plaine du Rhin, 3, Grand-Rue, 67420 Sables.

CSFR-Ribeauvillé, J.-B. Thiery, 93, rue du 3-Décembre, 68150 Ribeauvillé.

CSFR-Rumersheim : J.-J. Thuét, 3, rue du Rhin, 68112 Rumersheim.

CSFR-Sélestat : Mme G. Ruhlmann, 3, rue Carnot, 67600 Sélestat.

CSFR-Strasbourg : S. Geoffroy, 6, rue de Geispolsheim, 67100 Strasbourg.

CSFR-Thann-Cernay : Mme M. Blum, 162 bis, rue du Ballon, Uffholtz, 68700 Cernay.

CSFR-Wissembourg : A. Boos, Kutzenhausen, 67250 Sultz-sous-Forêts.

80000 AMIENS
GESEV, Maurice Duquet, Ferrières.

33/40 AQUITAINE
APRI-Aquitaine, C. Larrère, Villa Itzala, 40200 Mimizan.

33EPANSO, 14, cours de l'Intendance, 33000 Bordeaux.

SEPANSO-Béarn-Pyrénées, 10, rue J.-Jaurès, 64000 Pau.

SEPANSO-Dordogne : M. Moreau, Station biologique des Eyzies, 24620 Les Eyzies-de-Tayac.

SEPANSO-Lot-et-Garonne : Dal Molin, Fauillet, 47400 Tonneins.

SEPANSO-Béarn : M. Rodès, « Harbiou », quartier Trinité, 64300 Orthez.

SEPANSO-Pays basque : Mlle Laës, Hirigonia, Saint-Pierre-d'Irube, 64100 Bayonne.

SEPANSO-Landes : P. Capdevielle, rue du Stade, 40460 Sanguinet.

84000 AVIGNON
Comité d'action écologique, Foyer des Jeunes Travailleurs.

N & V, Nature et Vie-Avignon, A.C. Héroult, quartier des Aires, 84450 Saint-Saturnin-lès-Avignon.

90006 BELFORT
ABPN, D. Carry, 40, faubourg des Ancêtres.

92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Union Pacifiste de France, Th. Collet, 4, rue Hoche.

BRETAGNE
Nature et Vie, N & V, 13, rue du Villa Kervenane, 56100 Lorient.

N & V-Brest : R. Guizien, 7, rue Corot, Ap. 17, 29200 Brest.

N & V-Cornouaille : parc Fouen, route de Kerstrad, 29133 La Forêt-Fouenant.

N & V-Dinan : D. Nantet, 6, rue Cartier, 22100 Dinan.

N & V-Lannion : M. Durand, bât. C, Haute-Rive, 22300 Lannion.

N & V-Rennes : Ch. Roux, 34, rue A. Duval.

N & V-Trégor : D. Stenfort, Kerhaleg, 22200 Le Merzer.

01 BUGEY
Groupe Vert du Bugey, Fr. Carrotte, « Lafolie », 01300 Belleval.

71100 CHALON-SUR-SAONE
APRI-Saône-et-Loire : D. Dériot, Sassenay.

16/17 CHARENTES
APRI-Charentes, Cl. Margat, 53, rue Denfert-Rochereau, 17300 Rochefort-sur-mer.

Mouvement Anti-impérialiste, Périgny, 17000 La Rochelle.

50100 CHERBOURG
Cté c/ la poll. n. dans la Hague, B.P. 156.

77 CRISENOY
APRI-France, 12, rue des Noyers, Crisenoy 77390 Verneuil-l'Étang.

76200 DIEPPE
Groupe d'étude et d'action non violente, B.P. 155.

21000 DIJON
COPRONAT, INPSA, rue des Champs-Prévois.

28 EURE-ET-LOIR
N & V-E-et-L., J.-P. Baratin, 24, Grande-Rue, Orsème, 28300 Mainvilliers.

38000 GRENOBLE
Hommes, Nature et Survie, Salle Adyar, 5, rue Paul-Bert.

68 HAUT-RHIN
MPN-Haut-Rhin : B. Chacon, 8, rue des Prés, 68120 Pfaffstatt.

34 HERAULT
N & V-Hérault : Del Medico, 38, rue du Stade, 34380 Dieulouard.

39 JURA
RCPN, Marcel Picard, 14, rue de la Libération, 39700 Orchamps.

11 LEUCATE ET PORT-LA-NOUVELLE
Cté de lutte c/les c.n. de Port-la-Nouvelle et Leucate, Mme S. Saïgas, 11130 Sigean.

59 LILLE
Les Amis de la Terre, 51, rue de Gand, 59000 Lille.

44 LOIRE-ATLANTIQUE
Cté local c/ l'industrie n., ENI 44260 Savenay.

59 NORD
APRI-Nord, D. Chevallier, 10, rue Einstein, 59160 Lomme.

69 LYON
APRI-Lyonnais, 28, côte de l'Hormet, 69110 Sainte-Foy-les-Lyon.

Dal Dong, 22, rue de l'Eglise, 69003 Lyon.

GARM, M. Debard, chemin des Oasis, 69600 Oullins.

53 MAYENNE
MPN-Mayenne, Gérard Chaussée, La Haute-Ville, Cigné, 53300 Ambrières.

59/62 MER DU NORD
Comité Anti-Pollution de Calais, 7, quai du Rhin, 62100 Calais.

Comité Anti-Pollution de Dunkerque, 16, rue de Flandres, 59210 Coudekerque-Branche.

Comité Anti-Pollution de Gravelines, 7, rue Roger-Salengro, Petit-Fort-Philippe, 59820 Gravelines.

57000 METZ
MPN-Moselle, M. Knebel, 3, rue Paquet.

45200 MONTARGIS
MPN-France, 12, rue du Grand-Clos.

06000 NICE
Union Niçoise pour la Protection de la Vie, 1, rue Desboutin.

MPN-Alpes-Maritimes : J.-P. Chapellat, Villa Jean-Bart, 83, rue de Gairault.

45000 ORLEANS
MPN-Orléans, 78, rue des Turcies.

61 ORNE
MPN-Orne, La Renaudière, Préaux-du-Perche, 61340 Noce.

76 PALUEL
Ass. de déf. de la vallée de Sunset, mairie de Paluel, 76450 Cany-Barville.

75 PARIS
CAN-APRI, 15, rue du Commerce, 15e. A.T., 15, rue du Commerce, 15e.

Survivre et Vivre, 6, rue Chappe, 18e.

MPN, J.-P. Xavier, 11, avenue Constant-Coquelin, 7e.

PROVENCE-RHONE
Cté d'action écol. pour la sauvegarde de la Provence et de la plaine du Rhône, J. Talon, Boulbon, 13150 Tarascon.

36 PYRENEES-ORIENTALES
Vie Saine, 6, place d'Armes, 66230 Prats-de-Mollo.

11 SAINT-LAURENT-DES-EAUX
Cté de déf. c/les nuisances de la c.n. de Saint-Laurent-des-Eaux, J. Arnoult, Lestieu, 41500 Mer.

77 SEINE-ET-MARNE
N & V 77, 31, rue des Hautes-Boulangères, 77850 Héricy.

MPN-Sud-S.-et-M. : J. Baillet, 11, rue Thozon, 77460 Souppes.

67 STRASBOURG
Voir Alsace CSFR.

N & V-Strasbourg, G. Gangloff, 6, rue de la Ménagerie, 67200 Strasbourg.

83100 TOULON
UDVN, 363, avenue de la République.

31000 TOULOUSE
Cté toul. pour un moratoire n., 39, rue Peyrolières.

37 TOURAINE
APRI-Touraine, 1, rue Moreau, Mégy.

MPN-Tours, 4, place Massenet, B2.

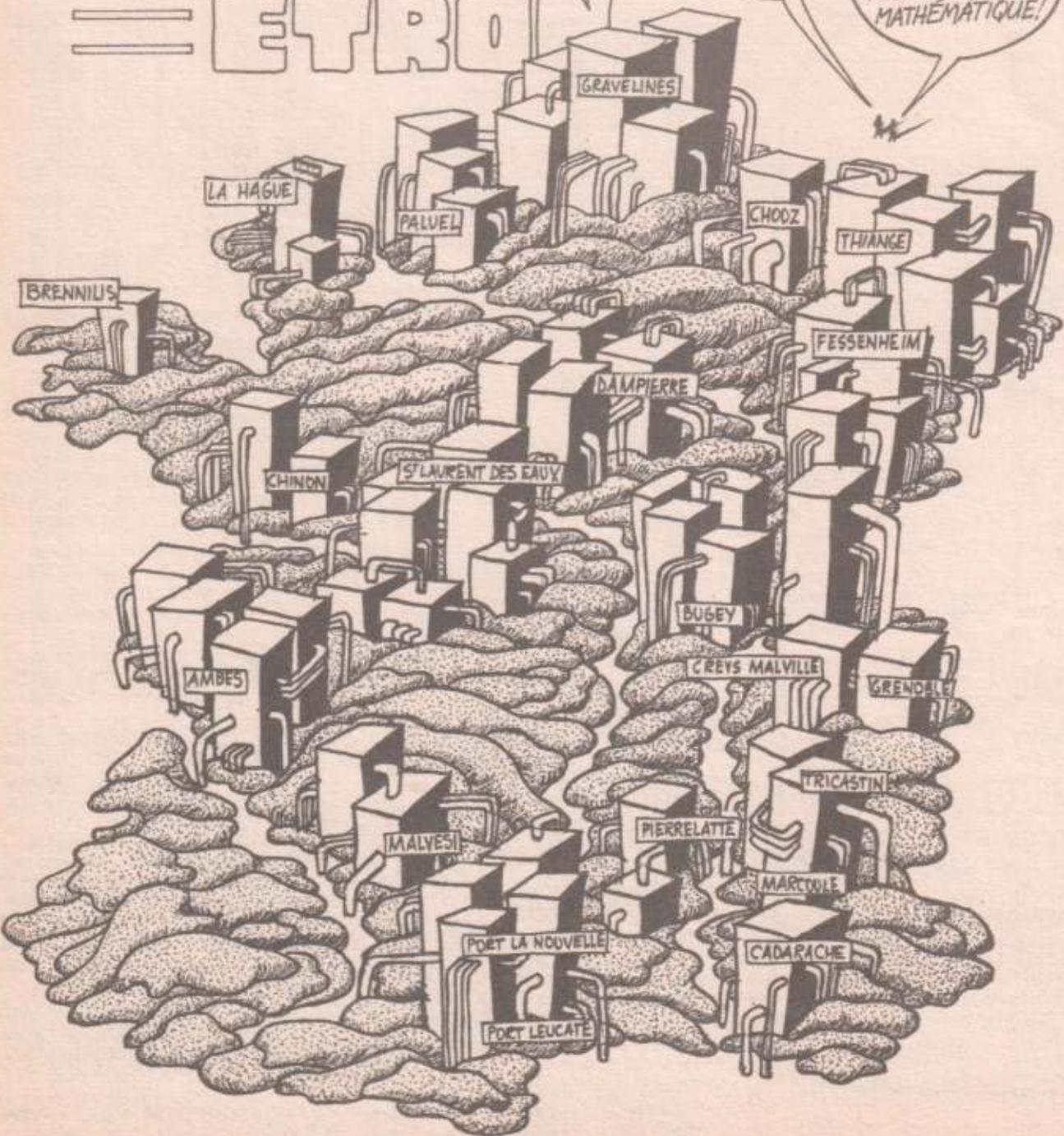
GRANV, C.U. de Grandmont, A. 404, 37200 Tours.

27200 VERNON
Groupe Survie Région Vernonnaise, Bernard Letellier, Les Eglantiers B.62.

NEUTRON + BETON = ETROTON

DITES-MOI :
NEUTRON PLUS BÉTON
ÉGAL ÉTRON
C'EST PASTRÈS
SCIENTIFIQUE,
ÇA!

C'EST PAS
ÉCOLOGIQUE
NON PLUS ! EN
TOUT CAS, C'EST
MATHÉMATIQUE!



— Bugey 1 (540 MWe), sur le Rhône, commune de Saint-Vulbas (Ain); dernière dans la filière Uranium-Graphite-Gaz (filiale abandonnée au profit (?) des procédés utilisant l'uranium enrichi).

De cette première génération de centrales nucléaires, Chinon, la doyenne, a été mise à la retraite définitive en mars 1973, au bout de onze ans et demi de fonctionnement (durée de vie théorique: vingt à vingt cinq ans!).

En date du 1er février 1974, un certain nombre de centrales sont en cours de construction: Fessenheim 1 et 2 (Haut-Rhin), filière P.W.R., d'une puissance théorique de 900 MWe chacune, fonctionnement prévu entre 74 et 76.

Bugey 2 et 3, deux unités de 930 MWe chacune, filière P.W.R., fonctionnement prévu pour 1977.

Une remarque s'impose: le saut quantitatif de Chinon (84 MWe) à Bugey 2 (930 MWe). Ce n'est d'ailleurs qu'une étape vers des unités de 1.200 et 2.000 MWe pour l'horizon 1980! Et une deuxième: l'impératif du refroidissement (le rendement d'une centrale nucléaire est de l'ordre de vingt cinq pour cent, c'est-à-dire qu'il faut évacuer les trois quarts de la chaleur produite par la fission contrôlée de l'atome), nécessitant l'installation sur les bords de cours d'eau ayant un débit suffisant (Rhin, Rhône, Loire, Meuse). Ces sites « fluviaux », comme on le verra par la suite, seront bientôt épuisés (en fait, il y a dès maintenant un grave problème de pollution thermique, nié par E.D.F. mais dénoncé, non seulement par les écologistes mais aussi par les responsables des agences de Bassins (1)).

LE NOUVEAU GATEAU NUCLEAIRE

Les projets d'implantation connus font désormais appel à trois procédés (filiales) utilisant soit l'uranium enrichi (P.W.R. et B.W.R.), soit l'oxyde d'uranium et le plutonium (surgénérateurs ou rapides). Le procédé des hautes températures (H.T.R.), très prisé par nos voisins suisses et allemands, ne semble pas devoir être utilisé par E.D.F. dans le proche avenir. Mais la politique nucléaire française n'a pas une longue tradition de cohérence... et tout est possible, hélas!

Pour éviter soit l'énumération fastidieuse, soit le tableau technique, on va tenter de faire l'inventaire des projets connus par région. Six grandes régions ont « vocation nucléaire ».

— L'Alsace. On lui promet 8.000 MWe d'ici à 1.980. Le site de Fessenheim comptera à terme huit réacteurs. Mais trois autres sites sont envisagés: Gamsheim, Gertsheim et Lauterbourg, dans le Bas-Rhin. Un dossier spécial Alsace est en préparation pour un prochain numéro de la G.O. Est-il besoin de rappeler que tous les alsaciens ravis de cette promotion nucléaire peuvent (doivent) rejoindre tous ceux qui, depuis le printemps 71, font tout pour manifester leur joie radieuse: (C.S.F.R. 3, Grande-Rue, 67 Saales).

REACTEURS DE PUISSANCE EN CONSTRUCTION ET PREVUS EN FRANCE ET PAYS LIMITOPHES

Origine: « Power and Research Reactors in Member States », 1973 Edition (AIEA)

Pays	Nom du réacteur	Nombre	Puissance (MWe)	Date	Type	
Allemagne	BASF (Badische Anilin und Sodafabrik)	2 x	600 MWe	1978	PWR	
	Ludwigshafen/Rhein		600 MWe		LWR	
	Bayer		1.150 MWe	1974	PWR	
	Biblis - A		1.230 MWe	1976	PWR	
	Biblis - B		770 MWe	1974	BWR	
	KKB Brunsbüttel		600 MWe	1976	LWR	
	Chemiedreieck		900 MWe	1976	BWR	
	KKI Isar		775 MWe	1976	PWR	
	GKN Neckar		864 MWe	74 et 76	BWR	
	KKP Philippsburg 1 et 2	2 x	1.300 MWe	1977	BWR	
	KKK Krümmel		600 MWe		LWR	
	FWH - Industriekraftwerk		600 MWe		LWR	
	Lingen - 2		1.300 MWe	1979	LWR	
	RWE		1.300 MWe		LWR	
		Muelheim-Kaerlich/Rhein		1.300 MWe		LWR
		Bad Breisig/Rhein		900 MWe		LWR
		Breisach/Rhein	3 x	1.300 MWe		LWR
		Dettingen/Main	2 x	900 MWe		LWR
		Nuerberg		1.000 MWe		LWR
		Bergheim-Feld/Main		300 MWe	75/76	HTGR
	Uentrop		1.230 MWe	1976	PWR	
	Esenshamm/Unterweser		300 MWe	1979	FBR	
	Kaltar/Rhein					
Belgique	Doel 1 et 2	2 x	390 MWe	73 et 75	PWR	
	Tihange		870 MWe	1974	PWR	
Espagne	Almaraz - 1		930 MWe	1975	PWR	
	Almaraz - 2		850 MWe	1976	PWR	
	Asco - 1 et 2	2 x	930 MWe	77 et 78	PWR	
	Lemoniz - 1 et 2	2 x	930 MWe	76 et 78	PWR	
	Cofrentes		900 MWe	1978		
Trillo			1979	PWR		
France	Bugey 2 et 3	2 x	930 MWe	1977	PWR	
	Bugey 4 et 5	2 x	925 MWe	78-80	PWR	
	Fessenheim 1 et 2	2 x	900 MWe	74 et 78	PWR	
	Fessenheim 3 et 4	2 x	1.200 MWe			
	Fessenheim 5 à 8		?	?	?	
	Chinon 4 et 5	2 x	1.200 MWe	?	?	
	Saint-Laurent-des-Eaux-Mortes 3 et 4	2 x	1.200 MWe	?	?	
	Ambès	2 x	1.200 MWe	?	?	
	Aramon	2 x	1.200 MWe	?	FBR ?	
	Cordemais		1.200 MWe	?	?	
	Dampierre-en-Burly	4 x	1.200 MWe	?	?	
	Fos		1.200 MWe	?	?	
	Gamsheim	4 x	900 MWe	?	?	
	Gertsheim		?	?	?	
	Gravelines	5 x	1.200 MWe	?	?	
	Golfch	2 x	800 MWe	?	?	
	Lauterbourg		?	?	?	
	Leucate	2 x	1.200 MWe	?	?	
	Le Verdon	2 x	1.200 MWe	?	?	
	Malleville		1.200 MWe	?	FBR	
Paluel	4 x	1.200 MWe	?	?		
Port-la-Nouvelle	2 x	1.200 MWe	?	?		
Saint-Androny		?	?	?		

SIGNIFICATION DES SIGLES DES REACTEURS:

A.G.R.: Réacteur refroidi par gaz, modéré par le graphite, uranium faiblement enrichi (Magnox).

B.W.R.: Réacteur refroidi et modéré par l'eau ordinaire en ébullition, uranium enrichi.

P.W.R.: Réacteur refroidi et modéré par l'eau ordinaire pressurisée.

H.T.G.R.: Réacteur à haute température, refroidi par gaz, modéré par le graphite.

F.B.R.: Réacteur surgénérateur à neutrons rapides.

L.W.R.: Réacteur refroidi par l'eau ordinaire, modéré par le graphite.

H.W.L.W.R.: Réacteur refroidi par l'eau ordinaire, modéré par l'eau lourde en ébullition.

Démarrage des travaux en 74.

APRI - Jean Pignero

12, rue des Noyers - CRISENOY - 77390 Verneuil-l'Étang

— Ain-Isère ou moyen Rhône. Il paraîtrait qu'une certaine inquiétude commence à se manifester dans le coin. Curieux. A moins que tous les Saint-Thomas du pays, qui nous traitaient de farfelus et de paniqueurs, du temps de « Bugey-cobayes », voyant démarrer un, puis deux, puis trois nouveaux chantiers (sans compter les différentes maladies chroniques dont souffre Bugey 1, réacteur pourtant baptisé au feu!) commencent à se poser quelques questions... Ils n'auraient pas tort (mieux vaut tard que jamais). Le « parc nucléaire » de BUGEY, ce sera, d'ici à 1978, cinq réacteurs totalisant 4.500 MWe.

Mais la grande fierté des dauphinois n'est pas là. Leur région a été choisie pour édifier — tenez-vous

— le plus grand projet nucléaire du monde, véritable pari technologique, fleuron de notre messmérienne République: **Superphénix**, « rapide » de 1.200 MWe (2), dont la construction (vite, on est pressés) devrait démarrer fin 1974. Si vous êtes de ceux que cela impressionne, vous pouvez toujours le manifester en vous branchant sur un comité qui démarre très fort (F.F.A.C.E., 8 rue A. Gueymard 38400 Saint-Martin-d'Hères).

Récapitulons: 540 + 930 x 2 + 925 x 2 + 1.200 = 5.450 MWe.

— En Occitanie. Bas-Rhône et côtes Méditerranée: Pierrelatte, Marcoule, Cadarache, tout le monde connaît. Ces noms font partie de la grande geste nucléaire française. Outre Phénix, prototype de Rapide,

de 300 MWe (à Marcoule), quatre projets totalisant 8.400 MWe: Aramon (rive droite du Rhône, en aval d'Avignon), deux unités de 1.200 MWe; Leucate (1.200 x 2); Port-La-Nouvelle (1.200 x 2); Fos (1.200 MWe).

Liée au projet d'usine d'enrichissement de l'uranium (Eurodif), nécessité (!) de construire quatre centrales de forte puissance pour faire face aux énormes besoins d'électricité d'une telle installation. Il est même probable que cette construction sera prioritaire...

(1) Cf. le Monde du 4 février 1974. « Cinq centrales électriques polluent autant qu'une ville de cinq cent mille habitants. »

(2) Site: Malville, commune de Crey-Puignieux (Isère), à cinquante kilomètres à vol d'oiseau de Lyon, Grenoble et Chambéry.

— Aquitaine. Equipement de la moyenne et basse Garonne. Quatre projets connus : Golfech (en amont d'Agen), projet à éclipses, mais plus que probable aux dernières nouvelles : deux unités de 800 MWe. Dans le Bec d'Ambès, victime de la « crise du pétrole », on se rassène à l'énoncé d'un brillant programme nucléaire : deux unités de 1.200 MWe à Ambès, deux de même puissance au Véron, un autre complexe à Saint-Androny. Mais j'ai comme l'impression que les Aquitains ne sont pas,

veaux réacteurs (de 1.200 MWe chacun), sur le site de Saint-Laurent-les-Eaux (dont le maire est ravi : il a commandé sa troisième piscine municipale) (3); deux unités supplémentaires à Avoine (Chinon 4 et 5, 1.200 MWe chacune). En amont, E.D.F. prévoit l'installation de quatre réacteurs de 1.200 MWe, à Dampierre en Burly. Enfin, en aval de Nantes, une unité serait construite à Cordemais. Au total, à l'horizon 80 (?), quelques 12.500 MWe, avec des problèmes énormes de refroidissement

projet en voie de réalisation (l'enquête d'utilité publique, ô ironie des mots, a eu lieu en janvier dernier) prévoit un énorme complexe de 10.000 MWe. Primitivement axé sur une batterie de réacteurs thermiques classiques et nucléaires, il semble qu'on s'oriente vers le « tout nucléaire ». A Paluel, près de Saint-Valéry-en-Caux (Seine-Maritime), un projet, dans le même état d'avancement que celui de Gravelines, prévoit une énorme centrale de 4.800 MWe. La quantité d'eau de mer nécessaire au refroidissement de ce monstre serait de l'ordre du débit moyen de la Seine à Paris !

Il est évident que les chiffres relatifs aux projets de construction sont à réviser, compte tenu de « l'accélération des programmes » en Europe de l'ouest notamment. (E. P.)

LES CENTRALES NUCLÉAIRES DANS LE MONDE

(Etat au 31 décembre 1972)
(d'après la revue « Atomwirtschaft-Atomtechnik » No 3 - mars 1973)

Pays	En exploitation		En construction ou commandés	
	Nombre	Puissance*	Nombre	Puissance*
Allemagne de l'Est	1	80	4	1760
Allemagne de l'Ouest	9	2148	13	10900
Argentine	—	—	1	319
Autriche	—	—	1	605
Belgique	1	10	3	1650
Brazil	—	—	1	604
Bulgarie	—	—	2	800
Canada	6	1996	5	5516
Chine (Formose)	—	—	4	3020
Cette	—	—	1	364
Espagne	3	1073	6	5400
Finlande	—	—	3	1440
France	10	2697	5	3837
Grande Bretagne	29	3307	12	5450
Hongrie	—	—	2	800
Inde	3	580	5	1000
Italie	3	597	2	815
Japon	6	1681	19	13720
Mexique	—	—	1	660
Pakistan	1	125	1	187
Pays-Bas	1	48	1	450
Porto Rico	—	—	1	560
Suède	2	450	8	6089
Suisse	3	1006	2	1740
Tchécoslovaquie	1	110	4	1600
Union Soviétique	15	2471	16	9388
USA	29	14700	144	138920

* Puissance électrique nette en MW (mégawatts)

LE ROI DES CONS :



J'AI FAIT CRÉER UN PARC NUCLÉAIRE POUR LES PETITS COMME ÇA ILS AURONT CHAUD

mais pas du tout impressionnés... Occitanie : perspective 20.000 MWe...

— Vallée de la Loire. Un programme très ambitieux, à la hauteur du prestige historique de la région. D'une part, renforcement des installations existantes : deux nou-

(tours de cent quarante mètres de haut et/ou toute une série de barrages pour regonfler la Loire en été).

Avec le programme prévu sur les côtes de la Manche, on atteint le sublime. Le bond est énorme. A Gravelines (près de Dunkerque), un

REPRENONS NOTRE SOUFFLE

Quelques remarques pour terminer. En un sens, rien de plus déprimant que tout, ou presque tout, ce qu'on peut entendre depuis quelques mois. Oui et non. Moi, voyez-vous, ça me mettrait plutôt en joie. Je me dis que c'est tellement énorme que si on avale ça, on a rien à envier au roi des cons. Le roi des cons, je l'ai vu poser pour Paris-Match, devant le « paysage industriel de qualité » de Saint-Laurent-les-Eaux. J'ai lu ses déclarations : six cent millions de patente annuelle, troisième piscine municipale ; et le tourisme : quatre vingt dix mille touristes ont visité la centrale de Saint-Laurent l'an dernier. Trois fois plus qu'à Chambord...

Oui, mais... Mais je sais qu'il y a des millions de gens qui ne sont pas d'accord, et qui le disent, de plus en plus haut. Allons, soyons sérieux, on n'est pas en Suisse ou en Allemagne, on est en France, monsieur !

Combien de temps encore va-t-on mettre à comprendre que ce qui fait la force (mais la seule) du fric, c'est qu'il est international. A

paru dans la revue « Trente jours » (janv. 74)

quand la première manif. internationale des « enrégés de vivre » ? Le grand refus du bonheur électrique ou l'acceptation du plus médiocre des mondes. Faut choisir. Vite, et à tout moment...

En attendant le « grand soir », à chaque projet d'E.D.F., on peut faire correspondre un comité anti-nucléaire. La liste publiée ci-joint ne prétend pas être exhaustive. A vous de juger en contactant celui de ces comités qui vous touche de plus près. S'il n'y en a pas qui vous satisfasse, créez-en un. **E.P.**

(3) Saint-Laurent touche une patente annuelle de six cent millions d'anciens francs.

DEVANT LE CONGRES DES U.S.A., LE 12 OCTOBRE 1973 LE SENATEUR MIKE GRAVEL DENONCE QUELQUES FACHEUSES SURPRISES NUCLEAIRES. (1)

En octobre 1973, le directeur de la réglementation de l'A.E.C. a reconnu, devant le « Joint Committee on Atomic Energy » « qu'ils étaient réellement préoccupés par certaines des surprises qu'ils découvrent ».

Devant le Congrès, le sénateur Mike Gravel a dressé une liste non limitative des surprises récentes que les experts nucléaires n'avaient pas su prévoir.

I) Le système vital de refroidissement de secours du cœur du réacteur (2) ne peut donner aux experts de l'A.E.C. l'assurance d'un fonctionnement effectif. Ce système qui n'a jamais été éprouvé dans un essai en vraie grandeur, a fait défaut 6 fois sur 6 essais à petite échelle en 1970.

II) Une accumulation inattendue du combustible nucléaire — l'un des composants les plus contrôlés de l'ensemble d'un réacteur nucléaire — a forcé l'A.E.C. à réduire de 5 à 25 % les maximum de puissances autorisés, pour 10 réacteurs nucléaires, le 24 août 1973.

III) L'Académie nationale des Sciences des U.S.A. a confirmé, en novembre 1972, que les effets des radiations de bas-niveaux sont au moins 500 % plus dangereux que les experts ne l'avaient admis jusque-là. Cette surprise avait déjà contraint l'A.E.C. d'envisager une réduction sévère des émissions des centrales nucléaires pouvant être autorisées.

IV) Découverte inexplicable, en 1972, de concentrations élevées de strontium 90, près du réacteur de Shippingport, alors que ce réacteur de Pennsylvanie avait été cité pendant si longtemps comme étant le plus propre du pays.

V) Découverte, en 1971, que la mine de sel du Kansas choisie pour le stockage des déchets radioactifs, soi-disant à l'abri des eaux, était « remplie » de trous et que l'A.E.C. avait été contraint d'improviser des plans de stockages en surface.

VI) « Découverte », en 1972, que l'A.E.C. avait enterré dans une seule tranchée de Hanford (Wash.), assez de déchets de plutonium pour fabriquer plusieurs bombes type Nagasaki — « Etant donné

la quantité de plutonium contenu dans la terre de la terre de la tranchée Z-9, il est possible d'imaginer des conditions dans lesquelles une réaction nucléaire en chaîne pourrait survenir » déclara l'A.E.C., qui maintenant doit enlever tout cela.

VII) Révélations faites en 1967, 1970 et 1973 que des poisons radioactifs stockés à Hanford étaient parvenus, grâce à la circulation souterraine, à atteindre la Columbia River.

VIII) Découverte en 1972, que les firmes d'engineering qui avaient construit les réacteurs de Prairie Island et de Kewaunee, avaient fait passer des conduites de vapeur sous le sol des salles de contrôle, en sorte qu'une rupture de conduites, à cet endroit, pourrait détruire les dispositifs de contrôle et tuer le personnel. D'importantes modifications seront indispensables dans 6 réacteurs environ.

IX) Découverte du fait que le réacteur de 600 MW Dresden II avait été virtuellement hors de contrôle pendant deux heures, en juin 1970, après un faux signal d'un appareil de mesure et un incident survenu au stylet d'un autre appareil de contrôle. De l'iode radioactif s'est échappé dans l'installation de filtrage du réacteur, atteignant 100 fois la concentration admissible, avec arrêt pour remise en état.

X) Découverte concernant le même accident du réacteur Dresden, qu'une situation sérieuse peut résulter d'un excès de l'arrivée d'eau dans un système de refroidissement aussi bien que d'une insuffisance (voir le Congressional Record, du 22 mars 1972, p. S 4499 - S. 4503).

XI) Découverte en 1972 que la rupture du caisson sous pression du réacteur ne peut pas être valablement considérée à l'occasion de toutes les enquêtes publiques concernant les autorisations, comme étant un accident impossible.

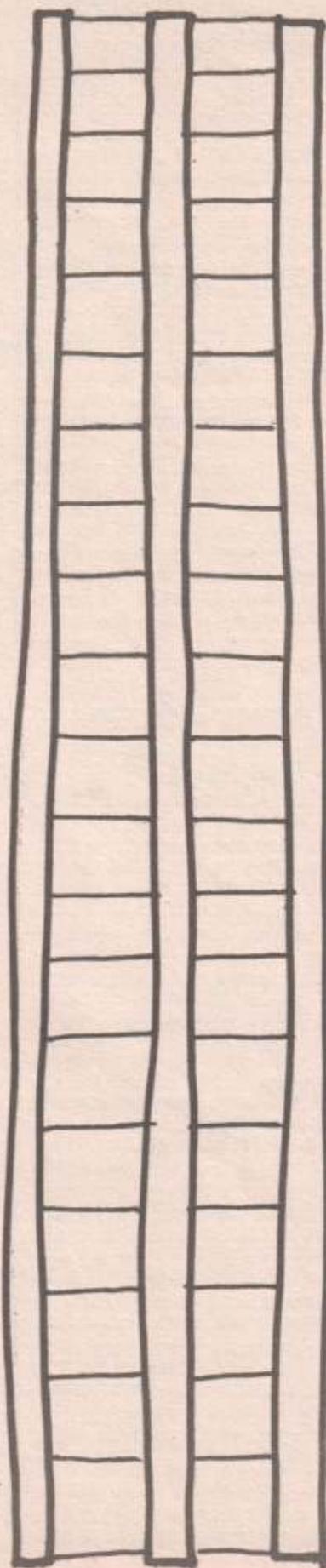
XII) Découverte par les associations de défense de l'environnement du North Anna, en août 1973, que deux réacteurs nucléaires, en Virginie, avaient été construits sur une zone sismique de l'écorce terrestre (une faille), en violation flagrante des règles de l'A.E.C.

(1) Congressional Record, 12 oct. 73, S 19119 - 20.

(2) C'est nous qui soulignons.

Grâce aux
surgénérateurs

EN L'AN 2000 ON VA PAS S'ENNUYER!



Dix ans, encore dix ans à baisser nos frocs devant les pays producteurs de pétrole, « ces roitelets arabes gros et satisfaits dont nous sommes les esclaves », comme l'écrit M. Louis Leprince-Ringuet de l'académie française, blanche, pure et savantissime (1). Dix ans avant que l'énergie nucléaire ne prenne la relève du pétrole ? Soyons plus modestes. En 1985, le nucléaire ne représentera encore que 15 à 20 % au maximum de la consommation d'énergie en France (2). Vingt ans, trente ans encore à se prosterner devant les émirs, à leur offrir nos femmes les plus vierges, nos enfants les plus potelés, nos viandes les plus exquises, nos certificats de baptême les plus bénis. Dure est la loi des harems, sed lex. Ceux qui s'opposent à l'extension de l'industrie nucléaire sont donc des proxénètes mangeurs de petits enfants et mauvais chrétiens. Ils veulent refaire Poitiers à l'envers et tuer Charles Martel. Les Français conscients de leurs responsabilités ne se laisseront pas abuser par leur propagande apocalyptique dont l'origine ne fait aucun doute et participe d'un complot tri-continental qui veut saper les bases-mêmes de l'Occident.

La seule calamité que cette crise va nous épargner, c'est, à long terme, celle de la surpopulation. L'homo occidentalis, le seul, le vrai, celui qui pisse à la face de Dieu, vient en effet d'inventer un moyen infailible de régulariser la natalité et de préserver les équilibres démographiques naturels. C'est le plutonium, un transuranien aux propriétés remarquables (période de vie : 24 siècles), sous-produit entièrement artificiel, made by science, de l'uranium 235, utilisé pour la fabrication des bombes thermo-nucléaires, obtenu dans les réacteurs nucléaires classiques (Bugey, Fessenheim, Chinon, etc.) et bientôt utilisé dans les réacteurs de l'avenir : les surgénérateurs. Lorsque les contestataires de l'atome s'inquiétaient de la prolifération des centrales nucléaires classiques à uranium faiblement

enrichi, les augures de l'E.D.F. parlaient de « peur millénaire infondée, les centrales ne pouvant exploser comme des bombes puisque les ingrédients ne sont pas les mêmes ». Avec les surgénérateurs, le risque existe. Les pontes de l'E.D.F. ont la trouille : « si cela semble être la voie royale c'est parce que nous avons la conscience — réaliste — qu'il n'existe pas d'autre solution, à court ou moyen terme » (2). Autrement dit : entre la peste du retour énergétique à l'âge de pierre et le choléra des petits cancers multipliés, nous choisissons le choléra, en grands conscients réalistes que nous sommes. Morne est la vie sans risques, ollé et viva la muerte !

Un autre argument des défenseurs de l'industrie nucléaire (les agents nationalisés de l'E.D.F. ne se rendent même pas compte qu'ils sont les agents publicitaires des capitalistes internationaux) était le suivant : l'uranium est un produit naturel, vous êtes plus irradié aux sports d'hiver ou en Bretagne (granit) qu'aux abords d'une centrale, etc. On attend avec curiosité leur défense et illustration de l'inocuité du plutonium. « L'objet le plus sale et le plus dangereux que l'homme ait jamais créé » (2) n'existe pas à l'état naturel. Une lacune du Grand Barbu. Si nous savons le produire pour concocter ces objets de première nécessité que sont les bombes atomiques, nous ne savons pas le détruire ! Nous savons par contre que son activité est mille fois supérieure à celle de l'uranium enrichi, et que l'aérosol d'oxyde de plutonium est un violent poison. **Dose mortelle : 0,7 millième de milligramme. Le cœur d'un surgénérateur contient une tonne de plutonium.** Si l'on couvre l'Europe de surgénérateurs comme les futurologues l'espèrent, la production annuelle de plutonium sera, en l'an 2000, de 200 à 300 tonnes, en grande partie récupérées comme

(1) Dans le Dauphiné Libéré du 21-1-74.

(2) Dicit Louis Puiseux, futurologue de l'E.D.F. dans une interview de l'Express du 28-1-74.

DERNIÈRE MINUTE

19 Février 1974 : le surgénérateur soviétique de Shevtchenko sur les bords de la mer Caspienne aurait explosé. Dégâts et victimes inconnus. Cette information, qui n'est pas à mettre au compte de l'anti-communisme, confirme nos craintes. Fera-t-elle réfléchir les techniciens français ? Bien sûr que non !

ON DÉBARRASSE :
DÉCHETS
RADIOACTIFS,
PLUTONIUM
EAUX USEES
URANIUM ENRICHIS



La minute de bon sens du professeur Mollo-Mollo

Pour ou contre les sacrifices humains

Dans certaines sociétés antiques on égorgait de temps en temps quelques personnes pour attirer sur les autres la bénédiction des dieux et la prospérité.

Avec le temps, Dieu merci, les mœurs ont changé : on n'égorge plus, on cancérisse, c'est plus décent.

La loi du 20 juin 1966 autorise l'industrie nucléaire à administrer à chaque individu de la population française une dose de radioactivité de 170 millirems par an (1). D'après l'International Commission on Radiological Protection, une dose de 1 rem, irradiant une population d'un million de personnes est susceptible de provoquer, en moyenne, 20 cas supplémentaires de leucémies, ou si l'on tient compte des diverses formes de cancers possibles, 120 cancers (2).

A partir de là, on peut évaluer les frais de fonctionnement en vies humaines de ladite industrie :

50 millions de français
 × 0,17 rem/an
 × 120 cancers/par rem
 et par million de français
 = 1 020 cancers/an en France.

Ce calcul doit être considéré comme très optimiste, car il ne tient pas compte des accidents possibles, ni surtout des effets génétiques certains (3).

Ainsi, pour que puissent marcher les remonte-pentes, l'industrie de l'aluminium et tout ce qui fait l'expansion, c'est trois personnes par jour qu'il faut immoler sur l'autel de la croissance économique française.

Il existe une association pour l'abolition de la peine de mort qui dépense beaucoup d'encre et d'énergie pour arracher à la guillotine un assassin par an. Bravo. Mais trois innocents par jour, qui s'en occupe ?

Alors si ça tombe sur vous, ou sur l'un de vos enfants, consolez-vous en pensant qu'il n'y aura pas de sang versé en public, comme dans ces choquantes civilisations d'autrefois. Ça se passera discrètement, dans une clinique douillette qui, avec un peu de chance, aura même le chauffage électrique intégré.

M.M.

(1) Davantage pour les travailleurs de cette industrie.

(2) D'après P.J. Lindop et J. Rotblat, Bull. of the Atom. Scientists (sept. 71).

(3) On sait qu'en prenant ces effets en considération, J.W. Gofman a trouvé, pour les Etats-Unis, un nombre de victimes beaucoup plus élevé.

combustibles pour les réacteurs. Mais il restera environ 5 tonnes de déchets à surveiller, on s'en doute, de très près. Et le pourcentage normal, reconnu par les Américains (3) de « pertes dans l'environnement » varie entre 20 et 100 kilogrammes. Or, on sait aussi que 250 grammes de plutonium bien répartis suffiraient à tuer la population de l'Europe (350 millions d'habitants). Heureusement, ils ne seront jamais bien répartis... Seront-ils équitablement répartis dans l'Isère où va être construit le premier surgénérateur grandeur nature du monde (à Malville) ? Espérons-le. Il serait quand même injuste que seuls les Grenoblois soient touchés et pas les Lyonnais par exemple.

nement ». Mais c'était avant la crise du pétrole. Les freins psychologiques pourraient bien sauter d'ici peu. Voici ce qu'écrivait dans le bulletin of the atomic scientists de mars 73, M. A.B. Lovins, sous le titre « procès du surgénérateur » : « La densité d'énergie du surgénérateur expérimenté (un tiers de la taille commerciale future) (4), est environ douze fois plus grande que celle des réacteurs à eau légère, c'est-à-dire que chaque litre du réacteur doit dégager 400 kW. Cet énorme flux thermique doit être évacué du cœur par un courant de sodium fondu dont le débit minimum est de 5 m³/s. Le sodium qui réagit violemment avec l'air et l'eau va sortir du cœur intensément radio-actif et chauffé à envi-

les usines de retraitement. Les containers pour le transport sont prévus pour résister à une chute d'une dizaine de mètres et un incendie d'environ 30 minutes. Une chute de onze mètres et un incendie de 31 minutes auraient des conséquences terribles. L'A.E.C. a déclaré qu'il était « pratiquement impossible de fabriquer un emballage pouvant résister à tous les accidents ». D'ici une génération, nous verrons circuler dans notre pays assez de matières premières pour fabriquer quelques milliers de bombes de type Nagasaki. Les mesures de sécurité n'ont pas empêché jusqu'ici les hold-ups, les détournements d'avions et le marché noir de la drogue. L'A.E.C. a-t-elle la naïveté de penser qu'elle pourra empêcher le vol de quelques kilogrammes de plutonium au profit de quelque maniaque désirant fabriquer une bombe ?... »

La bombe A en vente libre dans les super-marchés ? C'est pour demain. « C'est vrai que le plutonium est une matière première très nocive. Il ne doit pas être dispersé. Mais on ne voit pas comment il le serait... » disent naïvement les futurologues de l'E.D.F. Et maintenant, vous voyez ? C'est ça ou l'arrêt de la croissance ? Très bien ! Mais faut définir clairement les choix : si l'humanité veut de l'électricité et du standing au prix d'un empoisonnement permanent, nous on veut bien. Le vicieux c'est de pas lui annoncer clairement la couleur, de l'empêcher de définir ce qu'elle entend par bonheur, la brosse-à-dents électrique ou le cancer ? c'est pas vicieux, c'est anti-démocratique ! Allons, allons ! Comme si c'est le peuple qui gouvernait !

ARTHUR

(4) Surgénérateur expérimental de Marcoule : 250 MW. Surgénérateur grandeur nature prévu à Malville : 1.200 MW. Fortiches les Français !

RECTIFICATIF

Dans la G.O. n° 16 (février), E. Prémillieu s'élève contre la position de Diogène qu'il fait parler. C'est là que s'est glissée une fâcheuse erreur, il fallait lire : « nous acceptons l'énergie nucléaire comme un palliatif temporaire et local, les seules installations existantes ou programmées à court terme, moins de trois ans » — et non pas « trente ans ».

Diogène nous fait savoir que ça change beaucoup de choses : « Les implications pratiques de l'attitude Diogène sont donc à diviser par dix, et même par cent en tenant compte du développement exponentiel annoncé pour les 30 prochaines années. Répétons donc que 'e compromis de trois ans ne peut viser que des installations déjà effectivement en place (le délai de réalisation d'une centrale nucléaire est de l'ordre de 5 ans) et, dans le but réaliste d'un moratoire de 5 ou 10 ans, s'oppose donc dès maintenant aux récentes déclarations et programmations du pouvoir politique et de l'E.D.F. »

Pour E. Prémillieu, c'est bien la notion même de « délai de compromis nucléaire » qui est à bannir.



QUI N'A PAS SA BOMBE ATOMIQUE ?

Pour fabriquer une bombe atomique, 7 kg de plutonium seulement sont nécessaires : on imagine le trafic de plutonium qui va s'ensuivre. Plus lucratif que celui de l'héroïne. On imagine aussi les monstrueux cortèges de flics attachés à la surveillance des usines et des transports de déchets aux centres de retraitement. On transporte le plutonium par containers de 25 kg. Si un seul d'entre eux se rompt par explosion, sabotage ou acte de terrorisme, la quantité de plutonium libérée équivaldrait à 440 milliards de doses-cancer du poumon. Le prix des terrains va baisser aux abords des lignes S.N.C.F. et des routes nationales...

Enfin, tout ça, m'allez-vous dire, c'est du futurisme-bidon. Nos ingénieurs ont pensé à tout en lançant super-Phoenix à Malville après avoir testé le prototype de Marcoule. Certes, certes, ils ont tout prévu, sauf l'imprévisible, l'impossible, qui, chacun le sait, n'est pas français. Leurs collègues américains, moins astucieux, se méfient. Les experts de l'Atomic Energy Commission (AEC) et ceux des objecteurs de l'atome se sont longtemps battus jusqu'à ce que les ennuis du surgénérateur expérimental américain ne fasse pencher la balance en faveur des seconds : la Cour d'appel de Washington a interdit la construction du surgénérateur en raison des « dangers sans précédent qu'il ferait courir à l'environ-

ron 540°C. Il est opaque et se solidifie s'il est pas maintenu à la température de l'eau bouillante...

... Le stock de plutonium dans les surgénérateurs (une tonne) n'est pas dilué mais concentré et atteint plusieurs centaines de fois la masse critique. Une fusion ou une compression locale du cœur pourrait provoquer une violente explosion. L'A.E.C. déclare elle-même que les accidents peuvent être évités si les systèmes de sécurité fonctionnent comme prévu, mais qu'une panne des systèmes automatiques de contrôle peut raisonnablement être considérée comme possible durant le fonctionnement du surgénérateur expérimental (faut-il rappeler les nombreuses pannes des systèmes de sécurité des réacteurs classiques moins dangereux et moins compliqués en Amérique ou en France ?).

... Les projets de l'A.E.C. pour 2020 envisagent le chargement et la circulation quotidienne aux U.S.A. de cent wagons entre les centrales et

dernière nouvelle : quatre centrales nucléaires dans le Tricastin, près de Pierrelatte ! la presse locale annonce ainsi l'événement. Il est temps d'informer le peuple. Ordonnez, dirigez-nous !

Voilà aujourd'hui que se concrétisent les espérances de toute une région — qui, disons-le, est particulièrement comblée. Dans un quart de siècle, avoir sur son territoire le canal de Donzère-Mondragon, le Centre atomique de Pierrelatte, et maintenant l'usine européenne d'uranium enrichi à des fins civiles — est une chance exceptionnelle.

L'avenir, avec de larges perspectives, et riche de promesses, s'ouvre à une population qui dans un rayon de 30 kilomètres doit en ressentir l'incidence heureuse dans son économie.

Le Tricastin voit aujourd'hui l'avenir en rose. C'est la grande espérance.

(3) Statistique officielle de l'A.E.C., relevée par notre ami Pignero dans sa brochure « Plutonium notre hideuse mort », 12, rue des noyers, F. Crisenoy, 77161 Guignes.

LA VACHE QUI SE FOUT DE NOTRE GUEULE

« On recherche marginal, de préférence artiste ou poète, pour participer à un séminaire de créativité.

Thème : Les voitures à vocation européenne ».

« On recherche jeune femme primipare, entre 18 et 25 ans, de préférence militant au M.L.F., si possible vivant en communauté, pour week-end de création collective.

Thème : Les couches culotte de demain.

Rémunération : 400 F le week-end ; logement et nourriture assurée, dans château du 18e, chambre individuelle avec poutre, vue sur le parc imprenable ».

« On recherche « fou », de préférence schizophrène, paranoïaque s'abstenir pour délirer sur le salon de l'auto ; animateur sérieux, formation analytique... »

Ces annonces n'ont pas paru dans Libération, c'est de bouche à oreille que les participants ont été contactés. Certains étalent des copains à moi, ils m'ont tout raconté ; pas des traitres mes copains, plutôt fauchés, le baby sitting ça paye mal, alors, comme ça, de temps en temps ils vendent un peu de leur inconscient pour arrondir les fins de mois.

Le poète marginal c'est la SOFRES qui le réclamait, la jeune primipare M.L.F. : S.I.C. : créativité, une boîte de marketing : les « fous » schizophrènes, c'est pas n'importe lesquels, mais ceux d'un hôpital psychiatrique d'avant-garde, style « free-clinic, sans blouses pour les soignants, ni médicaments pour les malades ».

Voilà comment ça c'est passé : Le client, le Salon de l'auto, voulait du neuf, pas de l'animation de papa. Il s'adresse à une boîte de marketing des beaux quartiers, Champs-Élysées, La Consultante, qui se met aussitôt en contact avec une autre boîte plus dans le coup celle-là, un peu gauchiste... Les deux chargés d'étude se mettent d'accord, affaire conclue, top là, le client veut du nouveau, il sera servi, on lui fera de la schize analyse.

On sort les « fous » de l'hosto, et on les amène directement sur le terrain, au Salon de l'auto, pour qu'ils soient bien en condition ; les « fous » se mettent alors à se balader au milieu des bagnoles, à bavarder entre eux comme vous et moi ; aussitôt, on branche les magnétos, on sort son calepin, on prend tout en note, un animateur observe toutes les réactions, relance le débat, de temps en temps, quand les « fous » sèchent un peu ; pensez ! ça revient cher le discours de la folie, faut pas en perdre une miette.

Après la séance du Salon, toute l'équipe se déplace au restaurant, main dans la main comme des frères. Il y avait même de la langouste au menu ; normal, ça se cajole un « fou », ça se doriote, pour que ça produise bien, pour que ça délire sec, pour que ça vous ponde comme ça un beau « trip » sur commande... Il paraît que les « fous » ont été parfaits, ils ont même fait du zèle, des heures supplémentaires : L'anecdote raconte qu'ils auraient mangé la langouste au dessert, histoire de pas bousiller leur image de marque, de bien faire les fous jusqu'au bout : pardi la créativité ça rapporte bien, c'est plus rentable que les roses de l'ergothérapie (1) !

Depuis cette histoire, les bonzes des boîtes de marché, ils ont dû réfléchir : « On va pas comme ça, à tout bout de champ pour une marque de lessive ou de sparadrap, sortir les mecs de l'asile, on va faire avec ce qu'on a ; nos cadres sont un peu essouffés, ils ne créent plus, et bien on va les mélanger avec quelques « gauchos » ça

les stimulera ; nos publicistes sont à bout de souffle, ils n'inventent plus rien et bien on va les défoncer avec quelques militantes de choc, on va les faire planer, leur fabriquer des petits lieux de la folie, des petits asiles démontables... »

En langage marketing, ces lieux s'appellent des séminaires de créativité ; j'ai voulu aller voir de plus près comment ils fonctionnent, mais j'ai pas osé, ça m'a fait un peu peur : Aux dires d'un psychiatre de La Verrière, il y a plus d'un jeune cadre qui décompense brusquement au lendemain d'un trip sur la moutarde ou les couches culotte... »

Les séances se déroulent toutes, en principe, selon le même schéma ; qu'ils viennent de la « Synapse », de la « Sofres » ou d'ailleurs, les animateurs donnent toujours les mêmes consignes : « Pas de propriété privée de l'idée, pas de censure ; la règle d'or : se laisser aller, faire couler le langage, se délier le corps. On pourrait même parler d'une sorte de morale de ces extases consommatoires : respecte ton voisin de séminaire, honore-le, accueille ses slogans et ses gags ».

Ces expériences se tiennent en principe dans des endroits chics, délire d'accord mais délire confortable... pour les couches culotte elles avaient lieu dans un château. Une hôtesse se tenait à l'entrée pour vous souhaiter la bienvenue, vous offrir un whisky après vos séances de rêve éveillé. Six femmes allongées dans le noir, sur la moquette du salon : « Fermez les yeux détendez-vous, votre corps lentement se transforme... rappelez-vous... vous êtes des fesses de bébé... c'est doux la chaleur des mains de maman sur votre peau de bébé... »

C'est la voix de l'animateur, suave et puissante, elle vous ramollit, vous rentre dedans, et dans quelques minutes, si vous vous êtes bien laissés aller, il n'y aura plus ces six corps séparés dans le noir, mais une masse de chair unifiée, réconciliée, un énorme derrière de bébé... on pourra alors rêver de couches culotte : à pois, à rayures, couches à musique, couche nuptiale, couche linéol... mais la séance se termine, juste le temps pour l'animateur de noter sur son calepin une dernière trouvaille : Une couche à clochette qui carillonnerait dès que le bébé fait pipi... petit à petit l'animateur ramène les femmes à la réalité, doucement comme un bon père, car il ne faut surtout pas qu'elles « partent » trop, qu'elles perdent les pédales... un peu d'inconscient d'accord, mais pas trop, elles produiraient plus, tout est dans le dosage.

Je pourrais accumuler les exemples, mais ça me donne un peu la nausée. Le poète dont je parlais tout à l'heure, m'a raconté que c'était très difficile de résister, de ne pas rentrer dans le jeu, car très vite on se sent mal à l'aise vécu par le groupe comme voyeur ou renégat... d'ailleurs toute tentative de sabotage est immédiatement flairée, détectée, désamorcée par l'animateur de service, tout propos devient instantanément « chopé » et canalisé dans le groupe.

Un de mes copains a ainsi, stupéfait, assisté à une de ces récupérations magistrales : un mec, sans doute un peu pervers ! avait comme ça, pour voir l'effet, juste pour le pied, lancé une petite bombe dans un de ces séminaires (c'était encore les couches culotte) : il avait apporté son Charlie Hebdo, avec encore tout frais, dans la rubrique d'Isabelle un article portant justement sur ces séminaires : « L'imagination au pouvoir »... Il paraît que de mémoire d'animateur, jamais séance de créativité ne fut aussi riche, dynamique, pimentée que ce jour-là... Isabelle va sans doute très prochainement recevoir une petite invitation : « On recherche de toute urgence, journaliste en colère... Apporter son Charlie Hebdo ». On y commentera peut-

être cette article et « Jamais de mémoire d'animateur on aura vu séance aussi... » Mais la tête me tourne, j'arrête d'écrire subitement angoissée par la vache... La vache-qui-rit, avec autour du cou une breloque de la vache-qui-rit, qui a justement à son cou une breloque... »

Madeleine Laik en collaboration avec :

Geneviève : primipare M.L.P.

Nicolas : poète marginal.

Josée : gauchiste décédé.

(1) Quelles roses ? Je vous explique : dans les hostos, sous prétexte de thérapeutique, on convainc les fous de s'abrutir aux tâches les plus connes, comme enrober des petites tiges de fil de fer avec du papier gaufré vert. L'opération profite à tout le monde : aux employeurs : « Un fou, ça coûte moins cher qu'un Arabe ou qu'un Portugais. L'asile casse les prix. »

Aux toubibs : « Au moins pendant qu'ils font leurs tiges, ils nous foutent la paix, pas besoin de neuroleptiques ; nous, on est des toubibs éclairés, modernes, pas répressifs, nos camisoles sont à la naphthaline. »

Quant aux fous, de toutes les manières, ils sont en dehors du coup, ils continuent en pyjama, inlassablement, à moitié somnambules, à tresser leurs roses dans le fumier de l'asile. Tout ça pour vous dire que, dans l'histoire, les fous n'avaient pas fait un trop mauvais calcul : sur le marché, leur inconscient valait plus que les roses.



Les étranges fruits de notre civilisation.

QUATRE PAS DANS LA MERDE

Sur plusieurs kilomètres ce n'est que la même platitude de papiers, de déchets alimentaires, la même odeur forte de décomposition, la même vision cauchemardesque d'excréments empilés jusqu'à une trentaine de mètres de hauteur.

Nous sommes à Saint-Martin-de-Crau, entre Salon et Arles, entre les Alpilles et la Camargue.

Chaque jour, venant de Marseille — à quelque soixante kilomètres — deux convois de plus de cinquante wagons chacun amoncellent ici les ordures ménagères de la cité. Quotidiennement depuis 1949, huit grues et cinq bulldozers assurent le déchargement puis le régalage — la répartition — des quelque 900 tonnes de déchets qui se présentent.

En ville fonctionnent pourtant des usines d'incinération. Elles se contentent de brûler moins de 10 tonnes de cartonnages et autres emballages par jour. Pour le reste, il n'est d'autre solution que de les transporter à Saint-Martin-de-Crau.

De 138.000 tonnes en 1953, la « récolte » annuelle est passée à près de 280.000 tonnes de nos jours. Doublant, alors que dans le même temps la population marseillaise n'augmentait que de 40 %. C'est au niveau de l'ordure et de la statistique la réalité

de la société de l'emballage... Et bien sûr, tout particulièrement, des plastiques.

Comment s'en débarrasser ? Il est des plus dangereux de les brûler. Une seule bouteille dégage à la combustion quelque 12 litres d'acide chlorhydrique gazeux. Les plastiques constituent pour l'instant 5 % du poids global des ordures. Si la ville de Marseille les brûlait, cela équivaldrait à dissiper chaque jour 12 millions de litres d'acide chlorhydrique gazeux dans l'atmosphère.

La seule solution est de trier les plastiques afin d'obtenir un compost ne contenant que des déchets organiques ou des matières bio-dégradables.

A Saint-Martin-de-Crau on peut voir ainsi une petite plantation expérimentale. Des mûriers, des peupliers fleurissent sur les ordures... Les ordures du bon vieux temps (années 50 à 60) car malheureusement, plus rien ne pousse sur les excréments modernes de nos mégapoles. Pour obtenir un compost de qualité il faudrait faire un tri. La plupart des municipalités s'y refusent.

Avec l'augmentation considérable du

poids de la récolte nous assistons à un énorme accroissement de son volume. Dans les années 50 le mètre cube pesait 5 à 600 kg. Son poids n'est plus maintenant que de 250 kg. Le volume de matières récoltées est donc passé du simple au double.

Il s'ensuit une véritable course à l'espace. Fixe longtemps, la voie ferrée qui alimente le champ d'épandage est obligée sans cesse de déplacer son tracé.

Sur plusieurs kilomètres des barrières de fil de fer de trois mètres de haut cernent le champ pour contenir la furie de papiers gras qui s'élèvent à chaque coup de vent.

Ce qui n'empêche nullement les arbres des vergers avoisinants de se couvrir des étranges fruits de notre civilisation : bas de nylon, lambeaux d'affiche, sacs de plastique...

Entre Arles et Salon, sur la route estivale de vos festivals, ne manquez pas de passer par Saint-Martin-de-Crau. Le qualificatif « d'excrémentiel » par lequel Alberto Moravia définit notre société prend ici, spectaculairement toute sa valeur.

Sur des dizaines d'hectares le spectacle est quotidien, permanent et gratuit... Illustration sonore : le piaillement des milliers de mouettes se pressant autour des bulldozers qui remuent la merde. Pour l'olfactif temps chauds recommandés... senteurs de méthane et pourritures diverses. Du spectacle total en quelque sorte.

B. Soulier

ITINERAIRE D'UN BUCHERON



L'ON VOIT CERTAINS ANIMAUX FAROUCHES, DES MALES ET DES FEMELLES...

Oui, peut-être en avez-vous rencontrés en forêt, de ces gaillards farouches, maniant la tronçonneuse comme on joue avec une fourchette. Et peut-être vous êtes-vous demandé de quoi étaient fait et d'où venaient ces bonhommes massacrant les arbres d'un cœur apparemment allègre.

En sortant de l'école forestière, je tombais dans ce premier paradoxe : pour vivre, il me fallait détruire la forêt que j'aimais. Le second n'allait pas tarder à m'apparaître bientôt : l'expression « exploitation forestière » couvre une réalité vertigineuse, et jamais un mot n'aura été utilisé avec autant d'à-propos. C'est que des écoles forestières aux usines à papier en passant par l'O.N.F., s'établit une seule loi : celle du profit des marchands de bois, écrite avec le sang des hommes et des arbres.

Je suis arrivé à Promobois en janvier 71. Promobois est un « Centre de formation et de promotion pour les métiers du bois et de la forêt », moitié F.P.A., moitié privé. J'en sors en août de la même année, muni d'un beau diplôme tout neuf d'ouvrier qualifié et polyvalent de la forêt, inutile parce que non reconnu. Et surtout écœuré de ce stage de six mois, des combines des gros forestiers du coin qui font partie du conseil d'administration et qui recrutent là, à bon compte, la main-d'œuvre dont ils ont besoin. Ecœuré de l'incapacité pédagogique des moniteurs, et parfois de leur incapacité totale. (A l'époque, sur six moniteurs pour une centaine de stagiaires, un seul connaissait honnêtement son métier. Il était la bête noire de ses collègues.) Ecœuré de l'ambiance faussement virile (une pseudo-fraternité de bûcherons intellectuels). La majorité des stagiaires sont des gars qui, comme moi, ont quitté la ville et ses bureaux. Ecœuré du mensonge permanent, de l'arrivisme, d'une mauvaise émulation entre les promotions, des efforts pitoyables de la direction du centre pour intéresser les stagiaires à l'administration de l'école.

Toutefois, j'ai appris à reconnaître la forêt comme un être vivant, et le goût de ce pays d'Ariège. Mais ça, ce n'était pas inscrit dans les cours du centre...

REPANDUS PAR LA CAMPAGNE, NOIRS, LIVIDES, ET TOUT BRULES DE SOLEIL...

Pour n'avoir pas accepté une place dans le coin, je reste six mois sans travail. Je fais les vendanges et d'autres bricoles. En janvier 72, dépit, je retourne à Promobois pour un stage de spécialisation en sylviculture. J'y retrouve deux copains, Marseille et le Breton. On nous expédie bientôt en Normandie pour « un stage

de reboisement ». C'est la bonne astuce. On se débarrasse des types turbulents (toute discussion politique est interdite au centre) et on perçoit la taxe d'apprentissage versée par l'exploitant forestier qui prend les stagiaires. On arrive à Alençon. La boîte emploie une trentaine d'ouvriers portugais. Ça coupe, ça transporte, ça plante. On fait comme les autres. Dix heures par jour, on pointe le matin et le soir, 7 h-19 h. On est logés par le patron et on se retrouve à cinq dans une pièce de 3 m x 3. On boit l'eau de pluie recueillie dans une citerne, il n'y a pas de chiottes. Le Breton dort dans le même lit qu'un Brésilien. Les piaules sont à 2 km de l'usine. On gagne 20 F par jour. C'est exactement ce qu'on retient aux gars sur leur paye pour le loyer. Ils sont quinze, ça fait 300 F pour un préfabriqué insalubre de 10 m x 3. Les marchands de sommeil sont partout. Celui-là offrait un paquet de cigarettes de temps en temps pour faire avaler la pilule.

On décampe au bout de trois semaines après avoir dit son fait au patron. Je retourne au Centre et j'en sors au mois de mars avec une place de chef d'équipe dans la boîte du coin dont le P.D.G. est président du Centre. C'est pas que ça me plaise, mais j'ai besoin de travailler. Le centre me doit deux mois de stage que le C.N.A.S.E.A. de Toulouse n'a pas envoyés. L'intransigeance avec le ventre vide, c'est du folklore.

J'arrive donc à Saint-Gaudens. La ville empest le chou pourri, caractéristique des endroits où on fabrique la cellulose et la pâte à papier. L'usine est assez riche pour se payer un département sylviculture, où on procède à des expériences de plantations de nouvelles essences d'arbres à croissance rapide pour les besoins futurs. Le boulot me plaît assez et l'ingénieur avec qui je travaille est assez chouette. Mais il ne peut pas grand-chose pour mon équipe : huit ouvriers marocains que j'apprends peu à peu à connaître et à aimer. Le travail n'est pas physiquement pénible, mais les gars vivent à vingt dans une longue caravane dégueulasse. Par faute de place ils mangent, écrivent, raccommoient sur leurs bat-flancs



superposés. Pas d'eau, ils se rasent dans une mare devant le campement qui comporte également quelques « algéco ». Aucune installation sanitaire. Ils touchent le S.M.I.G., et le jour où ils réclameront une augmentation, elle leur sera refusée, mais on leur permettra de faire une demi-heure supplémentaire. Ils acceptent, bien sûr. Le patron de l'hôtel où je loge me donne un repas froid que je partage à midi avec les gars, sauf les jours où il y a du cochon, et dont ils refusent l'orange qui a touché le papier qui enveloppait la côtelette. Je commence à en avoir gros sur le cœur et je râle. On me convoque pour me dire que je dois considérer « ces bougnoules comme du matériel ». Je réponds qu'ils sont des êtres humains et que leurs conditions de vie sont dégueulasses. On me fait comprendre qu'avec des principes comme les miens, je ne ferai pas « mon chemin dans la maison », et on m'expédie bientôt avec l'équipe sur un nouveau chantier dans les Pyrénées-Orientales, dégager des plantations.

ATTACHES A LA TERRE QU'ILS FOUILLENT ET QU'ILS REMUENT AVEC UNE OPINIATRETE INVINCIBLE...

Là-haut, c'est pire. On habite une ancienne bergerie retapée. Il fait froid, il y a de la neige et de la boue. Toujours le problème de l'eau, qu'il faut aller chercher au ruisseau à 400 m en bas de la maison. On s'éclaire aux bougies. On a des lumigaz, mais les cartouches sont retenues sur la paye des gars. On est assez isolés, mais les filcs à qui je dois donner les cartes de travail et de séjour des Marocains me demandent à ce qu'ils ne descendent pas au premier village qui est à 3 km. Bien sûr, je m'en fiche, les gars feront ce qu'ils voudront. Je fraternise de plus en plus avec eux. J'apprends l'arabe, on bouffe ensemble, on dort aussi dans la même pièce. Je dois m'occuper de la marche du chantier, du ravitaillement, de leurs papiers, d'expédier leur paye au Maroc. Mais ici, la paye arrive sous forme d'un chèque avec des retards de 15 à 20 jours. Certains n'ont même pas encore été payés pour des chantiers depuis deux mois. Il y a aussi de gros retards pour des remboursements de sécurité sociale. Au Maroc, le sort de toute une famille dépend de l'envoi régulier de l'argent. Je gueule et ça se rétablit peu à peu. L'endurance des gars et leur volonté de ne pas quitter la boîte m'étonne. C'est qu'ils savent bien qu'ils auront des difficultés de retrouver un autre travail, et que de toutes façons ça ne sera pas mieux, et aussi, quoi qu'on en dise, ils ont le goût de leur travail. Par fierté ou par je ne sais quelle réalité, ils écrivent aux familles que tout va bien, qu'ils vivent dans les meilleu-

res conditions possibles, incitant à de nouvelles immigrations. Cercle vicieux. Quelques-uns tombent malades à cause de l'eau. On finit quand même à temps, et on quitte le chantier en avril pour un autre dans les montagnes d'Aspet.

Ici on plante, et par endroits on doit attendre la fonte de la neige. A nouveau crise du logement. J'ai une caravane minuscule. Traitement de faveur en rapport avec mon salaire. Mais les gars sont empliés dans une sorte de vieux fourgon sans roue. Toujours le même problème d'eau. Le chantier est à une heure et demie de marche par un sentier impossible. Il pleut tout le temps, il y a de la boue partout, on prend des douches dans les lits. On nous envoie bientôt deux ouvriers turcs, puis trois. Ce n'est plus un problème de logement, c'est de la surpopulation. L'usine fait monter une baraque en planches supplémentaire pour les Marocains, une caravane flambant neuve pour les Turcs, ce qui provoque des heurts et des rancunes entre les deux communautés. Les Turcs sont heureux dans leur paradis, mais bientôt ils se retrouvent à six, comprimés comme des sardines. Ça va de plus en plus mal entre la direction et moi, et un jour on me vire avec l'équipe turque dans une coopérative financière de l'Aude avec qui elle vient de s'associer ou de racheter, je n'arrive pas à le savoir. Mais je comprends que premièrement, on m'éloigne des Marocains qui commencent à trop remuer, et que deuxièmement la coopérative ne paye pas ou récupère la T.V.A. sur ses travaux forestiers, à l'inverse de l'usine. On va donc effectuer les chantiers de l'usine sous le couvert de la coopérative forestière et le tour est joué. J'ai le cœur gros de quitter les Marocains. On s'embrasse avant de partir, un vrai scandale dans la maison !

Ouverts au printemps, ils recevront les plants en automne ou au printemps suivant. On doit trier l'humus et les cailloux. Les endroits où on ne peut pas creuser ou les surfaces planes sont réservées aux bulldozers qui y creusent ce qu'on nomme « des raies de sous-solage ». Je vous laisse deviner les désastres écologiques qui en résultent. La terre est bouleversée sur un mètre de profondeur, les rochers remontent à la surface, la vie microbienne du sol est pratiquement anéantie sous la terre tassée, les sources disparaissent et se modifient (c'est ainsi que cet endroit des Corbières est devenu pratiquement sec en vingt ans), le paysage est tristement transformé. Mais ça permet à l'O.N.F. de faire tourner des entreprises privées au détriment d'une population locale, et curieusement à quadrupler et quintupler le prix de revient de ses plantations. (En 66 une plantation se portait, après tous les travaux, à un prix de revient entre 3.000 et 5.000 F/ha. En 72, avec les méthodes dites modernes, le prix de revient s'établissait entre deux et quatre millions d'anciens francs/hectare).

Tous les jours des agents techniques et d'autres techniciens de l'O.N.F. viennent contrôler la profondeur des trous et leur espacement, crient au vol et font refaire les potets lorsqu'il manque 2 cm. Je suis coincé entre le patron de la coop qui réclame 50 trous par jour et par bonhomme, et les Turcs non habitués à ce travail qui n'arrivent pas à un tel rendement dans ce mauvais terrain. Cinquante trous sur huit heures de travail, ça fait un trou de presque un demi-mètre cube toutes les dix minutes, sans s'arrêter pour pisser, allumer une cigarette, redresser ses reins moulus, cracher sur ses ampoules. Toujours le S.M.I.G. On a plus de vingt mille trous à faire. Le patron voudrait qu'on finisse fin septembre. On est en juin.

communautarisent dans une vallée proche, tous des drogués pour sûr. Les flics me demandent de les renseigner, et des appeler au cas où les Arabes montreraient des signes d'agitation sociale. Je leur ris au nez, et claque également la porte de la coopérative, quittant les frères de travail, les potets, et toute l'absurdité d'un travail dont je ne comprends plus le sens, pour la communauté.

ET EN EFFET ILS SONT DES HOMMES

En novembre, je ne résiste plus à l'appel de la forêt et je monte dans l'Hérault rejoindre Michel, un ami qui bûcheronne pour une société forestière des Cévennes. On prend des chantiers d'abattage à la tâche. Des taillis qui nous sont payés 11 F la tonne, châtaigniers et divers. Une tonne représente environ deux stères, pour ceux qui connaissent, faut drolement bosser pour gagner son pain. Tous les frais sont à notre charge : les tronçonneuses, l'essence, les réparations, les déplacements. Nous ne sommes payés que lorsque le bois est rentré à l'usine et pesé : la société fait traîner les débarquements, le bois reste sur les coupes, et lorsqu'il atteint enfin l'usine quatre à six mois plus tard, il a perdu 30 à 40 % de son poids. On refuse de toute façon de nous délivrer les tickets de pesée et nous sommes obligés de les croire sur paroles. En attendant la boîte nous verse 500 F d'avance par mois, en même temps qu'un bulletin de paye mensuel sur lequel est porté le S.M.I.G. ou à peu près. Merveilleuse combine ! Vis à vis du fisc, la société à mensuellement payée 300 F de plus qu'en réalité, qu'elle versera plus tard. Mais en



ILS ONT COMME UNE VOIX ARTICULEE ET QUAND ILS SE LEVENT SUR LEURS PIEDS ILS MONTRENT UNE FACE HUMAINE...

Nouveau chantier, nouvelle baraque. (Ici, une ancienne maison forestière qui se délabre, et même problème d'eau, de dignité, etc.) Le chantier est une vaste coupe rase de l'O.N.F. (une cinquantaine d'hectares) sur laquelle on doit creuser des trous. C'est le nouveau système de plantation O.N.F. qui n'est en fait qu'un ancien procédé, aujourd'hui généralisé sur les sols ingrats. Les trous doivent avoir 40 x 40 x 40 cm. On appelle ça des potets. Entre-temps il soumissionne un nouveau chan-

tier à 25 km de là. 15.000 nouveaux trous. On creuse par tous les temps, l'univers prend une forme cubique. Le garde est sur mon dos tous les jours, me parlant du bon vieux temps d'Algérie où il menait 150 bougnoules à la baguette. Tous des fainéants, qu'ils sont. Les « fainéants », je commence à les prendre en amitié et à pouvoir discuter avec eux grâce aux quelques rudiments de Turc qu'ils m'enseignent. Certains étaient étudiants, d'autres marchands de flotte, ouvriers ou paysans. Enfin le patron convient avec la boîte de Saint-Gaudens de récupérer les Marocains. On se retrouve heureux comme des princes. Désormais je fais la navette entre les deux chantiers. Je commence à en avoir sérieusement marre, et je comprends que c'est la fin. Au village où je ravitaille, les épiciers ne comprennent pas que je puisse rester « tout seul avec ces Arabes, moi j'aurai peur d'un coup de couteau dans le dos », et pestent contre les « hippies » qui attendent, sur trois cents ou quatre cents

bûcherons, en majoté Portugais, ça fait de belles sommes qui travaillent en banque...

Plus je travaille et plus je me demande pourquoi je continue à me laisser exploiter ainsi. Peut-être à cause de la maison; de ce qui nous unit, Michel, sa femme et l'enfant, et moi, du jardin où poussent les premières patates, de la lumière sur ces collines, et puis de ce fait que rien ne nous empêche de rester ici les jours de pluie, d'être dépendant des saisons... Les chèvres et le pain. Une certaine joie de vivre et la forêt qui devient de plus en plus belle comme les saisons passent. On a un nouveau chantier à presque 50 km. Cent kilomètres par jour, ça grève drolement les frais. Tous les matins on croise le camion des harkis que l'O.N.F. emploie à quelques kilomètres dans un paysage de collines complètement dévastées par les bulls. Le pays ici est ravagé sur des centaines d'hectares. De vraies collines artificielles qui s'érodent en attendant le reboisement. Pas un arbre, une herbe, un

oiseau. De la terre et des cailloux, un étrange désert minéral. On a du mal à croire qu'un jour ce sera vert. On n'y croit pas. De toutes façons le pays n'a pas une vocation de résineux. Ce sera comme une usine à skis dans la Vanoise.

DES ESCLAVES BIENHEUREUX

Au bout de six mois, on fait les comptes. Une fois payés le loyer de la maison, la nourriture, les frais de chantiers, j'ai gagné 170 F. Un peu moins de 30 F par mois. Ça paye le tabac de la pipe. On décide d'aller voir si les forêts du pays de Sault sont meilleurs. On redescend donc tous deux dans l'Aude chercher du travail sur Quillan. Et on se fait embaucher dans une équipe de bûcherons portugais. Le chef d'équipe est espagnol. Michel coupe, j'écorce. Nous sommes payés 60 F par jour. On ne les vole pas. Mal logés et le travail est terrible. 1.500, 1.600 m d'altitude, des montagnes impossibles, douze à treize heures par jour, le danger permanent. Les autres sont heureux, bienheureux. En trois mois, Michel se coupe la jambe, un Portugais s'ouvre la poitrine avec une tronçonneuse, je prends un arbre sur la gueule. Michel s'en va, je continue après un mois d'interruption. Je boîte. Les taons, les moustiques, la sueur dans les yeux. La pluie, le soleil, les outils à porter sur des kilomètres. Les arbres sont beaux comme des dieux. A midi on s'endort, foudroyés comme des masses en



plein soleil. Pas de congés payés. De fausses fiches de paye. Des accidents non déclarés. Pas de syndicat (il y a eu des essais foireux). Les patrons, les scieries font la loi, imposent leurs prix. Une véritable mafia où les forestiers jouent à se rouler l'un l'autre. L'O.N.F. vend ses forêts allègrement débitées. Les arbres centenaires sont devenus rares, on parle de sapins de quatre mètres cubes comme d'un événement. La forêt s'appauvrit de plus en plus, en quantité comme en qualité. En août 73 je prends prétexte d'un voyage au Maroc pour partir définitivement.

★

Depuis, je ne sais plus. Je ne cherche pas à défendre les bûcherons quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent. Autant empêcher les ouvriers de Renault de fabriquer des bagnoles polluantes. La politique de l'O.N.F. et des secteurs privés qu'elle fait travailler est à court terme. Dans vingt ans on commencera à payer les arbres cassés. Dans dix ans, les forêts seront un instrument politique comme le pétrole. Lorsqu'on regarde aux mains de qui elles sont aujourd'hui, on comprend bien que nous sommes toujours roulés par les mêmes.

Pourtant, si on le voulait bien, il pourrait se former une génération de jeunes forestiers capables de gérer les forêts honnêtement sans les anéantir. Également, ça vaudrait le coup de voir les répercussions forestières d'une croissance zéro. Si la révolution passe par l'écologie et celle-ci par une prise de conscience politique, on a du pain sur la planche, hé, hé ! Alors, on est combien ?

B. Blangenois.



trois

L'ÉCOLE, C'EST PAS TOUJOURS LE BAGNE

Je suis institutrice depuis deux ans dans une école de hameau du Berry. Avant j'étais en maternelle pendant quinze ans, six ans à Paris et le reste du temps à Saint-Maur-des-Fossés.

J'ai quitté Paris depuis deux ans, c'était à ce moment-là pour moi la crise de ras-le-bol. J'étais fatiguée, mon fils de 17 ans se droguait, s'enfonçait dans le désespoir, et j'étais lasse de m'entendre traiter de pétroleuse, de paranoïaque de la pollution, d'utopiste par mes amis même. Il y avait sûrement du vrai dans ce jugement. Bref, j'ai fini par foutre le camp pour vivre dans ma petite maison où j'étais si heureuse pendant les vacances.

Il y a un an et demi de cela et il n'y a que quelques mois que j'ai dépassé le stade du ras-le-bol. A quelques kilomètres de ma maison vivent plusieurs couples d'amis qui ont quitté Paris à peu près en même temps que moi. Ils venaient en vacances chez moi, ont aimé l'endroit, les gens, se sont installés dans des vieilles maisons. Ils vont à Paris chaque semaine pour le travail, je suis la seule à travailler dans le pays. Ça a été facile puisque je suis fonctionnaire.

Ma petite idée à moi c'est l'éducation, ma manière d'être le grain de sable dans la machine c'est l'éducation, de saper le système c'est encore l'éducation. En effet, comme vous le dites, il n'est pas besoin de gueuler sur l'Éducation Nationale, de se prétendre impuissant, etc. Tout cela c'est ce que font la plupart de mes collègues : c'est cracher en l'air. Mais il y a une chose que l'on peut faire quand on est instituteur ou professeur titulaire : sans risques ou très peu, c'est préparer, armer les enfants pour qu'ils deviennent des individus libres. Ce n'est pas si difficile que ça, on peut, j'ai essayé, je peux même vous dire que les parents (qui ici sont surtout des paysans) ne sont pas contre si on leur explique ce qu'on fait.

J'ai dans ma classe des enfants très jeunes de 4 à 8 ans (très peu doués, dixit l'académie). Naturellement, il y a des programmes à « respecter » : comme le respect ne se commande pas mais dit-on s'inspire, je ne les respecte pas. Pourtant à la fin de la dernière année scolaire, je les avais débordés sans le faire exprès, ne les connaissant pas encore. Cette année je ne sais pas ce qu'il en sera et je m'en fous, ce n'est pas le but que je poursuis.

Je vis avec 17 enfants une année ou 2 ou 3, je les aime, les respecte profondément. Toute mon activité se passe à les déconditionner d'abord, ensuite à leur donner des outils de pensée, à leur apprendre à réfléchir et à chercher seuls. La grande affaire c'est aussi la communication avec les autres, avec les parents, avec le monde et la nature près d'eux et sur toute la terre.

C'est difficile d'expliquer tout cela. Je sais que vous faites bien des réserves sur les idées de Neill, pourtant il est sans doute un de ceux qui ont le mieux servi l'enfance et sa théorie

lecteurs-écrivains

n'est nullement limitative. Il faut que la révolution se fasse « sans violence », ce sont les enfants qui la feront si on ne les châtie plus à l'école.

J'ai de jeunes collègues qui travaillent dans le même esprit que moi. J'essaie de leur expliquer que Freinet est mort, que l'on ne peut en rester à un « système » en matière d'éducation, et que la seule idée à ne jamais perdre de vue, à cerner toujours au plus près, c'est que ces enfants échappent à l'aliénation et arrivent intacts à l'âge de l'action. A l'Education Nationale on nous fiche relativement la paix (du moins à moi qui suis déjà une « vieille ») du moment que les élèves savent une certaine somme de choses en grammaire et en mathématiques. Tout le reste du temps, et même le temps passé à ces deux matières, on peut faire un très bon travail.

Il me semble que c'est une plate-forme d'action qui pourrait être puissante.

Voilà comment je gagne ma vie, payée par l'état, dans un village où les gens m'aiment bien, m'estiment, connaissent mes idées car je suis toujours prête à en parler. Je suis devenue aussi plus tolérante et cela m'a permis entre autres choses, d'aider vraiment mon fils.

Eliane

—MAMAN ! Y'A UNE ARAGNE ! —ECRASE-LA, MON PETIT FONTANET...

Aragne : quelques fermes isolées entre bruyères et pâturages, forêts et bosquets de genêts. Un coin des Pyrénées du pays basque où survit une poignée de paysans. Petites exploitations vivant principalement de l'élevage des brebis. Quelques céréales pour les nourrir et des parcours...

Une dizaine d'enfants du hameau fréquentait encore l'école jusqu'à l'année dernière, quand une lettre de l'administration chassa les plus âgés en les enjoignant de se diriger vers le secondaire. Les élèves plus jeunes n'étant pas assez nombreux pour qu'une classe existe, l'établissement était condamné à fermer...

Tout commence en fin d'année 72, lorsque cette lettre arrive. Le conseil municipal de Tardets, dont dépend le hameau d'Aragne, ne l'entend pas ainsi. Il fait savoir dès le début de l'année qu'il s'oppose à toute fermeture de l'école, décision suivie de la création d'une association de parents d'élèves. Entre temps, on apprend effectivement par le conseil départemental de l'enseignement qu'une proposition de fermeture de l'école est en cours. L'été et les vacances sont proches et il faut faire vite, afin que, quoiqu'il arrive, les enfants puissent poursuivre le cours de leur scolarité sur place...

On conçoit donc d'ouvrir une école privée. Mais pour cela, il faut avant tout trouver une directrice et une institutrice... Une assistante sociale de la région pouvait bénévolement à la

che de direction... Anne Godmet, maître auxiliaire, enseignant auparavant dans un lycée parisien, se propose comme institutrice, son mari travaillant comme journalier dans les fermes du pays...

On constitue un dossier avec l'aide du hameau. Pourtant, au mois de septembre, l'inspection académique qui tient décidément à cette fermeture fait savoir à la directrice l'illégalité de cette école, ouverte dans un bâtiment de propriété communale et grévée d'affectation au profit de l'éducation nationale. Pourtant, l'école ouvre, malgré les lettres d'opposition de l'administration, malgré les visites répétées de l'inspecteur d'académie... Un comité de soutien se crée, regroupant une centaine de gens de la région qui s'engagent à verser chaque mois dix francs pour le salaire de l'institutrice. Le logement et la nourriture sont pris en charge par les parents d'élèves.

Les enfants ? Agés de 3 ans et demi à 15 ans, ils sont six, loin de l'influence des maîtres dressés à leur vanter le charme des villes, loin de la ferme romantique où tout se fait tout seul au gré du temps, mais en contact avec la vie dure de la terre. Des enfants qui ont envie de rester dans le coin parce qu'ils s'y plaisent, faisant fi du confort des H.L.M., du week-end libre au ras du tuyau d'échappement et du SMIC... Méprisant le Supermarché et le Self-service... Passeistes, va !

Quelle idée saugrenue ! Veulent vivre là où ils sont nés et y faire l'apprentissage de la vie quotidienne, refusent le déracinement...

Le matin, Anne arrive en voiture, ramassant au passage les enfants aux portes des fermes ou sur la route... Puis, on allume le vieux poêle et la classe commence...

Classe unique, ils partagent leurs problèmes, s'entraident entre grands et petits, pas de « doubliages », ils prennent le temps. Pas de bourrage de crâne non plus. Il s'agit, pour Anne, de les préparer à ce que sera leur vie et à en défendre son essence. Elle vit au milieu des enfants, au cœur de leur quotidien, et ainsi qu'elle enseigne, ainsi elle reçoit d'eux tout ce qui fait leur identité et leur richesse. Tout ce qu'on a plutôt tendance à uniformiser dans une école « classique »...

Car à Aragne, une fois les cours terminés, les enfants iront aider leurs parents à toutes les tâches que réclame la vie à la campagne : ramassage des fougères, traite des brebis, égrenage du maïs...

Ici, le soleil se lève encore chaque matin, et chaque matin on continuera de se rendre à l'école, en dépit de l'administration et en attendant qu'elle prenne ses responsabilités.

Christian Weiss.

DES PANTINS DIPLOMÉS

Extrait de mon journal intime :

« Lundi matin, réunion de direction générale.

Lundi après-midi faire un rapport de trois pages sur les grandes lignes de la révision 75 du plan, à 5 ans, édition 74.

Mardi matin réunion de direction financière.

Mardi après-midi entretien avec un cabinet d'ingénieurs conseil donnant des conseils sur le choix rationnel des ingénieurs conseil.

Mercredi toute la journée, dix-septième journée de séminaire sur la direction participative par objectifs.

Thème : comment motiver les cadres supérieurs troisième partie.

Jeudi matin faire un papier de cinq pages et deux tableaux sur les conséquences probables pour l'activité de l'atelier D3 de la non-réalisation des investissements prévus en 70 sur le plan de 65, en 71 sur le plan de 66 et en 73 sur le plan de 67, etc., et toujours non réalisé à ce jour (bien veiller à conclure que ça n'est pas tellement nécessaire de les réaliser puisque n'importe comment le directeur général ne veut pas qu'on les fasse. En effet, quand il était jeune ingénieur, il travaillait dans une société concurrente de la nôtre dans un atelier concurrent de l'atelier D3).

Jeudi après-midi réunion au niveau des directeurs pour préparer la réunion des directeurs généraux adjoints qui prépare la réunion des directeurs généraux qui prépare le projet de rapport aux actionnaires qui sera soumis pour approbation au conseil qui d'ailleurs le modifiera ; et on repart pour un tour.

Jeudi soir 7 h 15 à 7 h 25 j'ai pu téléphoner à un client américain de passage à Paris à l'hôtel Georges V.

Vendredi matin dernière main à un rapport sur les motifs de l'écart entre les chiffres de l'état B 541 et ceux de l'état W 61 modifié.

J'ai passé toute la fin de la matinée dans le bureau de comptabilité manuelle où de jeunes personnes font à la main à longueur de mois la comparaison entre l'état ordinateur B 541 et l'état W 61 modifié fait à la main à partir de l'état ordinateur C 122 et du fameux super nouvel état X 01 récemment lancé à l'occasion de la mise en service du nouvel ordinateur X 62, le tout totalement illisible.

Vendredi 12 h 45 à 13 h 30 j'ai pu discuter 45 minutes avec un représentant de province de passage à Paris de la situation économique dans sa région.

Vendredi après-midi passée dans les papiers à faire trois notes à la direction générale suite à demande d'explication par celle-ci sur :

— dépense non justifiée de 3,25 F sur les notes de frais de Trouffignonn représentant à Châlons-sur-Marne pour le mois de novembre, (montant total de ses notes du mois 3.642,32 F) ;

— voyage en avion de Tontagut Paris Varsovie ; pourquoi n'y est-il pas allé par le train ?

Ca été une sacrée semaine, vraiment bien, vraiment enrichissante pour un cadre supérieur. Pourquoi ? à cause des deux derniers jours.

J'ai pu voir un représentant pendant 3/4 d'heure et téléphoner à un client pendant dix minutes ; c'est vraiment exceptionnel.

... J'oubliais de vous dire, je suis directeur commercial dans cette société. En principe je vois les clients. Je dirige des représentants. J'harmonise les politiques de prix de ventes. J'imagine de

nouveaux produits mieux adaptés aux désirs de la clientèle... Enfin c'est ce qui est dit dans ma définition de fonctions, établie, paraît-il, au cours d'une libre et franche discussion avec le directeur général lors de mon embauche, revue dans l'intérêt commun de la société et de ses cadres ; un grand cabinet de conseil en management de réputation internationale.

Ça fait quand même plaisir d'avoir, dans une semaine de 45 heures, à faire pendant une heure le travail pour lequel on a fait des études, pour lequel on a une certaine utilité dans la société. Enfin le travail qui plaît et qui justifie d'exister. Le métier, quoi !

Mais alors, le reste du temps, qu'est-ce qu'ils font ces cadres supérieurs si intelligents, si beaux, si puissants, si Polytechniciens, si Enarques, si motivés, si rares, si indispensables qu'ils culpabilisent quand ils vont aux sports d'hiver (si je me casse une jambe quel désastre pour ma société) ?

Ils font des papiers, ils justifient, ils analysent, ils étudient à l'aide de modèles sur ordinateurs avec un « software » qui représente des mois de travail et un « hardware » qui coûte la peau des fesses, ce qui se passerait si la tante de notre président en avait et si l'oncle du président de la société concurrente n'en n'avait pas.

Ah ! comme disait un ancien dans le même métier : « Dans le temps on n'avait pas d'ordinateur, on faisait de bons produits, les clients étaient contents, on gagnait du fric, les actionnaires étaient contents, on ne savait pas bien pourquoi mais ça allait... »

Maintenant on a l'un des meilleurs ordinateurs du monde, une équipe de programmeurs hors classe, un directeur des services informatiques exceptionnel, il n'y en a pas deux pareils, un cerveau, la conscience de l'Occident quoi !!!

Alors avec tout ça, vous pensez, on sait pourquoi on livre en retard. On peut prévoir la liste des clients qui vont gueuler et on sait pourquoi on perd du fric. Alors ça marche nettement mieux n'est-ce pas ?

Et les intéressés, les cadres supérieurs, cette élite, ces élus après une jeunesse de labeur et un concours à vous faire éclater la cervelle, ils surnagent comme ils peuvent. Ils se recyclent. Ils se recasent. Ils se survivent entre l'ulcère et le deuxième infarctus. Ils n'exercent pas leur métier, ils ne vivent pas. Ils ne boivent pas ils n'ont pas de copains, seulement des relations d'affaires. Ils bouffent pour oublier ou bien ils se mettent au Rotary, ou bien ils attendent une décoration. Ils spéculent dans l'immobilier. Pas trop dans la bourse : ils se méfient.

Leurs femmes font des dépressions nerveuses, ou bien elles bouffent des gâteaux et elles grossissent, ou bien elles se trempent le cul dans le bénitier avec allégresse. Le plus souvent, elles ne pensent même pas à les tromper : elles ont tellement désappris à vivre et à aimer, en leur compagnie ;

Etonnant qu'il n'y en ait pas davantage pour, un jour, laisser tout tomber pour aller élever des vaches ou fabriquer des flûtes. Ou qui se mettent à écrire pour la Gueule Ouverte, mais merde ! qu'est-ce que je fous dans ce journal !!!

Un polytechnicien

CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

AUJOURD'HUI, ON VA VOUS PARLER DE MAGNETOHYDRODYNAMIQUE EN ABRÉGÉ M.H.D.

QUOI?



QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA?



AUCUNE HONTE À NE PAS CONNAÎTRE LA M.H.D. TECHNIQUE TOUT NOUVELLE, À PEINE 10 ANS.

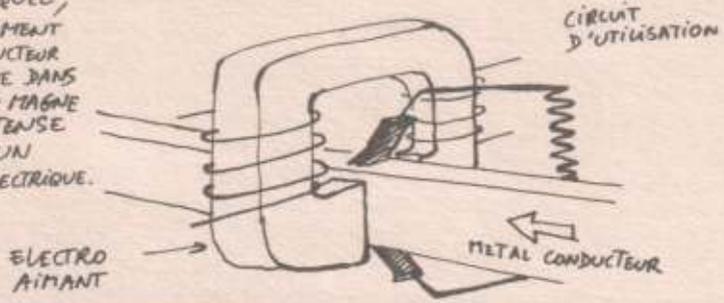
UN DES PROCÉDÉS PERMETTANT DE TRANSFORMER DIRECTEMENT LA CHALEUR EN ÉLECTRICITÉ.

VOUS CONNAÎSSEZ LE PRINCIPE DE FARADAY ?

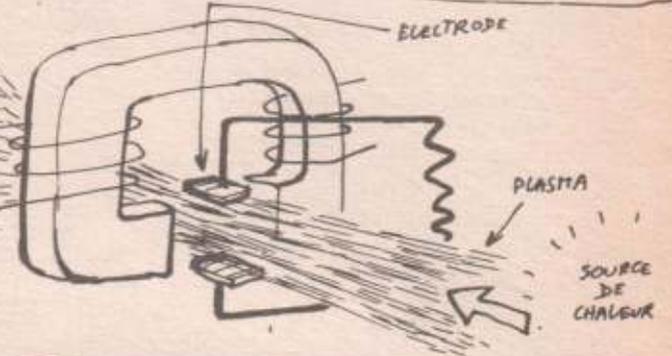


NON

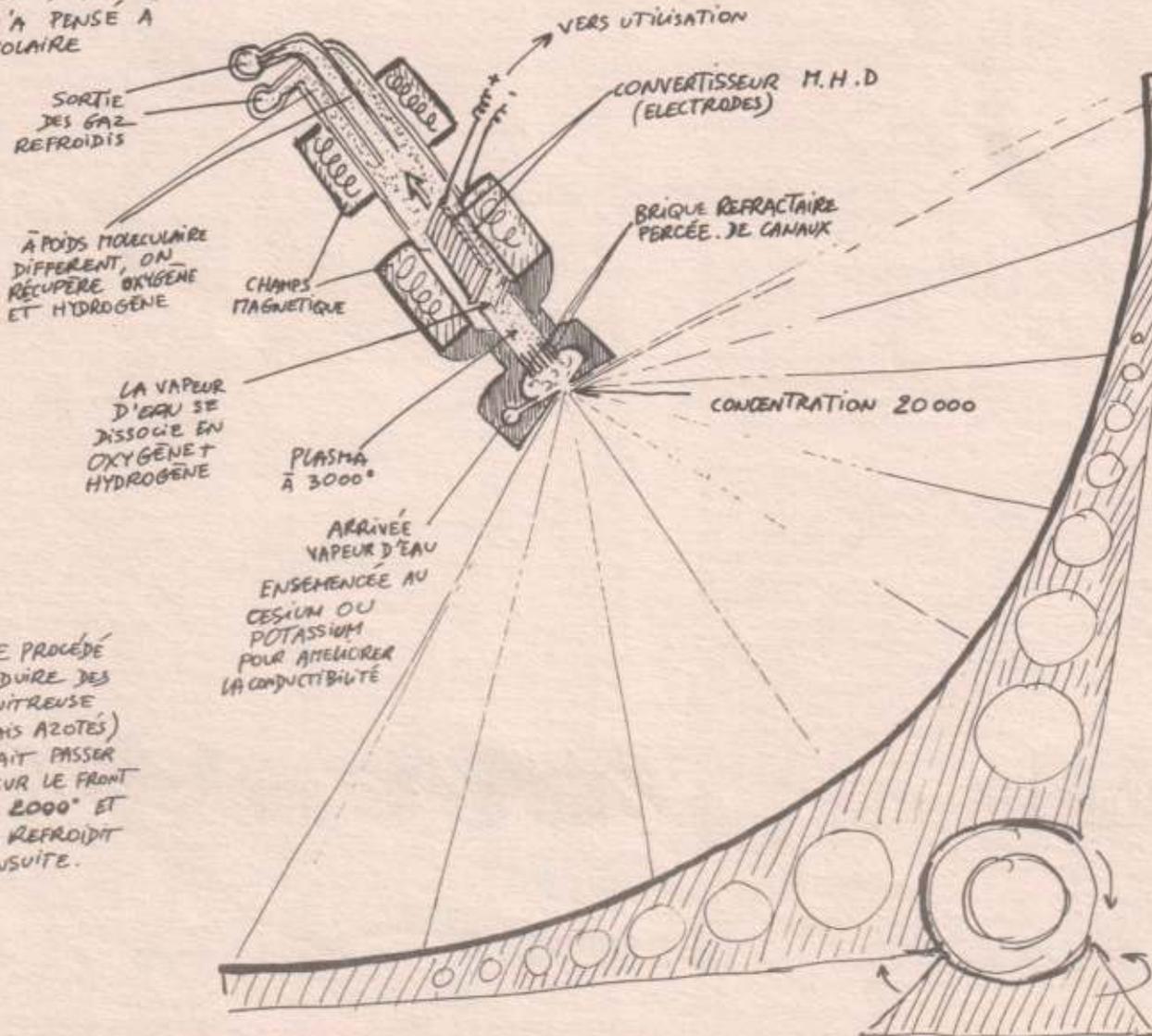
SELON LEQUEL, LE DÉPLACEMENT D'UN CONDUCTEUR ÉLECTRIQUE DANS UN CHAMP MAGNÉTIQUE INTENSE PRODUIT UN COURANT ÉLECTRIQUE.



SI ON CHAUFFE UN GAZ À 2000, 3000° IL SE TRANSFORME EN PLASMA ET DEVIENT CONDUCTEUR ÉLECTRIQUE POUVANT ÊTRE UTILISÉ TOUT COMME UN MÉTAL ET DEVENIR L'INDUIT D'UNE GÉNÉRATRICE OU DYNAMO



COMME SOURCE DE CHALEUR ON PEUT PRENDRE TURBINE À GAZ, À FUEL etc... PERSONNE N'A PENSÉ À L'ÉNERGIE SOLAIRE



DRÔLE D'ENGIN!

ON A PRODUIT DE L'ÉLECTRICITÉ UTILISABLE IMMÉDIATEMENT ON A OBTENU EN "SOUS PRODUIT" DE L'HYDROGÈNE + OXYGÈNE UTILISABLES EN CHIMIE OU RECOMBINABLES À LA DEMANDE.

QUEL EST LE RENDIMENT D'UNE TELLE INSTALLATION? PERSONNE N'A JAMAIS RÉALISÉ CETTE EXPÉRIENCE C'EST MÊME LA PREMIÈRE FOIS (À MA CONNAISSANCE) QU'ON PARLE D'ÉNERGIE SOLAIRE ASSOCIÉE À LA M.H.D. DANS UN JOURNAL.

MAIS ÇA DOIT MARCHER !!!
C'EST PEUT-ÊTRE L'IDÉE DU SIÈCLE...
ET PUIS FAUT BIEN RÊVER...

P.S LE MÊME PROCÉDÉ PEUT PRODUIRE DES VAPEURS NITREUSE (POUR ENGRAIS AZOTÉS) SI, ON FAIT PASSER DE L'AIR SUR LE FRONT CHAUD + DE 2000° ET QUE L'ON REFRIGÈRE À L'EAU ENSUITE.

J'AI BIEN COMPRIS



MOI ON PLI



MOI PAREIL



C'EST AUSSI CHIANT QUE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE...



MOI, JE TIEN FOUS, TOUT CE QUE JE VEUX C'EST SAVOIR SI JE PEUX...



CHAUFFER MA PETITE MAISON AU SOLEIL POUR... SEPT FRANCS!



DANS QUELLE REGION ?

LA NORMANDIE



VOULOIR SE CHAUFFER POUR SEPT FRANCS A NOTRE EPOQUE... FAUT VRAIMENT ETRE NORMAND...

DAME...



ET EN PLUS DANS UNE REGION HUMIDE!

HOooo HUMIDE, HUMIDE...



QUAND ON VEUT DE L'EAU POUR LA CULTURE, EH BEN Y'EN A JAMAIS!

EN NORMANDIE, ON TROUVE ENCORE DES MAISONS EN TORCHIS. ON REMET DU TORCHIS A LA BASE DES MURS.

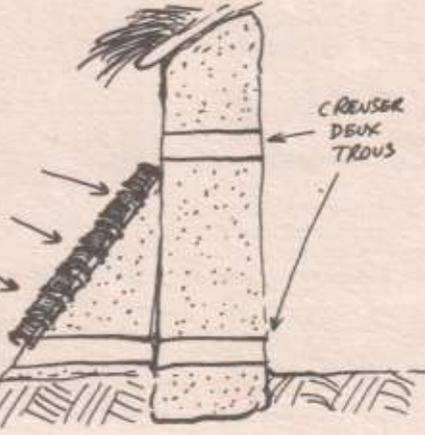


PENTE PERPENDICULAIRE A L'ANGLE QUE FAIT LE SOLEIL AU SOLSTICE D'HIVER

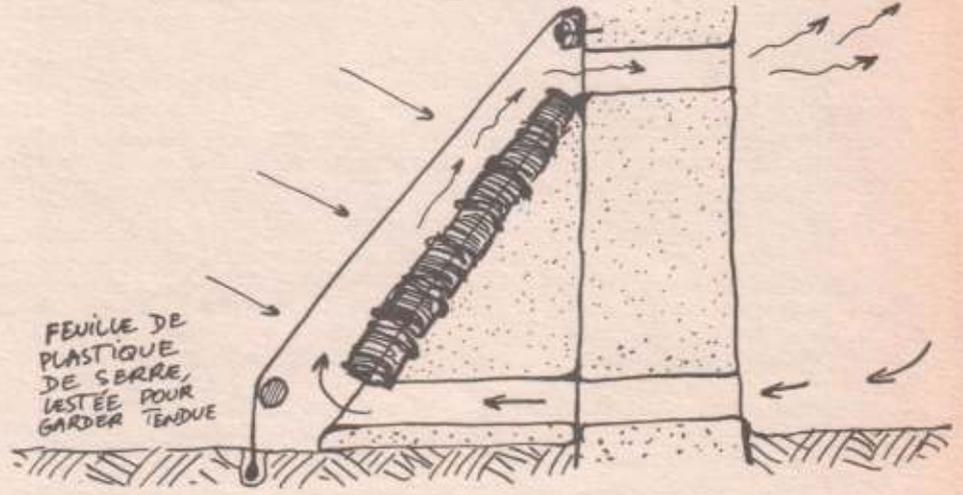


INCRUSTEZ DANS LE TORCHIS ENCORE MOU DES VIEUX BOITES DE CONSERVE PASSES AU FEU ET OXYDEES

CREUSER DEUX TROUS



FEUILLE DE PLASTIQUE DE SERRE, LESTEE POUR GARDER TENDUE



DEVANT LA MAISON CE SERA HORRIBLE



MAIS ACCOLE A UN MUR AU SUD, PAS PLUS LAID QUE DES ESPALERS

OUI MAIS CA DONNE PAS DE POMMES

EN NORMANDIE, ON LAISSE POURRI LES POMMES SUR LES ARBRES

ET VU L'ECONOMIE DE CHAUFFAGE, C'EST COMME SI JE REGARDAIS A TRAVERS UN BILLET DE 10.000



ET TOUT CE QUE JE REGARDE A TRAVERS UN BILLET DE 10.000, C'EST BEAU!



POUR CEUX QUE LES PHOTOPILES INTERESSENT TRÈS FORT: LE CAJES A EDITE UN GROS LIVRE TECHNIQUE 90% TEXTES EN ANGLAIS

"L'ENERGIE PHOTOVOLTAÏQUE ET SES APPLICATIONS DANS L'ESPACE ET SUR TERRE" 120F Port compris - CNES Direction des programmes et de la politique industrielle. BP n°4 - 91220 BRÉTIGNY SUR ORGE

BORDEAUX: SOUHAITE FORMER GROUPE POUR RECHERCHES ET APPLICATIONS PRATIQUES DE L'ENERGIE SOLAIRE EN VUE UTILISATION RAPIDE. DISPOSE TERRAIN VASTE, NON BOISE. POUR EXPERIMENTATION. edite: FRANÇOIS HARZAT 1 RUE EDISON TALENCE 33

ON POURRA Y FAIRE DES BRICOLAGES IDIOTES



POUR CEUX QUI NE SAVENT RIEN FAIRE DE LEURS MAINS, DE LEUR CERVEAU ET QUI ONT DES SOUS: LA SOCIETE GENERALE HELIOTHERMIQUE FABRIQUE DES CHAUFFE-EAU 36 PLACE S'LOUIS - 4000 - MONT DE MARSAN

POUR UNE POLITIQUE DE SOLIDARITE ENVERS LES INDIENS DE WOUNDED KNEE

A un certain niveau, tout se passe comme si le monde blanc américain ne pouvait comprendre ce qui arrive et, en conséquence, interprète les événements en termes de violence, ou ne retient des événements que l'incident à condition qu'il y ait eu violence. Tout se passe comme s'il y avait surinscription, c'est-à-dire que le monde blanc ne comprenant que ce qu'il porte en lui-même s'y réfère constamment. Dès lors, il ne peut qu'en retenir les parties qui semblent scandaleuses. Cela le rassure en le renvoyant à lui-même, c'est-à-dire à sa propre image et, sur un autre plan, le conforte par rapport à ce qu'il a été habitué de penser sur les premiers Américains. Il importe peu ici de s'interroger sur une possible mauvaise conscience car celle-ci, à force d'être partie intégrante de l'histoire, n'a pas nécessairement le poids et l'importance au regard des types de revendications actuelles venant des Indiens.

Dans une autre optique, s'il est vrai que les Indiens, eux, n'ont pas oublié Sand Creek (1), Wounded Knee (2) ou d'autres massacres — après tout, c'est leurs arrière-grands-parents ou leurs parents qui ont été assassinés — il n'est pas sûr que les Blancs les aient oubliés tout à fait dans la mesure où un certain type de littérature s'est chargé de relater ces faits, en particulier ces dernières années. Seulement, cette mémoire des événements se situe sur deux plans différents : c'est en tant que victimes que les premiers s'en souviennent, tandis que pour les seconds, c'est en tant que qu'opresseurs. Et alors que les premiers ne peuvent oublier ce qui les a marqués dès cette époque et inscrivent cette histoire dans leur combat actuel, les seconds, ignorant quelle attitude adopter, ne peuvent que s'enfoncer dans une forme d'indifférence méprisante ou d'agressivité aberrante. Ce qui finalement tisse la trame sous-jacente et archaïque de ces rapports, c'est que les Blancs craignent les Indiens. Et, cette terreur ne peut se dire car, en définitive, ce sont les Indiens qui sont mis en position d'avoir tout à craindre.

Il n'est pas question d'un malentendu mais d'une barrière infranchissable tant que durera cet aveuglement. A savoir, aussi longtemps que les Blancs interpréteront du dehors des événements qui ne sont analysables que de l'intérieur.

Le mouvement des Indiens américains (A.I.M. - American Indian Movement), à la fois politique et religieux, offre à l'heure actuelle une possibilité d'interrogation à

partir de ce type d'analyse. Mais l'occasion n'a pas encore été saisie. Tant qu'il y aura une conspiration du silence, une censure de la part des moyens d'information et de diffusion, il y aura forcément disjonction. L'on parle de A.I.M. mais on en parle mal, sinon en mal. Pourtant, la convention qui réunissait ses militants, tenue en juillet dernier à White Oak, en Oklahoma (3), a démontré, si besoin est, que ses militants qui ont toutes les raisons d'être transformés en « enrégés » par les exactions commises à leur égard, n'étaient pas violents. De même la Danse

SOUTIEN A L'AMERICAN INDIAN MOVEMENT

Le western est certainement un genre cinématographique intéressant. Il est cependant la légende d'une histoire qui signifie en clair : la dépossession des Indiens et la tentative de destruction de leurs cultures.

Cette histoire ne s'est pas arrêtée quelque part vers 1900. Au printemps dernier des Indiens sont morts, d'autres ont été blessés, d'autres emprisonnés, d'autres poursuivis en justice pour avoir défendu les droits que leur garantissait, entre autres, le traité de Fort-Laramie, 1868. Et pour la plupart des Indiens, chaque jour est celui d'une lutte constante pour l'indépendance et la survie physique et culturelle.

Un certain nombre de leaders indiens, Sioux et membres de l'American Indian Movement, rendus responsables des affrontements de Wounded Knee, doivent être jugés pour avoir occupé une terre qui, selon les traités est indienne ! Et ils risquent de lourdes peines.

Il faut les aider à financer leurs procès, de manière à faire venir le plus grand nombre possible de témoins qui, rendant compte de la situation indienne actuelle, permettront d'obtenir leur acquittement et de retourner l'accusation contre ceux qui la portent.

Une place de cinéma coûte environ 10 F. 1.000 personnes qui assistent à la projection d'un western, pendant une semaine, cela fait 10.000 F. De quoi aider les Indiens qui luttent contre la quotidienne conquête de l'ouest actuelle. En donnant aux Indiens la valeur d'une ou de plusieurs places de cinéma, vous ne ferez pas acte de charité. Vous aiderez un combat qui est aussi par quelque côté le nôtre.

Comité Français de soutien à l'American Indian Movement, adresser les dons à Comité Français de Soutien à A.I.M. U.E.R. d'ethnologie - Université Paris VII, 2, place Jussieu, 75005 Paris. Compte bancaire : B.N.P., Agence Jussieu, Fac des sciences, n° 6905.

du Soleil qui avait pour théâtre Crow Dog's Paradise sur la réserve de Rosebud au Sud-Dakota, cérémonie reproduite pour la première fois depuis 1905 dans son authenticité intégrale, a bien montré que la cohésion passait avant tout par les liens sacrés. A.I.M. compte d'ailleurs parmi ses chefs spirituels des médecine-men (4) comme Leonard Crow Dog dont on sait que le grand-père fut un farouche opposant du

B.I.A. (Bureau of Indian Affairs), John Fire Lame Deer, un autre descendant d'une famille hostile aux vues gouvernementales (5), ainsi que Wallace Black Elk, petit-fils du grand médecine-man Black Elk ou Hehaka Sapa (6). La présence de ces trois médecine-men devrait suffire, si besoin en était, à mettre en évidence que les revendications politiques des militants passent aussi par d'autres instances comme la renaissance des coutumes sacrées. De même que les valeurs culturelles sont mises en évidence, Frank Fools Crow est un des chefs traditionnels hautement respecté vers qui les militants se tournent pour demander conseil.

Certaines choses étant tues ou mal exprimées, on ne peut avoir des faits qu'une interprétation incomplète ou erronée puisque les événements réels ne sont pas relatés. Ainsi les journaux ont rendu compte de l'occupation de Wounded Knee, Sud-Dakota, au printemps 1973, parce qu'en l'occurrence les circonstances étaient exceptionnelles, mais l'occupation terminée, on a vite fait d'en oublier les raisons. C'est ce que les avocats du « Wounded Knee Legal Defense/Offense Committee » veulent s'efforcer de démontrer pendant les procès qui doivent se dérouler sous peu, et où 300 personnes sont poursuivies par la justice américaine pour conspiration et sous d'autres chefs d'accusation.

En fait, on ne peut retracer les raisons et les causes de l'occupation de Wounded Knee qu'en remontant très loin dans le temps, à savoir à l'époque où les Européens ont mis pied en Amérique, comme disent les Indiens. Mais le problème de fond réside dans le fait que les traités conclus avec Washington n'ont jamais été respectés, ainsi les traités conclus entre le gouvernement et les Indiens Sioux sont exemplaires à plus d'un titre. Alors que le traité de 1868 déclarait que la moitié du Sud-Dakota était terre souveraine des Sioux dont les Badlands et les Black Hills, territoires sacrés, dès 1876 une partie de ce territoire était confisquée. En 1889, ce qu'il en restait se voyait réduit à six réserves. Les Badlands, où peut-être le grand Crazy Horse est enterré, et les Black Hills étaient mises à la disposition des immigrants et des chercheurs d'or. Pendant ce temps, les danses traditionnelles sont interdites (7). Motif : elles constituent une offense au gouvernement. La Ghost Dance (8), dont l'enseignement se recueille dans les trois mots d'ordre suivants : « Tu ne te battras point » - « Tu ne feras de mal à personne » - « Fais le bien autour de toi », paradoxalement, mais significativement du point de vue de l'impérialisme colonial, est considérée comme la plus subversive et la plus dangereuse. Le célèbre médecine-man, Sitting-Bull, adepte de la Ghost Dance et soupçonné en conséquence de fomenter des troubles, est assassiné. Pris d'épouvante devant des actes contraires à leurs convictions religieuses, des centaines d'adeptes prennent la fuite. Parmi ceux-ci, Big Foot, chef sioux, accompagné de trois cent cinquante autres personnes, trouve refuge à Wounded Knee. Big Foot, qui souffre d'une pneumonie aiguë, est recherché en tant que « provocateur ». Le 29 décembre 1890, il est assassiné sauvagement et trois cents autres personnes avec lui parmi lesquelles des femmes, des enfants et des hommes.

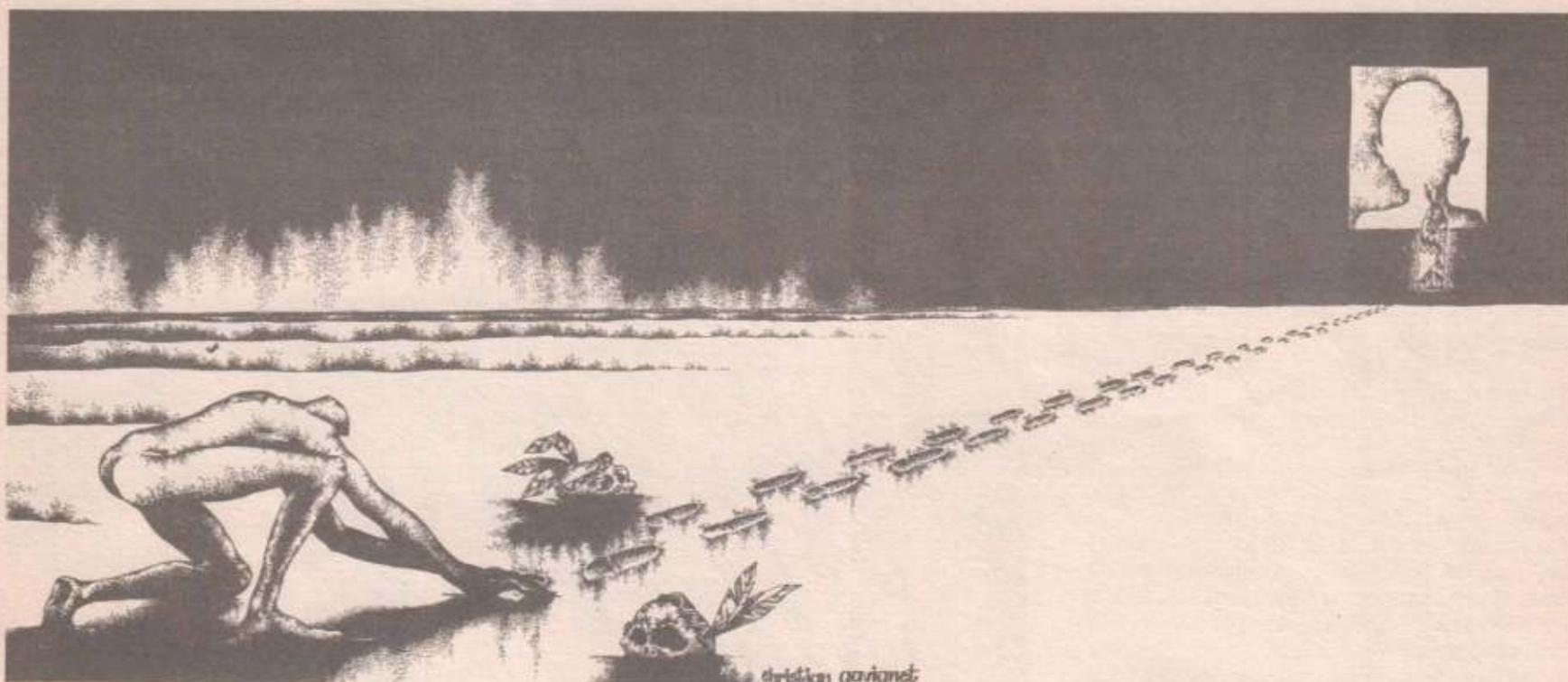
On a longtemps pensé qu'avec la dispari-

tion des grands troupeaux de bisons, le massacre de Wounded Knee et la délimitation des frontières des réserves, une ère s'achevait et que, par la suite, les Indiens allaient se faire rapidement assimiler. On en est venu donc à considérer que toute forme de résistance appartenait au passé. Ce qui explique que le militantisme renaissant de ces dernières années déconcerte à un point tel la société blanche, c'est qu'elle ne peut que chercher constamment à ravalier toute résistance au registre du terrorisme ou de la délinquance. Parce que, pendant plusieurs décennies, les Blancs n'ont plus entendu la voix des Indiens, ils ont cru que ceux-ci avaient abdiqué. Ce n'est rien donc d'étonnant, sinon trivial, que la société et avec elle l'establishment aient tendance à voir en ceux qui cherchent à sauvegarder ou à reconstituer l'intégrité de leur culture, menacée de destruction, des rebelles et à les réduire à de vulgaires bandits. Cela fait bien sûr son affaire. Mais il faut souligner que cette résistance n'a jamais cessé. Elle n'a fait que prendre de nouvelles formes, que gagner en intensité en raison de la crise

la réalité. Ils ont été confrontés au fait que de nombreux Blancs désiraient abandonner ce mode de vie ou le critiquaient violemment. Ils se sont rendu compte que ce qu'on leur avait présenté comme une société d'abondance n'était qu'un mirage. C'est aussi un peu par ce cheminement ou cette déconstruction qui s'opère au sein même de la « civilisation » blanche que les Indiens ont été conduits à désirer conserver leur indianité. Leurs cultures traditionnelles le leur permettaient. Ils ont reconnu la valeur irremplaçable de leurs coutumes et de leur mode de vie dans la mesure où, vivant dans les centres urbains, ils ont pu mesurer du dedans les failles inhérentes au système de classes américaines. Peut-on mieux définir une stratégie que quand on connaît les faiblesses de l'opresseur ? C'est cette forme de critique intégrale portant sur le mode de vie quotidienne des Blancs que supporte le moins l'Américain moyen dont l'opinion sur les Indiens repose sur des clichés tellement usés qu'on s'étonne qu'on puisse encore y recourir. La résistance à l'oppression culturelle et

Sud-Dakota, dont les sources les plus diverses s'accordent pour y décrire les conditions de vie pénibles en insistant sur la violence qui y induit l'oppression. D'après un sondage récent, 90 % de la population serait prête à élire un des leaders de A.I.M., Russell Means, contre le président actuel de la réserve responsable de la situation, Richard Wilson. Ces élections doivent se tenir sous peu. A Pine Ridge, des maisons sont incendiées, des coups de feu font trop souvent des victimes, ainsi ces deux frères dont l'un fut mortellement blessé et l'autre grièvement alors qu'ils circulaient en voiture l'été dernier. Autre exemple, celui de cette petite fille de 9 ans atteinte d'une balle dans l'œil en août dernier. On pourrait citer encore maints faits et violences dont l'un des plus marquants est l'assassinat de Pedro Bissonnette, un des leaders de A.I.M., le 17 octobre 1973.

Le printemps dernier, lorsqu'à la demande de l'Association de Défense des Droits civils de Pine Ridge et de chefs traditionnels, les militants de A.I.M. ont occupé Wounded Knee, ils ont voulu faire ressor-



christian gagnier

qui monte de l'intérieur même de la société blanche. Elle vient de parvenir dernièrement au tournant à partir duquel une stratégie politique et religieuse a été formulée qui implique le refus de la civilisation occidentale.

En raison de la politique de dépossession et d'expropriation suivie par le B.I.A. (Bureau of Indian Affairs) et de sa stratégie qui visait à supprimer les réserves — ce qui a été accompli chez les Menominee du Wisconsin et les Klamath d'Oregon — beaucoup d'Indiens se sont vus contraints d'émigrer vers les centres urbains, de sorte qu'aujourd'hui plus de 50 % de la population se retrouve dans les villes américaines. On peut penser que sans ce processus d'exode vers les villes, le combat des Indiens eût pris une autre forme. Mais ces 356.000 Indiens des zones urbaines ont pu définir les conditions possibles d'une résistance en raison du fait qu'ils vivaient hors des réserves. Ils n'ont pu que constater forcément que les valeurs qui leur avaient été inculquées par la société américaine, l'American Way of Life, ne correspondaient pas nécessairement à

économique reprend une nouvelle vigueur chez les Indiens urbains qui transfèrent cette résistance dans les réserves à leur retour. Les Indiens des réserves et des centres ruraux (9) poursuivaient une résistance plus sourde mais non moins importante. Ces deux forces conjuguées ont fini par trouver un certain écho dans le monde non indien mais pas suffisant pour que la résonance se perpétue. En définitive, il n'y a pas de coupure entre le Wounded Knee 1890 et le Wounded Knee 1973. Ce dernier est d'ailleurs symbolique du génocide tant physique que culturel qui, depuis l'assassinat de Big Foot et des membres de sa tribu, se perpétue sous des formes moins apparentes mais non moins insidieuses : formes ethnocidaires dont les effets sont tout aussi dévastateurs.

On découvre que les événements de Wounded Knee 1973 trouvent une signification particulière quand on connaît les circonstances qui ont conduit les militants de A.I.M. à occuper ces lieux. Précisons tout d'abord que ce petit village est situé dans la réserve oglala sioux de Pine Ridge,

tir une situation d'oppression ayant pris des proportions insoutenables. A l'appui de ces propos, rappelons les faits suivants :

(1) C'est le 28 novembre 1864 que le Colonel Chivington accompagné de plus de 700 hommes donna l'ordre de massacrer le paisible campement Cheyenne de Sand Creek.

(2) C'est le 29 décembre 1890 que plus de 300 Sioux furent massacrés à Wounded Knee.

(3) Convention à laquelle assistaient Solange Pinton, Robert Jaulin et Pierrette Déry.

(4) Le médecin-man a en général des pouvoirs spéciaux, il soigne les malades et agit comme intermédiaire entre le monde spirituel et le monde terrestre.

(5) John Fire est l'auteur d'un ouvrage passionnant — écrit en collaboration avec Richard Erdoes — « *Lame Deer, Seeker of Visions* ».

(6) Black Elk est l'auteur de deux très beaux livres : *The Sacred Pipe* et de *Black Elk Speaks*...

(7) Il est instructif d'ajouter que les danses étaient à nouveau autorisées toutes les fois que le gouvernement désirait conclure un nouveau traité ou le modifier.

(8) La Ghost Dance débuta chez les Palute en 1870 et connut un renouveau dans les Plaines en 1890. Cette danse reflétait la tristesse des Indiens devant la disparition de leurs cultures. Les prophètes — dont Wovoka — annonçaient le retour en force des Indiens et le départ des Blancs d'Amérique.

(9) On compte officiellement 753.594 Indiens aux U.S.A. mais on peut doubler ce nombre si on fait entrer en ligne de compte ceux qui, d'après les critères établis par le B.I.A., ne sont pas officiellement Indiens. Plus de 50 % de la population vit dans les villes, 28 % seulement dans les réserves et le reste dans les centres ruraux.

— Mars 1972, un Oglala Sioux âgé de 52 ans, Raymond Yellow Thunder, est enlevé par deux hommes blancs à Gordon, Nebraska. Roué de coup, il est jeté dévêtu dans la salle de danse de la Légion américaine. Enfermé pendant deux jours dans le coffre de la voiture des deux Blancs, il sera ensuite émasculé puis battu à mort. Les meurtriers sont arrêtés, accusés d'homicide involontaire et laissés en liberté.

— Juin 1972, une inondation ravage Rapid City où résident des familles indiennes également. Il semble que plusieurs mois après, ces victimes seront indemnisées dérisoirement ou ne le seront pas du tout. En février 1973, à la suite d'une enquête faite par le conseiller légal de A.I.M., Raymond Roubidoux, le maire de Rapid City fait des promesses d'indemnités qui ne peuvent être tenues.

— Janvier 1973, tandis qu'au nord de Wounded Knee, un Oglala Sioux, Wesley Bad Heart Bull est assassiné et que le meurtrier, un Blanc, est remis en liberté après avoir payé une caution de \$ 5.000, au sud de Wounded Knee, un Indien meurtrier d'un Blanc est accusé de meurtre avec préméditation et emprisonné.

— 6 février 1973, pour protester contre la libération du meurtrier de Bad Heart Bull, des Indiens incendient le petit palais de justice de Custer, au Sud-Dakota.

— 8 février, une situation tendue décrite comme une émeute par la police de Rapid City, oppose Blancs et Indiens. Quarante-deux personnes sont arrêtées, toutes sont indiennes, parmi elles aucun Blanc.

— 27 février 1973, pour protester contre la progression de la situation insoutenable faite aux Indiens, les militants et les sympathisants de A.I.M. occupent Wounded Knee. Il faut, disent-ils, que le Comité du Sénat fasse une enquête immédiate sur le B.I.A. et le Département des Affaires Intérieures pour examiner l'attitude négative qu'ils ont adoptée envers la nation oglala sioux. Une enquête doit être décidée et menée sur la violation des 371 traités conclus entre le gouvernement américain et les nations souveraines indiennes considérées telles qu'elles par ce même gouvernement.

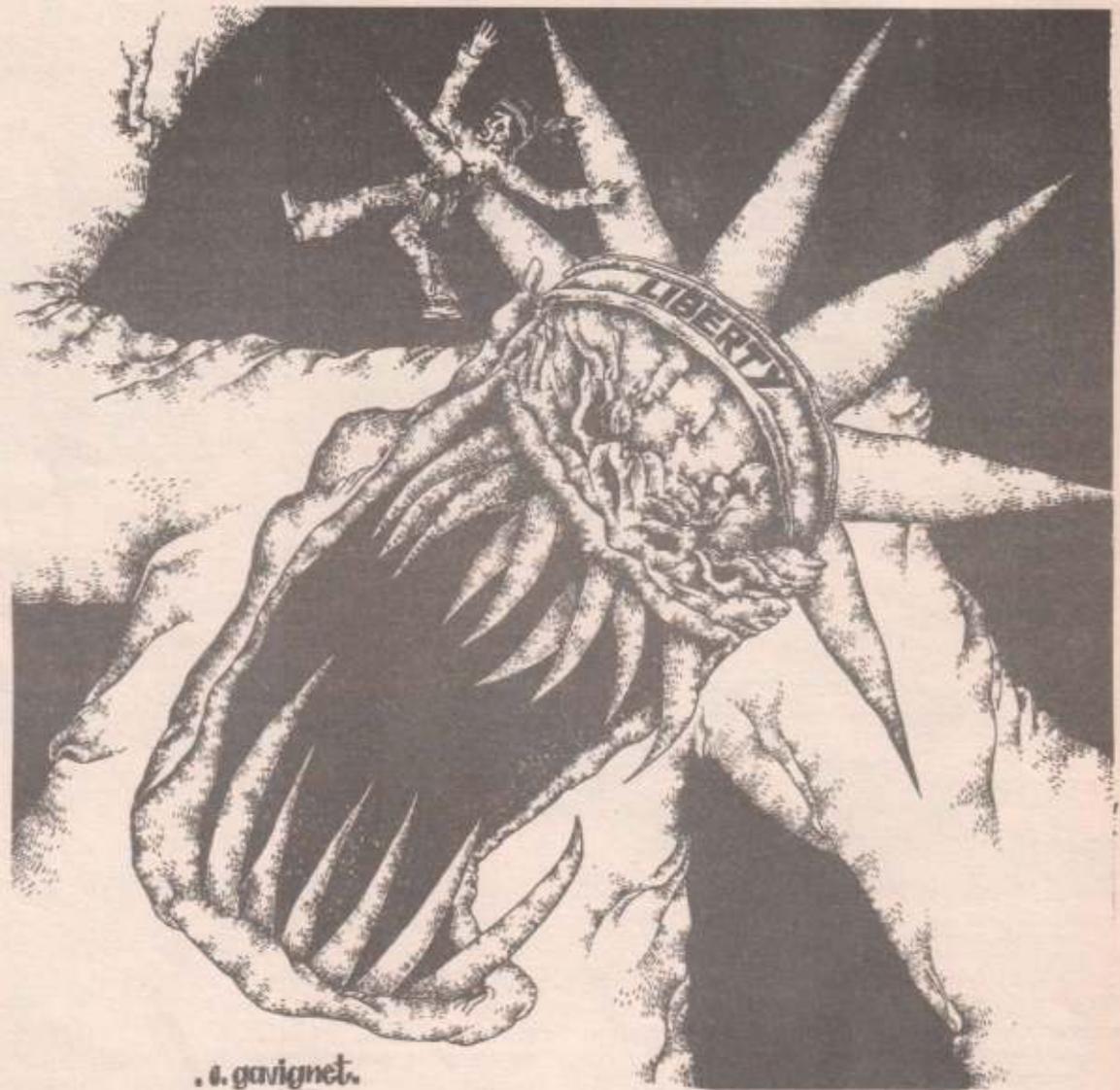
Après soixante et onze jours d'occupation défensive brisée par une intervention armée qui fait deux morts et des blessés chez les Indiens, le gouvernement accepte de réexaminer le traité de 1868. Trois cents Indiens sont poursuivis en justice pour conspiration et sous d'autres chefs d'accusation. Certains doivent verser des cautions d'un montant particulièrement élevé en attendant les procès. Sept Indiens — dont faisait partie Pedro Bissonnette assassiné à Pine Ridge — risquent des peines d'emprisonnement allant jusqu'à 125 ans (10).

C'est pour défendre tous ces accusés indiens que s'est formé à Rapid City, Sud-Dakota, le « Wounded Knee Legal Defense/Offense Committee » composé d'une équipe d'avocats et d'enquêteurs qui travaillent gratuitement et qui ont grand besoin de secours matériel. L'avocat principal de ce Comité légal est Mark Lane, auteur de « Rush to Judgment » écrit à l'époque de la commission Warren qui enquêtait sur la mort du Président Kennedy. Il faut, disent ces avocats, trouver suffisamment d'argent et de secours pour pouvoir faire venir tous les témoins nécessaires lors

des procès, témoins qui sont disséminés aux quatre coins d'Amérique du Nord, leur assurer leurs frais de séjour afin qu'ils viennent témoigner sur la condition des Indiens dans les réserves comme dans les villes.

Il est évident que le meilleur moyen de faire taire ceux qui élèvent la voix est de les interner dans un univers carcéral qui est un système de ségrégation n'ayant jamais eu cours en terre indienne. Il est certain que le meilleur moyen d'étouffer les militants de A.I.M. est de présenter ceux-ci sous le jour de la violence, ce qui est fait en créant des situations explosives. Or le devenir de ces groupes de résistances ne peut en aucun cas s'appuyer sur la violence puisqu'ils se sont assigné pour mission le retour aux sources par la culture et la religion. Or, ni la culture ni la spiritualité indiennes n'ont jamais engendré les heurts, voire la terreur, dont sont

conséquence, toute aide de la part des Blancs passe par une instance économique. Le Comité français de soutien est composé de personnalités qui viennent de milieux divers. Il s'est assigné pour tâche de procurer au Comité de Défense légal et à ceux des membres de A.I.M. qui en auront besoin une assistance économique, et de créer un courant de solidarité. Il s'est assigné pour tâche également de servir le mouvement en rendant compte des actions qu'il entreprend au plus près des faits réels possible. Grâce au concours de M^r Loudmer (12), le Comité français organise une vente aux enchères d'œuvres d'art en mars prochain. Des manifestations culturelles pourraient entourer cette vente. Dans l'immédiat, on peut venir en aide au Comité légal de Défense des accusés de Wounded Knee en envoyant de l'argent (13) et des lettres ou des pétitions à A.I.M. (14).



. A. gaviinet.

victimes certains Indiens menacés dans leur vie même (11).

Il y a beaucoup de raisons pour dire que nous devons soutenir le Comité de Défense légal de Wounded Knee ainsi que toutes les actions sociales entreprises par ses militants dans les villes et les réserves. Non pas pour se donner bonne conscience mais pour donner le plus d'écho réel à ce mouvement. Être sourd à cette voix, c'est condamner ce mouvement irremplaçable par le message qu'il nous apporte, et par ce qu'il nous oblige à découvrir sur nous-mêmes. Or, nous sommes tous responsables en tant que membres de cette décivilisation occidentale, des conditions économiques dans lesquelles vivent les Indiens. Si beaucoup de traditions ont pu jusqu'à présent être conservées, c'est, en revanche, grâce aux seuls Indiens. En

C'est en tenant compte de la réalité des faits et en prenant acte que l'on pourra dès lors élaborer une politique de solidarité débarrassée des préjugés stupides entretenus depuis des siècles sur les premiers Américains.

Pierrette Désy.

(10) Le premier procès s'est ouvert le 9 janvier à Saint-Paul, Minn. avec deux leaders de A.I.M., Russell Means et Dennis Banks. Au cours des procès, le gouvernement fédéral veut introduire une clause qui interdisait de parler du traité de 1868 et de tous les autres.

(11) A la veille des procès des accusés de Wounded Knee, la John Birch Society, organisation d'extrême droite, a programmé toute une série de meetings qui appellent à la violence contre les militants de A.I.M.

(12) 30, place de la Madeleine, 75008 Paris.

(13) Wounded Knee Legal Defense/Offense Committee, P.O. Box 255, Sioux Falls, South Dakota 57101.

(14) Minneapolis A.I.M., 1337 E. Franklin Ave., Minneapolis Minn. ou Rapid City A.I.M., P.O. Box 991, Rapid City, S.D. 57701.

SUR LE TERRAIN

AU BOULOT, REFUS DES RADIOS !

Le 15 mai 73, lors de la visite médicale, un employé de la Saviem-Suresnes refuse un examen radiologique en se fondant sur le décret 69154 du 18 juin 1969 relatif à la médecine du travail. Il propose de subir d'autres types d'examen : examen clinique, analyses bactériologiques...

En septembre, un tract inspiré des dossiers radios des premiers numéros de la G.O. circule dans l'entreprise. Réactions violentes de la direction, du toubib, de la C.G.C.

Le 4 décembre 73, la section C.F.D.T. Saviem-Suresnes diffuse un nouveau tract qui dit entre autres...

« Le seul mal dont souffre notre collègue, ne serait-il pas d'avoir refusé l'autorité aveugle d'une direction du personnel ? Aucune loi n'oblige à passer un examen radiologique dans le cadre d'une visite médicale annuelle. Les médecins le savent bien, d'autant qu'il existe d'autres moyens de dépistage des maladies contagieuses. Alors pourquoi une telle atteinte à la liberté individuelle ?...

On accepte déjà de vendre son travail. On ne veut pas vendre sa santé !... Avec Pignero et ses amis, Cl, Elola, l'employé licencié, emploie son temps libéré à attaquer la Saviem.

DESOBEISSANCE CIVILE EN SICILE

En 68 la Sicile tremblait elle aussi, mais c'était un tremblement de terre qui frappait une des plus pauvres vallées, celle du Belice. Cette catastrophe permit aux habitants des villages de commencer une aventure hors du commun et une prise de conscience politique. Un homme est à la base de tout cela : Lorenzo Barbera, et nos grands journaux feraient bien d'y faire un tour, car ce qui se passe là-bas, cela s'appelle la révolution.

Le gouvernement est décrété hors-la-loi

Après le séisme, le gouvernement italien fit un certain nombre de promesses ; elles ne furent jamais tenues. La population se concerta au niveau des villages, puis de la région, et après des centaines d'assemblées « populaires villageoises », le 6 décembre 68, six mille personnes proclamèrent le gouvernement italien « hors-la-loi ». Elles refusent de payer les impôts, l'eau et l'électricité. La solidarité est telle (2% payeront) que le gouvernement ne peut intervenir. Il essaiera simplement de couper l'électricité. Des équipes de paysans le rétabliront sans cesse. Le gouvernement est alors acculé à faire passer une loi en février 70 qui exempte les habitants du Belice de l'impôt. Il prendra à sa charge l'eau et l'électricité.

Trois mille objecteurs

Depuis cette première victoire, les assemblées villageoises développent une nouvelle idée : « Si le gouvernement ne travaille pas pour nous, habitants du Belice, nous ne ferons pas le service militaire car l'armée sert le capitalisme et les structures du gouvernement de Rome. » Les actions locales

durent un an, puis finalement, se tient à Rome, devant le parlement, un « Sit in » de mille Siciliens. Ils obtiennent après dix jours et nuits de lutte que tous les jeunes des classes « 50 à 53 » (3.000 sur une population de 200.000) ne fassent pas leur service militaire et passent ce temps à la reconstruction. Barbera insiste sur le fait que cela n'est pas une objection de conscience d'élite ou d'intellectuels, mais un refus populaire de l'armée.

La lutte par les coopératives

Depuis, Barbera continue à créer des coopératives dans toute la vallée (en 74, plus de 8.000 travailleurs y participent). Il est en train d'organiser une banque de prêts à faible intérêt pour les coopératives avec l'argent des émigrés (vers le Nord). Barbera et ses amis, par les coopératives, ne luttent pas uniquement sur le plan économique : « La force de la coopérative n'est pas dans la force économique mais dans la lutte solidaire contre l'ennemi ».

Georges Didier — Alternatives Non-Violentes — 22 rue de l'Eglise 69003 Lyon.

Lorenzo Barbera — Centro di Studi — 91028 Partanna, Italie.

COMMUNAUTE

La communauté de la Jupinière existe depuis deux ans. Partis d'un dénuement absolu à part l'occupation de terres et bâtiments, nous sommes en excellente route vers l'autarcie, et en somme en tout cas à l'auto-suffisance économique par l'agrobiologie. Nous fournissons en maraichages des réseaux underground de bouffe parallèle et faisons également de l'élevage (vaches, cochons, lapins). Suivant les idées libertaires, nous sommes à la recherche de rapports « harmonieux entre les personnes, et entre l'homme, la matière, la vie animale et végétale dans la prise en mains des conditions de notre vie. » Nous participons à l'action politique, en ville et dans le milieu paysan, qui connaît une agitation réelle dans notre région (guerre du lait, contestation des coopératives, « affaire de Courcy »).

Pour étendre notre pratique et notre action nous avons besoin du renfort de gens décidés, capables de se prendre en main en l'absence de hiérarchie, et d'intégrer leur créativité propre à ce que nous faisons.

Des éléments féminins seraient accueillis avec une tendresse accumulée en retard, et nous sommes prêts à établir des rapports affectueux avec tous ceux qui préfèrent la bouse de vache aux vapeurs d'hydrocarbures et les manches de houe aux volants de voiture.

La communauté de la Jupinière — Montluchon — 50 Coutances.

ENFANTS, PARENTS ET VIDEO

De nombreux petits groupes tentent des formes marginales de l'éducation : prises en charge par un collectif de parents par roulement ou en dehors de toute intervention des parents ou d'autres manières.

Bon, il ne s'agit pas de discuter de la meilleure formule, de toute façon tout

ça évolue, se casse la gueule, rejoint ailleurs. Il s'agirait plutôt de mettre en relation toutes ces expériences, tout en les laissant évoluer à leur manière — d'où le projet de faire intervenir la vidéo comme méthode. Un tournage, fait le plus possible par les adultes et les enfants, qui permet une diffusion immédiate aux adultes et aux enfants et une diffusion aux autres groupes.

Donc l'essentiel des projets est d'assurer une communication sur une durée assez longue entre les groupes intéressés : ce qui se passe dans ce genre de collectif ne peut que difficilement être perçu au cours d'une simple discussion ou par la participation à une séance. A partir de là, évidemment, il sera possible de faire un montage qui s'adresserait à l'extérieur, mais ceci ne peut être décidé et fait que par les groupes concernés, s'ils en voient l'utilité.

Il y a déjà trois groupes qui ont commencé à fonctionner sur ce projet dans la région parisienne (un aux Halles, un dans le XIVème, le troisième près d'Orléans). Les limites à l'extension à d'autres projets seront essentiellement matérielles, mais parvenir à faire partager une grande diversité d'expériences semble essentiel à l'intérêt du projet.

Hélène Gagnier, hôpital psychiatrique, 45 Fleury-les-Aubrais.

Yves Lemarec, 66, rue Grenetta, 75002 Paris.

Daniel Tartier, 8, villa du parc Montsouris, 75014 Paris.

SCIENCES PRATIQUES

On est quelques-uns, peu, dispersés, à amasser pour l'instant un tas de bouquins sur les sujets de l'agrobio et de l'utilisation des plantes (hors l'usage médical, mais y compris vétérinaire). On voudrait pouvoir constituer des dossiers qui seraient à considérer non comme des manuels pratiques d'utilisa-

tion de telle ou telle chose mais comme des outils, des hypothèses à essayer, vérifier, corriger, améliorer avec possibilité au bout d'un certain temps de refaire un dossier en fonction des notes envoyées par tous ceux qui l'ont reçu. Deux dossiers sont partis pour être prêts avant la fin de l'hiver :

— **culture des différentes espèces potagères** : depuis la production de la semence jusqu'aux modes de conservation. Ce sera la première partie d'un ensemble plus grand dont la deuxième partie serait une étude thème par thème de la pratique du jardin bio. (travail du sol, compostage, étude du calendrier lunaire, parasites et maladies générales, etc.). Toute cette recherche est faite dans l'optique d'une recherche d'une certaine forme d'autarcie (seulement une certaine forme car l'autarcie complète n'est guère possible ni souhaitable) et de l'utilisation des technologies agricoles douces comme on dit (il n'y aura pas de plans de motocalteurs...) Cela ira de l'agriculture naturelle à l'agriculture biodynamique.

— **alimentation par les plantes sauvages** : condensé d'expériences individuelles et de bouquins spécialisés. Là aussi pour démystifier : c'est pas pour nous un moyen de vivre mais de se servir de ce que la nature met à notre disposition. Question encore plus pratique, le tirage sera fait avec les moyens du bord (ronéotypé sur papier ordinateur récupéré).

A part ce travail précis, pour le boulot sur les plantes, on emmagasine plein de trucs sous formes d'un fichier plante par plante qui commence à prendre de l'ampleur et de l'intérêt. Actuellement il y a des fiches du genre châtaignier, noyer, chêne, etc. C'est surtout les arbres.

Daniel Caniou, Le Four, Le Bosc, 09000 Foix.

ATOME, CYCLISTES, CHANGEURS DE VIE, AUTOPHOBES, REVOLUTIONNAIRES, HONTALBIQUES, BANLIEUSARDS, ECOLOGISTES...

LES AMIS DE LA TERRE VOUS PRIENT D'HONORER DE VOTRE PRESENCE CREATIVE ET TURBULENTE

le grand

Colloque

ATOME, PETROLE, BAGNOLES... : RAS LE BOL !

à Vélo !

QU'ILS ORGANISENT SUR LE GRAVE PROBLEME DE L'ENERGIE, A TRAVERS LES RUES DE PARIS, LE

samedi 16 mars

RV : 14h portes d'Orléans, Auteuil Vincennes et Dignancourt, puis vers 15h convergence à - Concorde...

JE VOUS PRESENTE MES VOISINS DU DESSOUS

En vidant les ordures sur le tas (autorisé bien sûr) qui se trouve dans la carrière en lisière de forêt, je vois souvent un grouillement de rats surmulots, des bons gros pépères ou des petits malingres. Après un instant de calme, ils reprennent leur business, se déplacent en tirailleurs, d'abri en abri. Plusieurs fois, je les ai regardés. Longtemps. Je suis un voyeur de bestioles. Elles n'ont pas de complexes. Et des rats, après des pinsons et des canards, ça change.

C'est étrange tous ces êtres vivants, actifs de leur petite vie bien à eux, dans le cadre désertique, puant, sale, fumeux, dangereux, hostile, répugnant, du tas d'ordures. A chaque fois, je suis surpris de les rencontrer là. Il me semble même que je voudrais les oublier. Ils sont aussi gênants que des martiens sur Mars si on était sûr qu'il y en ait. On ne les aime pas. On les méprise. Plus, on a envie de les tuer. Un de mes amis va tirer sur ceux de son tas d'ordures, à la carabine. Pourquoi cette violence que je sens aussi en moi ?

Je ne les aimais pas non plus. D'abord mon père les capturait dans une nasse et les noyait. Je me souviens encore des yeux affolés sous l'eau, des dents qui mordaient en vain le fer du grillage. J'ai le remords d'avoir été témoin inactif de cette mort lente et atroce. Ensuite, leur queue écaillée, longue, inerte et sale évoque trop un serpent pour que je me sente, comme tout simien, indifférent devant un rat. Et puis, je me souviens aussi du courage du rat face à un autour (1). Le rapace l'avait saisi mortellement de ses serres de deux centimètres en plein corps. Le rat l'avait mordu à la patte. L'oiseau l'avait lâché. Le rat, acculé contre les pierres, faisait face, dressé, se balançant lentement et poussant des cris aigus, malgré la mort qui naissait en lui. Ce refus du rôle de proie m'avait surpris, alors que nos poules domestiques se laissent bouffer, vivantes, par l'autour.

Depuis, j'ai vu bien des rats. J'ai même travaillé quinze jours dans une maison de dératisation. J'en ai tué des milliers, des blancs, pour donner à manger aux rapaces blessés qu'on nous apporte. Je trouverais con d'en tuer un gratuitement pour une dissection. Maintenant, je m'intéresse aux rats comme aux autres animaux et je suis attentif à leur vie autour de la mienne. J'ai lu beaucoup de livres sur eux et leur monde parallèle est un des plus passionnants, celui qui évoque le plus celui des hommes. Les rats m'ont aidé malgré eux à me comprendre et comprendre notre société.

Comprendre n'est-ce pas comparer ? On ne peut comprendre l'humain que si on le compare à d'autres formes de vie évoluées. C'est peut-être pour ça qu'ils sont devenus des personnages des bandes à Reiser !

TRAVAILLEURS IMMIGRES

Les rats surmulots sont récents dans notre faune. Croisières ou galères, ce sont des bateaux venus d'Asie centrale qui les ont véhiculés en classe touriste, à fond de cale. Ils se sont installés à proximité de l'homme blanc, de ses pompes et de ses œuvres. On ne les trouve que là, jamais dans la nature sauvage (2). Ils collent à l'homme civilisé depuis les Halles de Paris jusqu'à la Terre Adélie. Ils véhiculent avec eux des maladies nouvelles, ils causent bien des dégâts, c'est ce que l'on dit l'arrousement d'eux comme l'on dirait que les Arabes sont des sales gens. Je ne suis guère d'accord avec l'instituteur de mon école, et je vais vous raconter ce que j'ai vu.

La nuit, entre 2 et 6 heures du matin, quand les humains dorment, les rats s'activent. Sur les marchés, dans les petites rues commerçantes, dans les caves de H.L.M., il faut admirer leur petite vie de récupère-menu (toute économie commence par des bouts de chandelles, comme dit Marx). Il y a un rat, peut-être plusieurs, pour chaque Français. Ce rat mange les restes, les miettes, depuis les poubelles, les balayures du marché, la cour du boucher, les raclures d'hôpital, les vieux tampax, les

silos des fermes, etc. Les moineaux, les corneilles, les merles, les pinsons des squares, sont tous des rats et des souris volants qui pratiquent de jour et ouvertement. Si ils faisaient tous grève, comme les éboueurs, on se payerait de bonnes petites pollutions bactériennes bien vérolées. Heureusement que la mort-aux-rats n'est pas assez efficace !

Partout, on recalibre les ruisseaux, on les recreuse. Les berges nouvelles, abruptes et sans herbe, sont favorables au fouissement des terriers de rats. Ce sont des H.L.M. à rats. La bouffe et les meubles passent devant la maison : les cours d'eau charrient plastiques et déchets pour calfeutrer les nids et les nourrir grassement. Les rats s'installent dans les gerbes, les creusent, les sapent sous les pieds des vaches et sous les machines. La berge s'affaisse et reprend une pente plus naturelle et les rats disparaissent, remplacés par les campagnols d'origine. Même phénomène pour les talus de parkings d'autoroutes, les alentours des H.L.M., les rives des canaux, petit à petit mais sûrement. Aidés par le ravinement des eaux, les rats agissent à contresens du bulldozer, des architectes et des urbanistes. Rien de plus dangereux que des petits en grand nombre (3).

Vous avez déjà vu des tas d'ordures grands comme des villes, profonds comme des paysages lunaires ou sahariens. On y a la trouille. Pas le rat. Il trie, transforme, recycle. Tout ce qui peut être bouffé : cuir, bois, aliments, tissus, etc. est recyclé en bonnes crottes de rats assimilables par des végétaux. Les chardons poussent, les fouines et les renards s'installent sur les rats, leur évitant la vérole (4), et la vie renaît. Les arbres repoussent dans les ferrailles. Dans les rivières polluées flottent des poissons morts. L'œil vigilant des milans noirs, des mouettes criardes et des goélands, en repère une partie. Mais combien de cadavres décomposés s'échouent entre les roseaux, sous les pontons, dans les barges. Les rats les cherchent, les mangent. Pour détruire l'ennemi, on jetait un cadavre pourri

dans le puits. L'eau chargée des toxines tue d'une façon terrible.

Dire qu'il y a des cons comme moi pour protéger la nature. Comme si les rats ne faisaient pas partie de la nature ! Cette nature qui se glisse jusqu'au cœur des villes... jusqu'au jour où les rats n'y arriveront plus et crèveront avec nous, jour où le dernier équilibre se sera cassé la gueule.

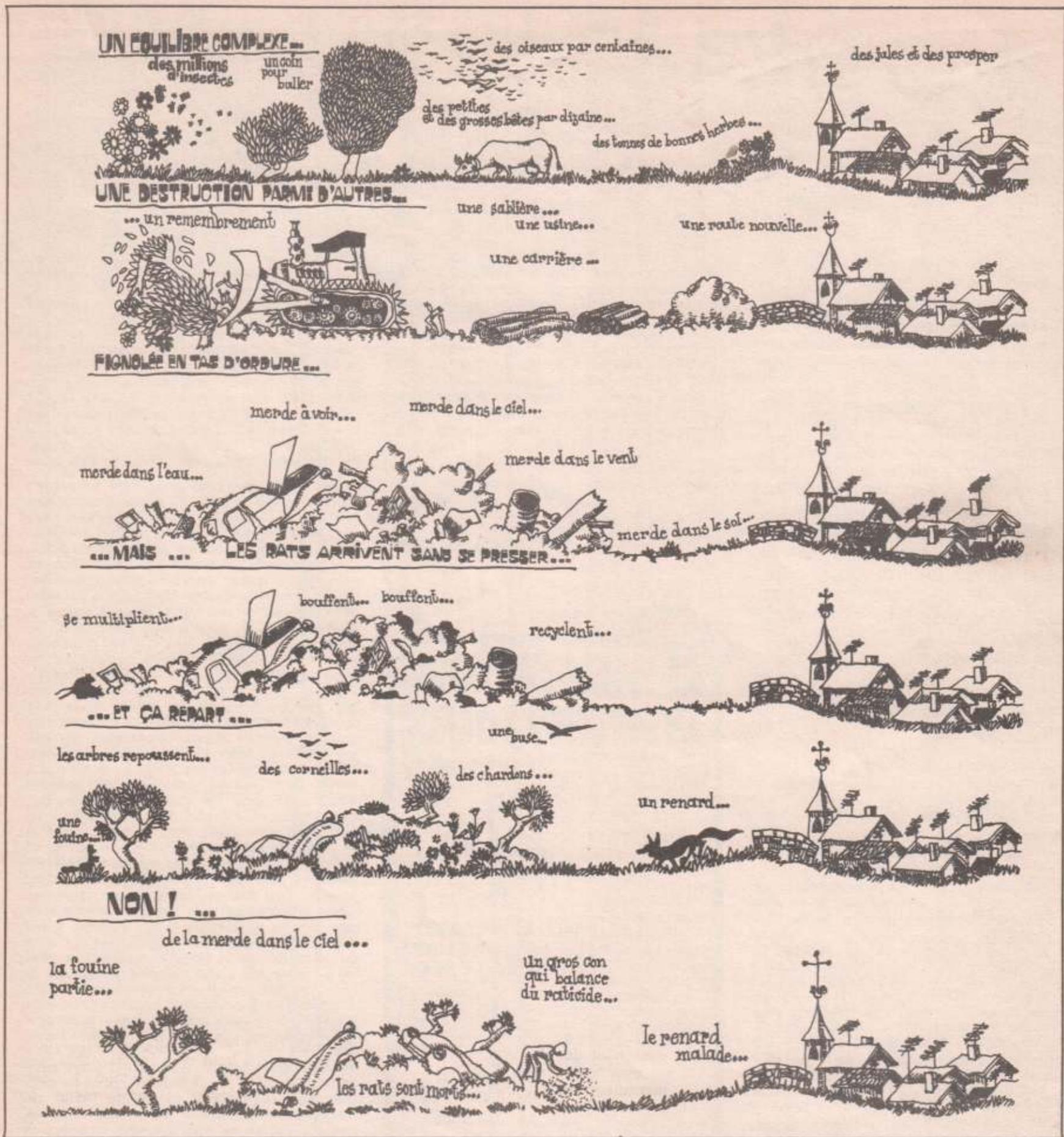
RATUS SAPIENS...

On sait peu de choses sur les rats. Leurs copains, les rats blancs, les ont trahis. Non pas en s'étant laissés coincer par l'homme, mais en étant devenus aussi cons que les hommes, c'est-à-dire domestiques. Quand une bête devient domestique, elle devient hypersexuelle, infantile, difficilement adaptable et prospérante (5) en main d'homme. Prospère comme le cheval ardennais, c'est-à-dire lourd, gros, écrasant, endormi et non plus fin, attentif, inquiet comme le cheval sauvage. Le rat blanc a quand même permis à des ethnologues (gens qui étudient le comportement animal et humain, donc nous) de voir un certain nombre de choses.

Les rat vivent en société. Un rat seul est quasi perdu. Il a besoin des autres. Pourtant, physiquement, il pourrait se démerder. Capturé, un rat veut vivre, d'une volonté insoupçonnable. Il meurt au bout d'un temps assez long, même s'il est logé à bonne enseigne. Mais il meurt par l'intérieur, comme si les ressorts vitaux cédaient un à un. Par contre, même l'oméga d'un groupe de rats sauvages étonne par sa vitalité débordante.

Quand il n'y a pas de renards, fouines ou autours, les rats se multiplient vite, mais leur population s'autorégularise bientôt, avec des hauts et des bas plus importants qu'avec des prédateurs...

Car : 1) Les femelles de rats violées par des bandes de jeunes rats mâles en insoumission, avortent et il n'y a plus de descendance.



2) Les jeunes s'en vont hors du territoire de la bande et découvrent l'Amérique.

3) Les rats se bouffent entre eux, à commencer par les plus faibles ; c'est pourquoi, comme il y a toujours des rats sur un bateau, les marins font de même.

4) Deux sociétés de rats voisines s'ignorent généralement en marquant de la même odeur leur territoire, mais parfois se tombent dessus à bras raccourcis.

... HOMO ECOLOGICUS

Je pense que les rats vous intéresseront. J'aime pas les faire crever quand ils m'embêtent ou payer pour que le maire les fasse crever. Aussi je regrette que nos baraques ne soient pas construites « rodent-proof », comme disent les Anglais : à l'abri des rats. J'essaie donc de les laisser où ils sont sans les ennuyer. L'autre jour, j'ai vu une belette s'en farcir trois. Je suis bien content : ça signifie qu'on

s'occupe d'eux, on les soigne (dans le vrai sens du terme, sans ironie) ; j'aurai donc toujours des rats, mais pas trop, et des bons gros. Et la belette loge dans ma paille, ils ne viendront pas dedans. Je vous souhaite donc des rats dans vos poubelles, et une belette pour vos rats, une busc pour vos belettes... et la nature pour tous, même au cœur des villes.

(1) Un beau rapace de chez nous, au nom inconnu pour la plupart d'entre vous. Gros comme une busc, c'est lui qui bouffe les poules dans les fermes et ce sont les buses qui prennent les coups de fusil qui lui sont destinés. On dit con comme une busc, on devrait dire con comme un homme.

(2) La Fontaine est un con : il n'y a pas de rats des champs mais des campagnols.

(3) La Fontaine est encore plus con. Ce n'est pas le lion et le rat mais le lion et les rats.

(4) Un prédateur est le vétérinaire de ses proies.

(5) J'aime bien ce mot de prospère qui a été un prénom paysan commun « Les Jules et les Prosper de la France de demain ». Prospère comme l'homme occidental, qui se multiplie comme l'homme occidental, qui bouffe tout. Où est l'inquiétude, la légèreté et la finesse des sauvages, humains et animaux ?

Jean-Jacques Marcquart.

COQUE FREDOUILLE

« Je me rappelle encore le jour où ma fille s'est aperçue pour la première fois que la viande que nous mangions à la maison était la chair d'animaux abattus. Elle avait alors huit ans. Née et élevée dans une ville, elle n'apprit l'affreuse vérité que le jour où elle vit pour la première fois des carcasses de bœufs, de porcs et de moutons visiblement exposées dans une boucherie européenne. La réalité qui se fit jour dans son esprit lui causa un choc brutal. J'éprouvais aussi un choc à l'idée qu'elle avait pu ignorer jusqu'alors un fait aussi fondamental de notre existence. Mais comment aurait-elle pu s'en douter ? En Amérique, elle n'avait vu la viande qu'enveloppée dans un sachet en plastique, bien découpée et congelée. Pas un sabot, pas un pied, pas une peau sanglante en vue. Elle savait que la viande « provenait » des animaux, mais elle croyait qu'ils la fournissaient comme la vache fournit son lait.

Les ressources de notre vie quotidienne nous deviennent étrangères. »

(Théodore Roszak : Où finit le désert, Stock, 1973.)

DE LA GRANDE CUISINE AU PRET-A-BOUFFER

... % de bébés passent du biberon Nestlé au petit pot Nestlé, au potage en sachets Nestlé, à la compote déshydratée Nestlé. Habités au goût Nestlé, sel et sucre à outrance, ils font la grimace si maman décide un jour de faire la soupe elle-même. C'est qu'on finit par ne plus aimer que ce que l'on a l'habitude de manger tous les jours. (C'est comme ça qu'on se retrouve, 30 ans plus tard, à la recherche d'un steak-frites à Madrid en août). Ces bébés seront d'excellents piliers de cantine : cantine de la crèche, cantine scolaire, restaurant universitaire pour certains et d'entreprise pour tous. Tout cela pour finir à la cantine de l'asile pour vieillards. On les a habitués à faire le plein de façon systématique et sans surprise. Le lundi : veau aux carottes, mardi : steak-frites, vendredi : filets de poisson-petits-pois... Si on veut changer, il faut attendre le dimanche ou un anniversaire. Ce jour-là peut-être qu'une mémé prendra l'initiative d'un bœuf en daube ou d'un filet de sole dieppoise ou bien ce sera Liebig qui nous fera découvrir la bisque de homard et son cousin métèque, les feuilles de vigne farcies. Si le rayon « spécialités » du supermarché est bien conçu, la bouteille de Samos ne sera pas loin. Pas trouvé de Schnaps près des boîtes de foie de morue fumé vendues à un prix défiant toute concurrence (même celle du pâté de campagne Olida). Les Danois nous refilent toutes leurs boîtes parce qu'elles contiennent trop de mercure pour leur législation interne mais ils se gardent leur gnôle.

Pour en revenir à notre estomac en rupture de cantine, si on allait au restaurant ? Par hasard, j'ai rencontré Bernard qui a laissé sa toque et sa santé derrière les fourneaux de plusieurs hauts-lieux gastronomiques. Il est pessimiste. La restauration est finie par la faute des restaurateurs et de leurs clients, et on s'achemine rapidement vers les stations-services, Jacques Borel et autres, destinées uniquement à faire le plein d'estomac de gens qui ne sont venus que pour ça ; des restaurants moyens à menus standards pour gens moyens aux goûts standards.

Les vieux nostalgiques cherchent encore le bon restaurant. C'est soit le grand restaurant où le client a le temps d'attendre qu'on lui fasse rôti son poulet à la commande (qu'il paye entier même s'il n'en mange qu'un quart), où il peut commander un plat particulier, où le chef

ne mesure pas plus la crème et les croûtons que le client ne pense à son addition. Soit le restaurant de quartier à la cuisine familiale très valable, aux prix corrects et à la clientèle d'habitues et de connaisseurs. C'est qu'ils ont eu le goût formé dans leur enfance par une mère au foyer qui mitonnait la garbure ou la pauchouse dans un coin de Béarn ou de Bourgogne et ils s'en souviennent. Mais leurs enfants, qui n'en ont jamais goûté, s'en fichent pas mal et iront rigoler avec les copains chez le « chinois » ou le « grec » du coin, parce qu'ils sont nés à Paris et que la cuisine de la mémé, ils n'ont pas tellement eu l'occasion d'en tâter.

Quand la mère est passée au M.L.F. en sortant du bureau, elle a juste le temps d'ouvrir une boîte ou un sachet de soupe en arrivant chez elle. A moins que son mari ne l'ait précédée dans la cuisine parce que la réunion du P.S.U. était ajournée. De toutes façons le chef, ce soir, c'est Maggi et c'est bien commode. A bas les phalocrates et vive Maggi. Bon, la mère abandonne ses casseroles et le père n'est plus dans sa cave. Or pour le vin, c'est pareil. Le coup de rouge sur le zinc d'il y a cinquante ans, c'était pas du Kiravi mais du Bordeaux ou du Bourgogne, appellation contrôlée d'aujourd'hui. Le grand-père buvait son Jurançon maison, même s'il y avait des années où la pluie ne l'avait pas arrangé, tandis que le fils achète tous les jours le même 11° de chez Nicolas, sauf pour les fêtes où il se fend d'un Saint-Estèphe. Le petit-fils est fidèle au Scotch et à Volvic. Qué misère ! mais l'arrière petit-fils sera fin prêt pour les protéines texturées B.P. En province, il est plus facile de trouver un restaurant correct qu'à Paris. Les gens ont plus de temps, et pour préparer et pour déguster, et la fraîcheur des produits locaux vient renforcer l'effort de la cuisinière. Dans la grande cuisine, comme chez Bocuse, on a même droit aux légumes biologiques du jardin et je suis sûre que le veau de batterie y est inconnu. Il est vrai que l'addition couvre largement les frais du maraîcher et de l'éleveur maison. Le petit restaurateur qui a une clientèle d'habitues du dimanche est pratiquement condamné à faire des coquilles Saint-Jacques ; par exemple, tous les dimanches parce que ses clients bouderont ses innovations. Ce sont des coquilles Saint-Jacques qu'ils sont venus manger et pas autre chose au goût inconnu. Alors il deviendra peut-être un virtuose de la coquille Saint-Jacques non congelée, mais si le 10.000e client ne trouve pas des plombs de chasse dans sa sauce, c'est qu'une main attentive aura détourné au moment fatidique l'arme du désespoir dans la poubelle !

Les clients sont de moins en moins connaisseurs et de plus en plus timides ! Vous avez déjà essayé de refuser une andouillette infecte : désapprobation de votre conjoint, de vos amis, du garçon, suivie du courroux du chef. C'est un sacré acte de courage ! Supposons qu'un jour notre restaurateur décide d'essayer les Saint-Jacques surgelées et que les clients ne disent rien. Petit à petit il risque de se laisser gagner par la facilité. Pourquoi chercher des complications inutiles puisqu'ils (les clients) ne font pas la différence ! Peut-être même qu'ils la trouvent meilleure. C'est ainsi qu'un jour de test au laboratoire, tous les jeunes ont préféré le jambon phosphaté, celui

NOUVEAU!

ALIMENTATION SYNTHETIQUE!

CHIC! CHIC! CHIC!

GRACE A "RAPIDOSOUP" FINI LA DOUBLE CORVÉE QUOTIDIENNE DU REPAS

EN PLAQUETTES DE 7 REPAS, "RAPIDOSOUP" VOUS PROPOSE DES MENUS HEBDOMADAIRES VARIÉS, AVEC OU SANS SEL, AINSI QUE SES SPECIALITES

LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	FRIDAY	SAMEDI	DIMANCHE
-------	-------	----------	-------	--------	--------	----------

SPÉCIAL CATHOLIQUE
GARANTI SANS VIANDE LE VENDREDI.

SPÉCIAL HINDOU

SPÉCIAL RAMADAN

SPÉCIAL NOCES & BANQUETS

AZAM.

qu'ils ont toujours consommé, au jambon sans phosphates, plus sec et qui avait « un goût ». Barbier Dauphin est bien content que Jacquemaire soit passé avant lui dans un appareil digestif. Notre goût est moulé dès la naissance soit par la mère, soit par des industriels plus soucieux de leur compte en banque que de l'estomac de leur client.

Bernard passe son temps à mijoter dans le coin d'un labo, du bourguignon qui finit régulièrement dans des éprouvettes où on étudie son comportement afin qu'un jour on puisse lancer sur le marché un bourguignon tout prêt et qui satisfasse les goûts de tout le monde. De temps en temps, il prépare aussi des repas de grande cuisine avec homards et gibier à profusion uniquement pour des photos ou des films publicitaires. Quand vous voyez ça, sur des images, pensez que tout a été arrosé d'insecticide parce que la première fois les mouches se sont précipitées dessus et qu'il a fallu tout jeter : 200 kg de bouffe. Si c'est juste avant un documentaire sur la famine dans le Sahel, qu'est-ce que vous faites ? Rien.

Danielle

A lire avant le jeûne du Carême :
 • Les Chiens Ivres • de Raoul Mifès et • La Vache Enragée • de Georges Orwell (Gallimard) L'auteur de « 1984 », inventeur de Big Brother, raconte ses tribulations à Paris et à Londres, dans les cuisines en 3e sous-sol d'un palace.

MÉFIEZ-VOUS DES ÉTIQUETTES

Si tu fais toi-même tes confitures, quand tu ouvres un pot sur lequel est écrit : « groseille, 71 », l'inscription n'est là que pour éviter les confusions. « groseille », parce que dans l'armoire, c'est sombre et que par distraction tu pourrais prendre du cassis ou de la framboise. « 71 », pour l'année qui n'a pas été la même qu'en 70 ou 72. Quand tu goûtes ta confiture, « groseille 71 » est le déclic qui te fait te souvenir. Le goût s'explique alors par une multitude de choses, de faits, d'événements. Tu sais non seulement la composition précise de ta confiture, mais tu sais aussi comment étaient les fruits, quand tu les as cueillis, sur quel groseiller, comment tu l'as cultivé, taillé, quel a été le temps cette année-là, ce qui s'est passé, lors de la cuisson ainsi qu'un tas d'autres renseignements. Ce pot fait partie de ta vie et non seulement il en contient un peu, mais aussi un peu de celle de la terre, du jardin et du village. Pour te souvenir et revivre un peu tout cela, tu n'as pas besoin d'un livre, ni même d'une étiquette, il te suffit de goûter de « ta » confiture et qu'il soit écrit « groseille 71 » sur le papier qui ferme le pot. Cette confiture a pour toi son caractère propre et n'a rien à voir avec celle de la voisine.

Si tu achètes ta confiture, une étiquette avec les seuls mots « groseille 71 », c'est un peu léger comme information. D'autant plus que les méthodes de production industrielle font qu'en 1971 elle a le même goût qu'en 70 ou 72 et qu'elle ne risque pas de vieillir grâce aux conservants. C'est pourquoi les marchands, dont le souci est d'informer, ont supprimé la date et écrit : « confiture truc : groseille ». Ça permet de ne pas confondre avec la confiture Machin. Comme tu ne connais rien du produit, l'étiquette est très importante car elle seule peut te renseigner. Tu choisis donc entre Truc et Machin parce que c'est meilleur, ou parce que le pot est plus beau, que tu as vu la pub à la télé, que c'est moins cher ou plus cher. Pour toi, de la confiture de groseille, c'est de la confiture de groseille. Sans doute, si un pot de cassis-groseille est étiqueté groseille, tu ne remarqueras rien. Tu fais confiance à l'étiquette et on peut te vendre n'importe quoi.

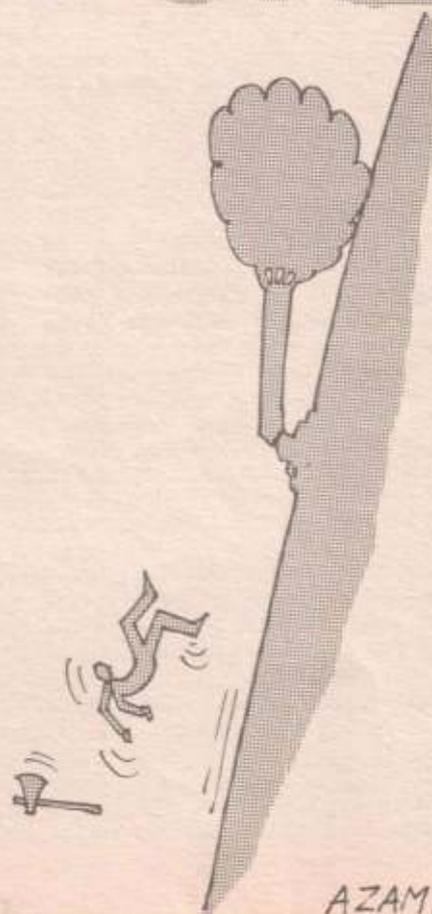
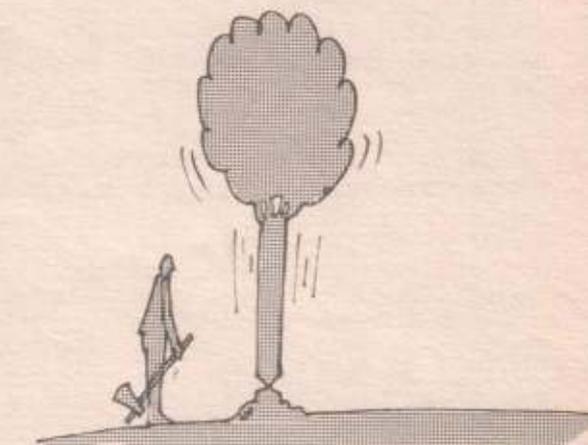
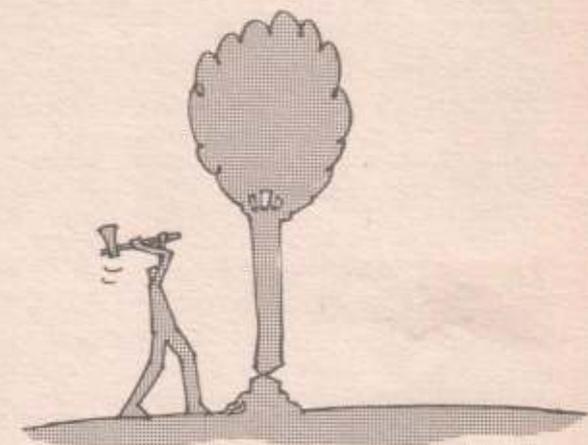
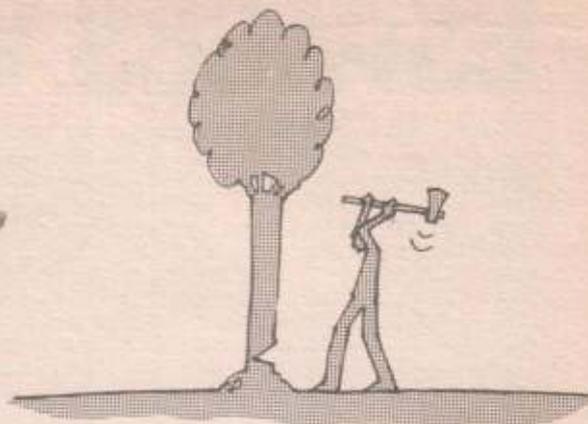
C'est précisément pourquoi le Service de Répression des Fraudes, ainsi que les organisations de défense du consommateur ont bien trouvé que « confiture Machin : groseille »,

c'est très insuffisant. Alors, dans un louable souci de précision, le texte de l'étiquette s'allonge parfois très longuement. La possibilité de choisir devient plus grande. Éviter l'ingestion de produits dangereux à plus ou moins long terme semble devenir possible. Mais il ne faut pas se faire d'illusions. Même si le texte de l'étiquette recouvre complètement le pot, même si l'on te dit que les fruits utilisés sont cultivés comme ci comme ça, que c'est fait sans ceci, sans cela, avec tant de fruits, tant de sucre... ce sera toujours incomplet. Sans parler des fraudes possibles dont il faudra toujours se méfier, l'information sera toujours, au plus, indicatrice de la nature du produit. Ce serait une erreur de croire que seul le caractère « poétique » n'apparaîtra pas dans une étiquette. En fait, celle-ci sera incapable de rapporter quoique que ce soit concernant la vie. Vie de la terre, de l'arbuste. Actions du soleil, du vent, de la pluie. Vie de ceux qui « font » la confiture. Ce qui concerne les difficultés ou surtout les conflits sociaux des travailleurs apparaîtra peut-être ailleurs, sur d'autres étiquettes, (dans les journaux), mais rien de cela ne pourra être vécu à travers les mots. Ceux-ci ne recouvrent pas le réel. Plus l'étiquette est complète et détaillée, plus elle apparaît comme une vaine tentative de créer une vie qui échappe au consommateur. Si l'étiquette peut donner des informations relativement précises en ce qui concerne la qualité et la quantité des produits composant la confiture, elle ne donnera jamais d'informations sur ce qui a trait à la vie, sur ce qui finalement détermine les caractéristiques essentielles du produit, notamment le goût. Il ne faut donc pas identifier l'étiqueté à l'étiquette, croire qu'il n'est que ce que l'étiquette nous apprend. Si celle-ci peut éventuellement déclencher la mémoire de la vie, elle ne peut en aucun cas apprendre quoique ce soit que l'on n'ait pas vécu. Ce n'est qu'un aide mémoire, une suite de mots, simplification commode pour une tentative de classement.

C'est parce que trop de gens ont oublié cela ou ne l'ont jamais su, parce que la connaissance qu'ils ont des choses est intellectuelle et non pas vécue, que non seulement on fait des confitures de groseilles sans groseilles, mais aussi qu'au lieu d'hommes, l'on parle de consommateurs, de producteurs et de main-d'œuvre, ce qui permet de les traiter comme tels ; que sous l'étiquette « radicaux » on trouve des gens plus que modérés ; que sous celle de « révolutionnaire » il y a des fils de famille qui parlent au nom du peuple sans l'avoir vu ni en être compris et qui passent leur temps à se traiter mutuellement de fachos. C'est parce que l'on a donné plus d'importance à celui qui est allé à l'école qu'à celui qui n'y est pas allé, plus d'importance à ceux qui ont appris la vie à travers les livres et les cours qu'à ceux qui l'ont vécue, que les intellectuels sous l'étiquette de « technocrates », « scientifiques », « directeurs politiques » et « experts » en tous genres, pensent et décident pour nous dans notre intérêt et notre bien. C'est pour cela que la recherche d'un bonheur traduit en confort, en puissance, en pourcentage du P.N.B. et en pouvoir d'achat rend la vie de plus en plus difficile, menace la survie de l'humanité, et que l'on assiste à cette tentative ridicule, mais rassurante pour certains, qui consiste à vouloir classer sous l'étiquette « écologiste » des gens radicalement différents et qui sont bien plus que cela, et sous l'étiquette « écologie » cette irruption de la vie dans les plans.

C'est pour cela aussi et parce que leur conception du monde ne correspond pas ou plus à la réalité, qu'à la prochaine révolution, comme aux précédentes, les intellectuels, y compris ceux de la G.O. seront supprimés.

Michel



AZAM.

ESPACES VERTS

L'homme est bon, c'est la société qui est mauvaise. La nature est bonne, c'est l'homme qui est méchant. Il est méchant parce que c'est la société qui l'a perverti. Mais la nature se vengera de l'ingratitude de l'homme... Est-il bon ? Est-il méchant ? Les spectacles de la faute et de son rachat nous font bâiller. On en a marre d'être toujours convoqué devant ces tribunaux où toujours on accuse. Le tribunal de l'histoire : es-tu progressiste ou passiste ? Il y a quelque chose de sénile chez nos progressistes, de naïf chez les autres. Comme elle est chiantie cette démarche de l'histoire, claudicante entre la gauche et la droite, vers l'épanouissement, toujours pareil, bon, sain et naturel. A ce tribunal, le procès de la Science, la vraie contre les fausses, la vieille mascarade rabâchée de la vraie foi ! Toutes ces oppositions ville contre campagne, homme contre nature, du bien et du mal, au fond, de l'âme et du corps, il y a trop longtemps que nos amis se poignent le cul avec. Voici quelque chose d'écrit qui change du ton populiste et des humanistes dévots. Ça nous vient du CERFI que Delfeil présentait dans un numéro de janvier de Charlie-Hebdo. Ce sont des intellectuels qui font leur boulot : ils manipulent des concepts et les disposent pour en faire de jolis jeux d'artifices.

DEPUIS 1850, trois termes ont successivement qualifié la régénération de la force de travail : **repos et détente** (les lois de limitation du nombre d'heures se généralisent en Europe vers 1860) ; **loisirs** (les congés payés de 1936) ; **qualité de vie** et de l'environnement. L'espace verdoyant et hygiénique de Haussmann puis la verdure de Le Corbusier, et enfin le « vert » comme signifiant écologique général de la vie et de l'espérance, tenteront de répondre à ces exigences. Mais le désaccord fondamental entre désir et fonction explique la nécessité d'une surveillance qui, au cours de l'histoire de l'espace vert, gravit la hiérarchie qui sépare le gardien de square du technocrate-concepteur d'utopie urbaine.

L'espace vert fournit un exemple excellent d'équipement de normalisation, puisque le rapport entre désir et demande sociale se manifeste par le conflit de l'usage et de la fonction. Parcs et jardins renvoient à l'idée de plaisirs aristocratiques : jeux, fêtes galantes, danses. Quoiqu'il les appréciait fort peu, Louis XIV tolérait les usages roturiers du parc de Versailles. L'espace vert, espace du vert comme couleur signifiante d'une certaine fonction, convoque certes les mythologies des anciens jardins : Jardin (s) des Délices (s), grands « parcs-tableaux » de Kent et Price ou luxuriance des forêts des Contes de Gréal. Il n'échappe jamais à l'ennui de sa vocation sinistre d'« Eden de masse ».

En Allemagne, s'inquiétant de l'insuffisance des jardins botaniques traditionnels de l'école Lenné-Meyer (soutenue à son origine dans les années 1820 par les Humboldt), une dame de très haute noblesse, la comtesse Adélaïde Dohna-Poninski, publia en 1874 à l'âge de 70 ans une véritable charte détaillée des espaces verts pour Berlin, plus de cinquante ans avant Le Corbusier. Elle insiste sur le fait que l'« habiter » comprend le logement mais aussi nécessairement un certain « espace libre » (Freiraum). Elle recommande, avec la conservation en tout état de cause des parcs et jardins déjà existants, l'installation de colonies satellites aux portes de la ville, une large ceinture verte autour d'elle (Grün-gürtel), comprenant des morceaux de forêts, des prés, des jardins de

diverses sortes, enfin « un système vert » séparant et réunissant en même temps les divers membres de ville (Stadtgliederndes Grünsystem). Ce « système vert » devait prendre en charge les besoins spécifiques des différentes couches sociales et groupes d'âge, des « lieux de récréation vespérale pour la jeunesse travailleuse » (Felerabendstätten für die arbeitende Jugend) aux jardins privés familiaux à tonnelle.

Ce programme sera repris, tout ou partie, par la plupart des théoriciens de l'espace vert dans ce qu'on a appelé depuis le « Mouvement de la ville-jardin » : il s'agit surtout d'administrateurs berlinois, qui influent assez vite sur les autres villes de l'empire, à travers diverses sociétés d'horticulture et expositions. Berlin, ville très récente, s'est développé impétueusement jusqu'à son statut de capitale, en pleine révolution industrielle : elle a connu la croissance la plus récente et la plus rapide, et possède pourtant la plus grande superficie relative d'espaces verts au monde pour une ville de cette importance. Cela l'oppose de façon tout à fait intéressante à une ville comme Paris.

La Charte d'Athènes donne une place exceptionnellenement importante à l'espace vert : on y trouve une référence constante à l'idée de nature. Il n'est donc pas étonnant que le vert y occupe une fonction décisive. L'article 12 de la charte énonce : « Le premier devoir de l'urbanisme est de se mettre en accord avec les besoins fondamentaux des hommes. La santé de chacun dépend, en grande partie, de sa soumission aux « conditions de nature ». Le soleil, qui commande à toute croissance, devrait pénétrer à l'intérieur de chaque logis pour y répandre ses rayons sans lesquels la vie s'étiole. L'air, dont la qualité est assurée par la présence de la verdure, devrait être pur, débarrassé des poussières inertes aussi bien que des gaz nocifs. L'espace, enfin, devrait être largement dispensé... Le quatrième congrès CIAM tenu à Athènes, a retenu ce postulat. Le soleil, la verdure, l'espace, sont les trois premiers matériaux de l'urbanisme. L'adhésion à ce postulat permet de juger les choses existantes et d'apprécier les propositions nouvelles d'un point de vue vraiment humain ».

L'espace vert assure l'unification des territoires dévolus à chacune des fonctions de la Charte. De la cité verte à l'usine verte, la coulée verte accompagne le citoyen fonctionnaliste. Naturellement la coulée verte « triche » et ne se contente pas de répondre au tableau cohérent de besoins organiques minimaux : air, soleil, verdure ; mais assure une fonction prépondérante, normalisatrice et éducatrice.

Que les espaces verts aient un usage sanitaire, cela ressort à l'évidence de nombreux articles de la charte ; ils ont aussi une fonction éducative : ils constituent en effet, une dimension essentielle des espaces consacrés à la fonction dite « se recréer », ou bien, « cultiver le corps et l'esprit » : les grandes fonctions étant découpées dans la journée de 24 heures, il s'agit de celle qui s'exerce en dehors de travailler, habiter, circuler : c'est-à-dire les heures libres, dont les espaces libres ou verts sont le terrain privilégié.

L'administration tente d'appliquer les recommandations de la Charte d'Athènes. On définit d'abord, par le biais d'une norme technique, le m² de vert par habitant, le minimum de verdure nécessaire à l'oxygénation des enfants (0,2 m²) ou des mères de famille (0,5 m²). « Je veux jouer Je veux courir ! ». Le Corbusier répond goguenard : « fort bien, vous voulez vous recréer, j'invente pour vous la fonction de récréation ». Le Ministère constate alors que « les exigences de la société industrielle induisent un besoin plus grand de loisir » et (s'il parvient à dominer la spéculation foncière) accorde du vert oxygénant-familial-éducatif. On distingue aussi trois niveaux d'espace vert selon l'importance de la force de travail à recouvrer. Vert quotidien, Vert « de fin de semaine », Vert de vacances. L'objectif à atteindre est de procurer aux promeneurs les équipements dont il ont besoin en conservant toutefois à la forêt son caractère naturel apparemment sauvage.

Les textes ministériels hésitent constamment entre espaces libres et espaces verts. Ceci est lié à la nature même de ces équipements. Toujours conquis sur un espace libre (Haussmann et les nettoyages des lieux mal famés de Paris), l'espace vert connaît un ennemi plus redoutable que la spéculation foncière : le Terrain Vague qui, refoulé, revient toujours au galop. Un pareil endroit ne risque-t-il pas de devenir bientôt un terrain vague n'ayant d'autres usages que le stationnement des romanichels ? Bien étrange guignol que celui de l'Espace Libre, de l'Espace Vert, et du Terrain Vague... L'espace vert est simultanément « la liaison psychologique de la notion d'évasion et de rupture avec la règle (loisir et vacances), mais aussi un lieu de dévouement propice aux actes de vandalismes, un lieu d'isolement où le contrôle social est distendu, donnant possibilité à la faveur de la nuit à des activités délictueuses ou criminelles ayant des degrés assez élevés de nuisance sociale ». Central Park, conçu pour le bien-être familial, devient un coupe-gorge re-

doutable. L'administration réagit par une politique de surveillance policière, de concerts et de pièces de théâtres gratuits. Réaction, meetings hippie, happenings, Black Panther et « Gay lib' demonstration ». Le maire réplique par le théâtre underground et le Rock officiel. Un pacte boiteux s'établit alors entre le terrain vague et l'espace vert : les Robinsonnades pour adolescents, espaces libres et clos où les enfants construiront des cabanes sous la direction d'un moniteur.

Le discours urbanistique et administratif sur les espaces verts débouche sur le discours écologique. Déjà pour la Charte d'Athènes, toute imprégnée d'une nostalgie de l'équilibre naturel et de l'harmonie perdue, les agglomérations devront devenir des « villes vertes ». La ville verte se fait utopie verte : réaliser l'inventaire de toutes les fonctions possibles et (re)trouver enfin l'harmonie et l'équilibre naturels. Cette utopie, comme idéologie des « équilibres naturels et psychiques », enfante le discours écologique actuel. Bric à brac confus d'hygiène alimentaire, de biologie, de mysticisme, de démographie, d'économie et de bien d'autres choses encore... L'écologie se présente comme l'étude de l'équilibre entre l'homme et l'environnement. Comme la géographie, tiraillée entre « géographie physique » et « géographie humaine », elle hésite entre l'étude des équilibres naturels et celle de l'équilibre entre l'Homme et la Nature. Contagieux, ce hoquet gagne les circulaires administratives. Il s'agit de sauvegarder les écosystèmes naturels (climatologie, hydrologie...) mais aussi de tenir compte des besoins physiques et psychiques de l'homme dans la civilisation moderne (environnement général, récréation, paysage).

Le discours écologique charrie tous les archaïsmes de l'idéologie pavillonnaire et intègre les fonctions d'Haussmann et de Le Corbusier, il se défend lui-même comme un discours de dissuasion malthusien : la coexistence écologique apparaît comme le statu quo indispensable à maintenir face à l'apocalypse prochaine par la pollution ou l'épuisement des sources d'énergies, tout comme la coexistence pacifique ou la coexistence électoraliste face à la guerre thermonucléaire ou la guerre civile.

C'est la « répression douce » : c'est dans les pays où l'on trouve une certaine liberté de mœurs (USA, Suède), que l'urbanisme, l'écologie et la protection civile contre la bombe atomique constituent les obsessions des administrations. Le capitalisme moderne se baptise « Société post-industrielle » : celle-ci, usant des charmes de ses « utopies vertes », et de son ordre récupérateur, prétend congédier le machinisme désuet et son ordre moral vraiment indésirable.

Extraits du chap. IV « formation des équipements collectifs » de « Les équipements du pouvoir », tome premier de « Généalogie du Capital ». A noter que le tome second, « L'idéal historique », pour un moindre prix n'en est pas moins beau. Tout ça constitue les numéros 13 et 14 de RECHERCHES, revue du C.E.R.F.I., — Centre d'études, de recherches et de formations institutionnelles — 103, boulevard Beaumarchais, Paris-3e.

ATTENTION! SCIENCE FICTION

Pour lire sous son oreiller en attendant d'avoir moins peur de la nuit

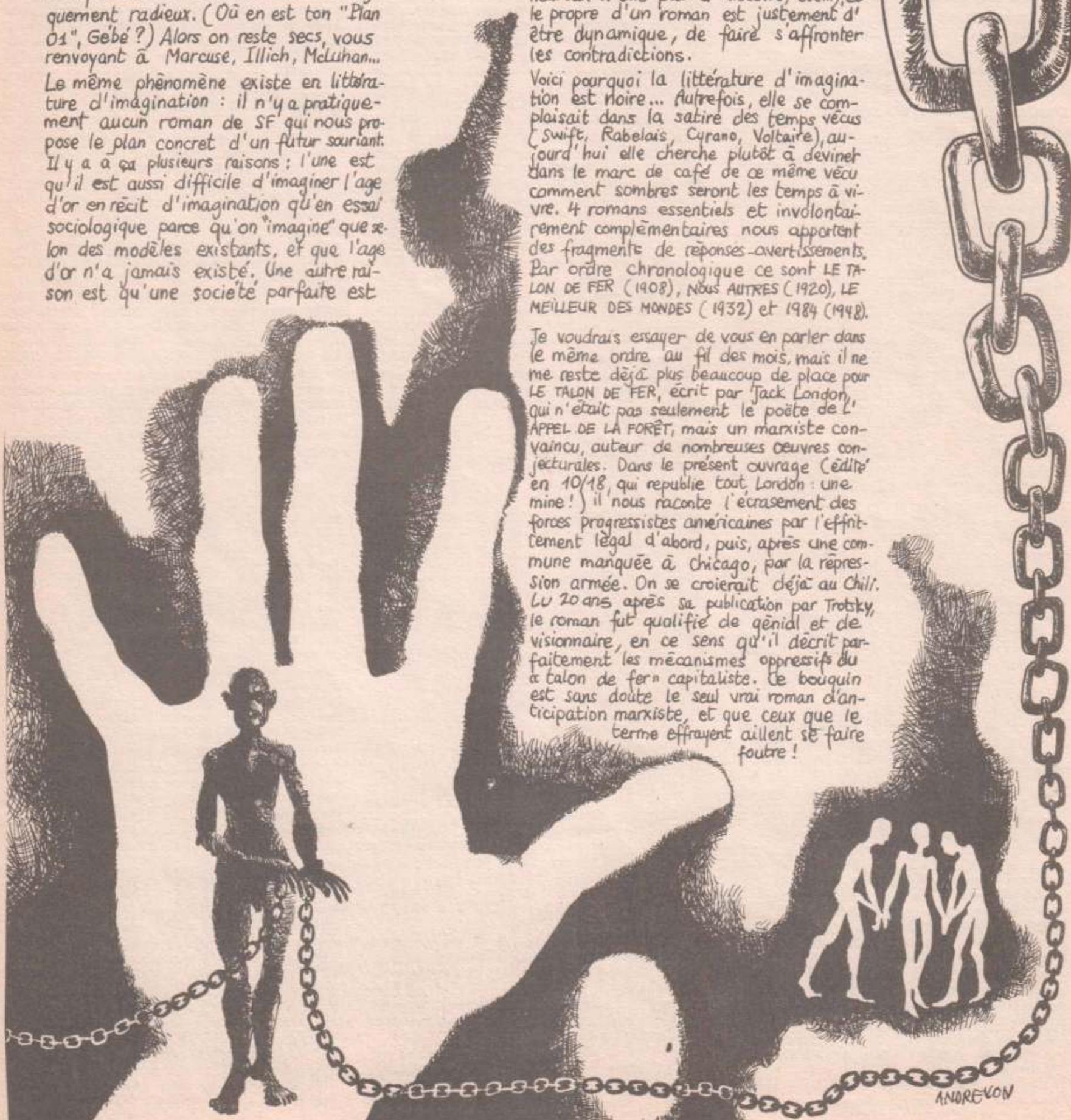
Les lecteurs de la G.O. nous réclament souvent un plan concerté pour la construction d'un futur écologique. Mais il est plus facile de crier casse-cou et d'expliquer pourquoi que d'imaginer un "scénario" de synthèse où tout deviendrait magiquement radieux. (Où en est ton "Plan 01", Gébé?) Alors on reste secs, vous renvoyant à Marcuse, Illich, McLuhan...

Le même phénomène existe en littérature d'imagination : il n'y a pratiquement aucun roman de SF qui nous propose le plan concret d'un futur souriant. Il y a à ça plusieurs raisons : l'une est qu'il est aussi difficile d'imaginer l'âge d'or en récit d'imagination qu'en essai sociologique parce qu'on "imagine" que selon des modèles existants, et que l'âge d'or n'a jamais existé. Une autre raison est qu'une société parfaite est

figée, donc soumise à des règles strictes, donc totalitaire (c'est le propre des utopies, de Platon à Thomas More et à Fourier). Il n'y a qu'à décrire et rien à raconter (ou du moins le suppose-t-on, peut-être faussement : les gens heureux n'ont pas d'histoire, etc...), et le propre d'un roman est justement d'être dynamique, de faire s'affronter les contradictions.

Voici pourquoi la littérature d'imagination est noire... Autrefois, elle se complaisait dans la satire des temps vécus (Swift, Rabelais, Cyrano, Voltaire), aujourd'hui elle cherche plutôt à deviner dans le marc de café de ce même vécu comment sombres seront les temps à vivre. 4 romans essentiels et involontairement complémentaires nous apportent des fragments de réponses-avertissements. Par ordre chronologique ce sont LE TALON DE FER (1908), NOUS AUTRES (1920), LE MEILLEUR DES MONDES (1932) et 1984 (1948).

Je voudrais essayer de vous en parler dans le même ordre au fil des mois, mais il ne me reste déjà plus beaucoup de place pour LE TALON DE FER, écrit par Jack London, qui n'était pas seulement le poète de L'APPEL DE LA FORÊT, mais un marxiste convaincu, auteur de nombreuses œuvres conjecturales. Dans le présent ouvrage (édité en 10/18, qui republie tout London : une mine!) il nous raconte l'écrasement des forces progressistes américaines par l'effritement légal d'abord, puis, après une commune manquée à Chicago, par la répression armée. On se croierait déjà au Chili. Lu 20 ans après sa publication par Trotsky, le roman fut qualifié de génial et de visionnaire, en ce sens qu'il décrit parfaitement les mécanismes oppressifs du « talon de fer » capitaliste. Ce bouquin est sans doute le seul vrai roman d'anticipation marxiste, et que ceux que le terme effrayent aillent se faire foutre!



ANDREYON

LE SON: ATTENTION OU SUBVERSION ?*

... L'art, la musique, ne devraient-ils pas être partie intégrante de notre vie, expression de nos ferveurs, de nos luttes ?

... Voulons-nous rester les spectateurs passifs, les rouages impuissants d'une immense machine qui remodèle le monde pour lui donner une image que nous ne souhaitons peut être pas ?

Depuis toujours les hommes ont cherché à développer les moyens techniques de créer la musique. Ainsi les instruments de musique ont connu une histoire, ont vu leurs formes et leurs possibilités évoluer : la syrinx et l'aulos des Grecs n'ont rien de commun avec notre hautbois et nos flûtes, les premiers instruments à cordes sont bien moins perfectionnés que la sitar de Ravi Shankar et bien entendu que la harpe que nous connaissons.

On a assisté à une intégration presque immédiate de ces nouveaux moyens sonores à la musique créée à cette époque. Les sonorités nouvelles ainsi créées correspondent chaque fois aux problèmes de langage que se posaient les musiciens, la création d'instruments nouveaux servant à la fois à permettre au compositeur de résoudre ses problèmes personnels d'expression, et en même temps se trouvant être l'élément indicateur d'une évolution du langage musical.

Ainsi, la musique instrumentale italienne au XVIII^e siècle s'est développée essentiellement grâce à la mise au point du violon par les luthiers de Crémone, et le perfectionnement du clavecin, puis du pianoforte et enfin du piano tel que nous le connaissons a décidé une bonne part de l'évolution de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven...

Mais cette évolution des techniques instrumentales entraîne inévitablement un élargissement prodigieux des possibilités de l'oreille.

Des premiers instruments à percussion jusqu'à nos synthétiseurs et autres appareils électroniques, on ne peut nier que nos oreilles n'entendent plus les mêmes choses.

Ex : Bach utilisait 4 à 5 niveaux d'intensité, pp, p, mf, f, ff ; Pierre Schaeffer (1) utilise une cinquantaine de niveaux dynamiques.

Bach utilisait des durées de la triple croche à la ronde, la musique électro-acoustique mesure ces durées en centimètres sur la bande magnétique.

C'est dire que l'évolution de la musique ne s'est pas faite au hasard, mais qu'à chaque moment de son histoire, des raisons objectives

« Je veux le détruire cet ordre établi qui divise l'humanité faite pour être unie en peuples ennemis, en puissants et en faibles, en riches et en pauvres, qui donne aux uns tous les droits et n'en concède aucun aux autres. Car cet état de choses fait qu'il n'y a au monde que des malheureux. Je veux le détruire cet ordre établi qui transforme des millions d'êtres en esclaves d'une minorité, et fait de cette minorité l'esclave de sa propre richesse. Je veux le détruire, cet ordre établi qui dresse une frontière entre la jouissance et le travail. »

Richard Wagner, texte de 1848.

ont commandé son évolution. Et le progrès des techniques instrumentales est une des causes réelles de changement.

Et nous vivons aujourd'hui une époque dans laquelle les moyens sonores sont parmi ceux qui se sont développés le plus rapidement.

Or les forces productives se sont développées prodigieusement dans le domaine musical, et pourtant les trusts de l'industrie du disque diffusent en majorité une musique utilisant le langage du siècle passé. Il y a bien effectivement contradiction objective entre le fait que nous disposons de moyens de production du son correspondant, eux, à un niveau de développement des forces productives (électroniques en particulier), et le fait que le langage musical diffusé correspond à celui du XIX^e siècle. Car même si l'on utilise l'électricité, c'est sur des instruments comme la guitare, le violon, l'orgue (instruments des siècles passés). On utilise, bien sûr, certaines découvertes techniques, mais comment ?

— le mélotron — techniquement prodigieux — sert à imiter... des instruments traditionnels.

— le synthétiseur — des possibilités énormes que Stockhausen a utilisé d'ailleurs depuis vingt ans — est connu grâce à « Pop corn », et nous serons d'accord pour dire que « Pop corn » n'est pas spécialement une musique d'avant-garde.

UNE MUSIQUE POPULAIRE VRAIE EST REVOLUTIONNAIRE

En réalité lorsqu'ils sont utilisés, les moyens techniques nouveaux ont pour conséquence de mettre encore plus hors de portée, la musique de ceux qu'elle concerne, c'est-à-dire le peuple entier.

Dans le même ordre d'idées, on ne peut pas dire que les Pink Floyd font une musique populaire. Bien sûr 7.000 personnes à Lille. Mais qui peut prétendre disposer de 3.000 à 4.000 W pour faire sa musique ?

De même Mireille Mathieu ne fait pas une musique populaire (et je ne parle pas du contenu lourd de conséquences de ce type de chanson) ; qui peut prétendre disposer d'un studio d'enregistrement, de chœurs, de musiciens ?

Au contraire, les musiciens sériels et dodéca-phoniques (2), nous ont apporté une technique d'approche des sons, de perception des sons qui, intégrée et assimilée par tous, permet une véritable expression musicale.

Cette musique est révolutionnaire. Révolutionnaire, elle l'est parce qu'elle remet en cause un langage, le langage tonal, lié par l'organisation de ses degrés (hiérarchiques), par son histoire, à un mode de production devenu réactionnaire aujourd'hui même si à l'époque de Beethoven il était progressiste.

Révolutionnaire, elle l'est aussi parce que la technique sérielle est un moyen efficace pour refaire prendre conscience de l'importance de chaque son, du silence, des durées, des hauteurs, des timbres et pour agir ainsi contre le type de diffusion que nous connaissons, celui qui vise à nous rendre passifs.

De même, la musique électro-acoustique, par son utilisation systématique du langage qui fait notre vie, celle d'aujourd'hui, de 1973, pas celle d'il y a 200, 100 ou même 50 ans avec sa

nécessaire prise de conscience de la nécessaire transformation de ce monde.

Parce qu'elle n'endort pas, parce qu'elle montre que notre monde sonore est contrôlable, que l'homme peut et doit domestiquer la nature chaque fois que cette mise à son service est un véritable progrès, cette musique est révolutionnaire.

LA MUSIQUE EST EXPRESSION

La musique d'improvisation, le théâtre musical, en montrant que la barrière n'existe plus entre le monde « de l'art » et le « public », que les barrières entre les diverses formes d'art même sont artificielles, cet art est populaire, cet art-là est révolutionnaire.

Bien sûr Schoenberg, Stockhausen, John Cage ont des moyens que nous n'avons pas, tout comme Pink Floyd et Mireille Mathieu. Mais la démonstration tient à cette nuance de taille :

Lorsque Pink Floyd utilise les techniques les plus avancées, c'est pour créer un art ancien (voir plus haut) et l'attrait que nous pouvons avoir pour la musique de Pink Floyd, nous l'avons en fait pour des moyens techniques qui sont eux hors de notre portée.

Tandis que Webern, Boulez, Cage, Archie Shepp ou Nono utilisent les moyens techniques comme moyen d'abord et non comme but, s'en servent pour créer un art nouveau, un nouveau langage liés aux préoccupations de notre temps et surtout mettent à notre portée des techniques nouvelles nous permettant une véritable expression et nous montrent qu'il est possible de créer réellement notre musique.

De même une machine électronique achetée par un patron d'usine pourra servir à rationaliser davantage le travail de l'ouvrier en l'exploitant davantage, ou au contraire, par ses possibilités, alléger le travail des hommes.

Il y a par conséquent contradiction flagrante aujourd'hui entre cette évolution des techniques sonores, des techniques de composition (les forces productives), et la manière dont le langage musical nous parvient (les conditions de production).

Les progrès techniques, à la fois dans le domaine des moyens de création de langage musical et des sons, organisés ou pas, et à la fois dans le domaine de leur diffusion, pourraient permettre une approbation collective des possibilités d'expression musicale. En réalité, ceux-ci servent essentiellement à accentuer le caractère élitaire de la création musicale, à approfondir le fossé entre les « émetteurs » de musique et les « récepteurs ».

CONTRE UNE MUSIQUE ELITAIRE

Nous rencontrons alors une deuxième contradiction : celle qui existe entre le caractère social et collectif de l'écoute musicale (diffusion des disques, concert, vogue pour un type de musique, etc.) et le caractère élitaire du droit de produire la musique.

Il est en effet très curieux de constater que, si une masse de plus en plus grande de gens devient consommatrice de musique, il apparaît que le producteur de musique (compositeur ou interprète) est de plus en plus coupé du public. Bien sûr la presse nous donne les moindres détails sur les tourments d'amour ou la mala-

die de Johnny Hallyday ou de Claude François, mais c'est pour mieux montrer ensuite que si les vedettes semblent des hommes comme tout le monde (et cela est nécessaire pour que le peuple achète), ce sont, au niveau du spectacle, des « super-mecs », des demi-dieux, des idoles.

La mise à la portée de chacun par la radio de l'ensemble de la musique (encore que les émissions ne soient pas les mêmes sur R.T.L. ou sur France-Musique... faut ce qu'il faut quand même !) entraîne, en même temps, une mise en condition qui, d'une part, rapporte beaucoup d'argent aux responsables, et, d'autre part, fixe l'idée, à tout jamais (croient-ils...) que la création musicale, le droit de faire ou simplement de choisir sa musique sont réservés à quelques-uns. Et ce n'est pas un hasard.

« Nous vivons dans un monde capitaliste. Dans celui-ci l'Etat joue un rôle précis. Il n'est pas, comme le prétendent les capitalistes et les réformistes, un instrument neutre. Quelle que soit sa forme, l'Etat assure la dictature de la bourgeoisie sur l'ensemble de la société. Son rôle essentiel est d'exercer sa violence contre les masses populaires, au profit des classes dirigeantes. Sous un régime fasciste, cette violence apparaît à nu. Sous un régime parlementaire comme le nôtre, elle n'apparaît qu'occasionnellement, camouflée le plus souvent par l'apparente impartialité de la justice et des élections. Mais elle est une réalité permanente. L'armée, la police, la justice avec ses prisons, l'ensemble des forces répressives paralysent ou répriment toute résistance à son oppression. Le droit impose les formes du pouvoir bourgeois et, fondé sur la propriété, maintient les fondements de l'exploitation capitaliste, la violence de tous les jours contre les travailleurs. La propagande, la télévision, l'école inculquent aux classes dominées les valeurs qui les mettent en condition pour assurer la domination de la bourgeoisie. » (3).

Ces moyens de masse de propagande devront par conséquent servir à diffuser, dans toutes ses formes, une idéologie évitant de faire apparaître la seule réalité : les intérêts divergents, absolument inconciliables, de la classe des exploités et de celle des exploités.

Face à cette contradiction irréductible qui régit l'évolution de notre société, la classe dominante en proposera une autre, à savoir : contradiction entre l'individu et... la société. L'individu ne pouvant alors selon cette théorie, réaliser pleinement son épanouissement qu'au détriment de la société. Ce qui entraîne inévitablement la conclusion suivante : seuls quelques « élus » peuvent arriver à cet épanouissement.

Comme d'autre part, le pouvoir capitaliste ne peut exister qu'en divisant la classe des exploités, il suscitera l'individualisme par opposition à l'esprit collectif, créant de fausses contradictions au sein du peuple.

LA VEDETTE A LE DROIT DE S'EXPRIMER PAS LES MASSES

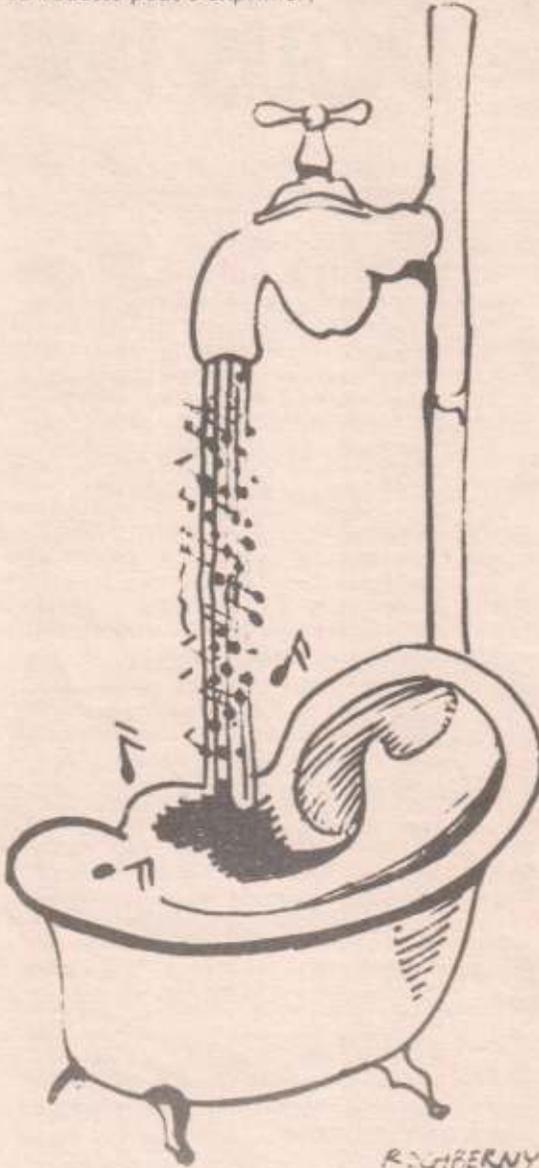
De ces deux éléments (contradiction individu/société et promotion individuelle) est né au XIXe siècle, ce mythe de l'artiste, élément marginal, d'un côté adulé, admiré (individualisme), de l'autre considéré comme un peu fou, anormal, asocial (la promotion individuelle ne peut se faire qu'au détriment de la société...).

Or, depuis 25 ans, le prodigieux développement des moyens de production sonore (disques, magnéto, radio, télé, etc.) a mis toute la musique en principe à la portée de chacun, riches ou pauvres, ouvriers, intellectuels ou patrons... La musique risquait de ne plus être cette expression mystérieuse, intouchable des désirs, des malheurs, des joies de ce personnage divinisé : le compositeur.

Il devenait urgent pour l'ordre établi de créer le « vedétariat ».

Avant c'était le compositeur qui avait le droit à tous les égards, c'est maintenant la « vedette » choyée, adulée, romancée... hors de portée. Elle a tous les droits que la masse n'a pas. Elle peut même contester le système, elle peut même être « engagée » (de nombreux chanteurs s'en prennent, parfois violemment, à notre société industrielle, mais sont chacun quand même diffusés par les trusts du show-business) du moment qu'ils sont les seuls à le faire.

La vedette peut s'exprimer,



Les masses ne le peuvent pas. On ne peut s'exprimer, faire de la musique, qu'en se coupant de la réalité... tel est ce qu'on veut nous faire croire.

Or, et nous y reviendrons tout à l'heure, l'art et par conséquent la musique ne devraient-ils pas être au contraire partie intégrante de notre vie, expression de nos ferveurs, de nos vies, de nos luttes ? C'est en fait tout le problème de l'existence d'une musique de spécialiste. Car, bien entendu, une musique très élaborée, touchant des domaines inexplorés a encore son rôle à jouer, du moins dans la période actuelle. C'est le problème de notre situation à tous, à chacun d'entre nous qui est posé. Voulons-nous rester les spectateurs passifs, les rouages impuissants d'une immense machine qui remède le monde pour lui donner une image que nous ne souhaitons peut-être pas.

Il est temps de prendre conscience de la puissance de ce moyen idéologique que représente le système de diffusion de la musique de nos jours.

CONSCIENCE DE LA MUSIQUE... CONSCIENCE DU MONDE QUI NOUS ENTOURE

La troisième contradiction de notre vie musicale est liée aux réflexions précédentes. La musique est expression dit-on ? Bien ! mais d'abord qui s'exprime par ce moyen ?

La musique est-elle expression lorsqu'on la diffuse dans les grands magasins ?

La musique est-elle expression sur le boulevard au-dessus du brouhaha des voitures ?

La musique est-elle expression lorsque le fait de mettre un disque entraîne discussion, lecture, bruits divers, pendant l'audition ?

La musique est-elle expression lorsqu'on entend Mozart, Adamo ou Michel Fugain entre la publicité pour les poêles qui n'attachent pas, le nombre des victimes des accidents de la route et les derniers sondages ?

Entendons-nous bien. Il n'est pas question de condamner toute musique qui ne s'écoute pas la tête dans les mains. Il est bien sûr, nécessaire que la musique soit parfois un simple divertissement.

Mais, là où cela commence à être inquiétant, c'est quand on se rend compte que progressivement la musique n'est plus écoutée mais entendue. N'est même plus entendue mais reçue sans conscience.

Quand on constate que la musique n'est plus qu'un fond sonore mêlé à d'autres constituants (bruits de la rue, voitures, conversations, etc.).

Quand on constate qu'il est nécessaire d'entourer toute musique d'un cérémonial, de commentaires anecdotiques ou romancés pour la faire passer, et ce ne sont pas les présentateurs d'émissions musicales à la radio qui me démentiront.

Quand on constate que cette évolution qu'on nous fait faire vis-à-vis de la musique est la même que celle qu'on voudrait nous faire faire en ce qui concerne les autres domaines de notre vie.

— Inconscience de ce que nous dit la publicité.

— Inconscience de ce que les architectes nous bâtissent comme logement.

— Inconscience de ce que nous disent les informations.

— Inconscience de ce que nous disent, pour quoi pas, les hommes politiques.

Tout cela pose question...

L'aspect fondamental de notre attitude vis-à-vis de la musique est celui de notre conscience.

Il est évident que nous ne pouvons empêcher la diffusion de la musique comme elle se fait actuellement (un sacré verrou bien plus solide encore est à faire sauter avant). De même, et c'est fondamental, nous n'avons aucun droit pour imposer un type de musique particulier et les reproches que nous faisons en ce domaine au système actuel ne doivent pas pouvoir nous être faits.

MUSIQUE : OPIUM ?

En conséquence, quelle doit être notre position vis-à-vis de la musique compte tenu de tout ce qui vient d'être dit ?

Il est nécessaire de rechercher une conscience absolue de toute musique entendue, de tous les sons entendus.

En effet, étudions le rôle objectif joué par exemple pour une musique diffusée dans la rue : le trafic est intense, la pollution (le mot est à la mode) est inquiétante, les achats sont chers, les profits capitalistes sont élevés... et la musique va venir noyer tout cela dans un flot sécurisant, un bien-être facile et démobilisateur.

* Extrait d'une brochure portant le même titre, éditée et distribuée par le « Groupe d'Action Musicale », M.J.C. Maurepas, Grd Cordel, rue Mirabeau, 35000 Rennes.

(1) Pierre Schaeffer : « Inventeur » de la musique concrète, qui est caractérisée par une technique de composition qui à l'inverse de la tradition classique, construit à partir de matériaux sonores concrets (manipulation du son après enregistrement, bruits divers, bruits de la vie quotidienne...), une œuvre dont la notation abstraite ne peut se faire qu'après coup. Pierre Schaeffer dirige le groupe de recherche de l'O.R.T.F.

(2) Parmi les musiciens sériels : Boulez. Parmi les musiciens dodecaphoniques : Schönberg, Berg...

(3) Manifeste du P.S.U. « Contrôler aujourd'hui pour décider demain ». Ed. Théma.

●●●● Dans un débat, après une audition instrumentale d'œuvres contemporaines, un spectateur, à Douai me dit qu'il considérait la variété comme une musique populaire — au contraire de celle que nous venions de lui jouer — parce que, lorsqu'il rentrait du travail, il n'y avait que cette musique qui le détendait, qu'il pouvait écouter plusieurs heures durant (et d'ailleurs la télé l'avait bien compris).

Il était incapable, en revanche, d'écouter de la musique contemporaine pendant plus d'un quart d'heure.

Cela nous amène à nous poser un certain nombre de questions :

— Quel rôle jouait pour lui la variété ?

— La musique expression (c'est-à-dire entre autres à écouter) doit-elle être écoutée pendant des heures ? Est-ce possible ?

— Est-il normal que la musique en soit réduite à n'être qu'un exutoire du travail, ou à l'inverse, le travail doit-il être séparé de la jouissance comme disait Wagner ?

On a fait de la musique une soupape de sécurité. On a fait de la musique un moyen, sinon de justifier mais au moins de faire encaisser la société telle qu'elle est. On a fait de la musique le contraire de la réalité ; pour faire oublier cette réalité, on a fait de la musique (de l'art en général) un opium, comme dit Jean-Michel Damian.

Pourquoi la musique contemporaine, et encore pas toute, semble-t-elle insupportable ? Peut-être parce qu'elle est un certain reflet de notre vie réelle. Ou plutôt, parce qu'elle est simplement un appel à la conscience qui, elle, nous donnera le sens du réel.

Il nous faut écouter. Nous ne devons plus supporter que la musique, que les sons qui nous entourent, passent sans que l'on s'en rende compte.

Les sons deviendront subversion et non aliénation si on est conscient qu'ils existent, si nous pouvons, quand nous le voulons, percevoir l'ensemble des sons (ou des silences) qui nous entourent.

La musique n'est pas la variété sirupeuse, la musique n'est pas un délassement, la musique n'est pas un fond sonore, la musique n'est pas « jolie », la musique ne « chauffe pas », la musique n'est pas « harmonieuse », la musique n'est pas Herbert Von Karajan, la musique n'est pas R.T.L. non-stop, la musique n'est pas « une interprétation tout à fait éblouissante... si... si... », la musique n'est pas sacrée...

La musique doit redevenir un langage, une expression de notre vie, de nos ferveurs, de nos luttes... Il faut définitivement rompre avec la musique objet de consommation, ayant pour but uniquement le simple divertissement, pour retrouver notre conscience des faits, notre conscience que l'homme doit s'exprimer par tous les moyens à sa disposition, que les problèmes de communication, d'échanges, d'ouverture aux autres, sont parmi les plus curieux de notre époque et de notre monde dit civilisé, et qu'il devient urgent d'intervenir dans ce domaine... La musique, l'expression musicale collective est un des moyens pour y parvenir.

L'art d'aujourd'hui, peut être révélateur de la nécessité de s'organiser collectivement.

L'art, qu'on a toujours présenté comme le résultat le plus parfait de l'individualisme, doit justement être mis immédiatement au service du développement de la conscience collective. La conscience que rien ne peut changer si on agit individuellement.

Il doit être, en paraphrasant Jean Chardonnell, un appel à ce que tout change.

L'art doit être même, si on y réfléchit bien, un appel à ce que l'art lui-même ne soit plus, ou du moins à ce qu'on n'ait plus besoin d'un mot spécial pour qualifier ce qu'il représente. Il doit être un appel à un monde dans lequel nous n'aurons plus besoin de soupape de sûreté, à un monde dans lequel ce sera le travail, ce sera toute l'activité des hommes qui sera création et le mot « art » sera dans la mémoire des hommes comme une des caractéristiques de cette vieille société, qui avait besoin de cacher ses réalités pour subsister. Eric Sprogis

TOUT ÇA, C'EST DE LA LITTÉRATURE

ICI LONDRES: L'ENNEMI INTERIEUR VOUS PARLE

La crise du pétrole a mis en évidence ce fait : si l'Occident devait vivre en autarcie sur ses seules ressources naturelles, il progresserait misérablement, consommerait trois fois rien, en un mot il végéterait. Par bonheur, l'Occident a imposé tout au long de l'histoire la force de ses légions, de ses comptoirs commerciaux, de ses missionnaires et le voici le maître de l'univers par les vertus conjuguées du sabre industriel et du goupillon culturel. C'est bien là qu'est le danger pour l'humanité. La civilisation mondiale, tous les ethnologues vous le diront, ne peut être autre chose qu'une coalition de cultures préservant chacune leur originalité. L'enfer c'est les autres, mais on s'enrichit à leur contact. L'impérialisme, la loi du plus fort, l'intolérance, voilà les obstacles majeurs d'une écologie humaine bien comprise et à tous les niveaux :

— NIVEAU HEXAGONAL : les intellectuels épais de l'U.D.R. ne veulent pas voir en France une seule idée dépasser sous la casquette centralisatrice. Ces jacobins naïfs croient supprimer les mouvements basques, corses ou bretons (bientôt occitans) en multipliant les flics. Ils ne comprennent jamais que le « folklore » régionaliste n'est pas une résurgence de Maurras mais un sursaut contre les valeurs culturelles de ce capitalisme international qui prétend tout laminier et prend le monde pour un hyper-marché précédé d'une usine. Les traditions locales n'existent pas pour la distraction des touristes. Elles expriment une manière de vivre originale, indispensable dans l'éco-système humain. Vivre ensemble, mais différents.

— NIVEAU EUROPEEN : les travelos du suffrage universel font rigoler les foules avec les avatars de la construction de l'Europe. Comme si l'Europe véritable, celle des trusts multinationaux n'existait pas depuis longtemps dans les faits. De la Suède à la Grèce, tu rencontres les mêmes stations-service, les mêmes voitures, les mêmes poissons congelés, les mêmes petits pois chez soi. Et surtout les mêmes bagnes industriels où les mêmes esclaves résignés attendent la prochaine aumône patronale pour aller se bronzer les miches dans les mêmes stalags ensoleillés. La société technicienne règne, avec ses servants (les technocrates), ses chaînes (la technologie) et ses augures (les faux savants style bateleur de foire du genre Leprince-Ringuet). Cette organisation a le culot de se dire scientifique alors qu'elle méconnaît le premier des facteurs : le facteur humain. On foutrait à la ferraille pour moins que ça l'ordinateur le plus perfectionné...

— NIVEAU INTERNATIONAL : on nous bassine avec l'aide des pays industrialisés au tiers monde et la redistribution (mon cul) des cartes au Moyen-Orient. En réalité toutes les pseudo-conquêtes occidentales se sont faites sur le dos des bougnoules, des métèques, des barbares, c'est-à-dire des « autres », ceux qui ne sont pas « comme nous ». C'est un peu comme si, dans la basse-cour planétaire, la

pintade occidentale... — en fait, le paon — prétendait que tous les autres animaux, poules, oies, cochons, lui ressemblent, mangent les mêmes grains, défèquent les mêmes merdes, et se dandinent de la même façon. L'éco-système de la ferme serait bien compromis. L'Occident prédateur crèvera de cet ethno-centrisme affligeant. Nos croyances infantiles, quasi mystiques, dans le Progrès tel que nos maîtres multinationaux (et notre lâcheté) nous l'imposent, sont rien moins que scientifiques. Le voilà bien le retour de l'obscurantisme.

Levi-Strauss montre bien dans son livre « Race et Histoire » (1) les absurdités de l'impérialisme occidental, « maître des machines, qui témoigne de connaissances très élémentaires sur l'utilisation et les ressources de cette suprême machine qu'est le corps humain. Dans ce domaine, au contraire, comme dans celui, connexe, des rapports entre le physique et le moral, l'Orient et l'Extrême-Orient possèdent sur lui une avance de plusieurs millénaires ». (Par contre pour ce qui est d'exploiter cette machine humaine, il en connaît un bout, faites-lui confiance !) Si le tiers-monde affecte de copier l'occidental way of life, c'est par absence de choix, parce qu'on le prive de ses ressources économiques et culturelles, et aussi parce que ses dirigeants sont des occidentaux déguisés dans leur tête de plagiaires (sauf Khadafi peut-être) (2). L'adhésion des faibles aux crédos des forts est un problème de rapport de force, ni plus, ni moins. Seule manifestation concrète du « progrès technique » mondialisé : l'exploitation plus poussée de l'homme par l'homme. Levi-Strauss nous donne une anecdote qui en dit long sur la bêtise et l'intolérance dont nous sommes les champions, sans en avoir l'exclusivité :

« Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des Blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction ».

Alors que faire ? Tout est foutu ? Tout est foutu ! Nous sommes douillettement vautrés dans cette idéologie du bien-être et du beaucoup-avoir, et n'avons pas envie d'en changer. Les maux sont pénibles, quoique ressentis de manière diffuse, mais les remèdes sont encore plus contraignants. Le capital prépare sa reconversion pour nous éviter des migraines : il va lâcher la « participation » dans les entreprises. Il ira jusqu'à la co-gestion, et pourquoi pas, l'auto-gestion pour nous prouver, comme dit Bidegain que « l'ouvrier aussi a besoin des patrons ». Mais l'essentiel sera sauf : on continuera à produire et à consommer. Bon appétit, ite missa est !

Arthur

(1) « Race et Histoire », éd. Gonthier, 6 F.
(2) Bien qu'il veuille échanger son pétrole contre des centrales nucléaires, prouvant ainsi qu'il ne crache pas sur le plutonium, donc... les bombes atomiques !!!

annonces

« AR VUNCH »

Ce groupe formé en association se propose trois objectifs :

1. — La ferme

La société industrielle est essentiellement urbaine et tend à le devenir de plus en plus. Il nous semble donc que la ferme est un des lieux privilégiés aujourd'hui pour des expérimentations dans tous les domaines.

Le domaine des techniques agricoles, de toute évidence. Nous essayons d'adapter aux réalités locales les expériences déjà tentées en agrobiologie, et ceci en dehors de tous les circuits commerciaux déjà mis en place.

Nous refusons également les rapports institués, producteurs/consommateurs (élimination des intermédiaires). Notre survie peut dépendre de la vente, mais **seulement** notre survie. Production pas chère, surproduction gratuite (soutien aux grèves, etc.).

2. — Le village

Nous pensons que le messianisme politique comme les phalanges ont fait leur temps.

Nous préférons agir quotidiennement avec les gens qui nous entourent et que nous connaissons, pour qu'ils prennent le pouvoir partout où ils se trouvent et à chaque moment de leur vie (rapport au travail, aux outils de production, au savoir, rapports entre eux...).

3. — Et le reste

Pours nous, le Vuch doit être avant tout un lieu d'échanges tant théoriques que pratiques, de discussions, etc., tendant justement à cette « critique en actes du mode de vie industriel », comme c'est marqué sur la carte.

Association « Ar Vuch », le Vuiche — Kergrist-Moëlou - 22110 Rostrenen.

ALSACE

Le chantier de Gommersdorf, village à demi déserté, où sont restaurées trois fermes des XVIe-XVIIIe siècles, débouche sur la réalisation d'un centre d'accueil de citadins en milieu rural. **Chantiers toute l'année.**

Maisons paysannes d'Alsace - 18, passage des Augustins - 68100 Mulhouse.

ECOVILLAGE EUROPEEN

Créer une communauté internationale de 20 à 30 personnes intéressées par l'environnement, les technologies douces, l'agrobiologie, la diététique.

Organiser des stages sur ces problèmes. Offrir des facilités aux chercheurs ayant besoin de ter-

rain pour leurs expériences et d'assistance dans leur travail.

Informations pour la France : Gérard Daniélou, rue d'Aquitaine, 34200 Sète. Tél. : 74-18-93.

TOULOUSE

Liens inter-communautaires, presse parallèle, livres et disques occitans, basques, etc. Bref, un lieu de rencontres très larges! **Cante Jondo**, 28, rue Valade - 31000 Toulouse.

TOURCOING

Fête de la nature, du 20 au 24 mars 1974.

Au programme : théâtre écologique, stands, expo, chanteurs, conférences, débats, etc.

M.J.C. des Orions - 259, rue de Roncq - 59 Tourcoing.

TOURS, CAPITALE DES RILLETES

La contre-pub. Certains en causent. D'autres la font. Ça leur coûte des procès d'ailleurs parce qu'ils se font pincer de temps en temps. A Tours, ils ont de bonnes idées. Et depuis le temps que ça dure, la contre-pub à Tours, c'est presque une institution.

Dumaz, 5, rue René-Boylesve 37000 Tours.

RENCONTRE A MONTARGIS

Pollution Non, Les Citoyens du monde et le Mouvement français pour l'Abondance organisent deux Journées de travail, le week-end, du 30 et 31 mars.

A la croisée de l'économie distributive et de l'écologie. Pour de plus amples renseignements, écrire à Pollution Non, 12, rue du Grand-Clos - 45200 Montargis.

SEINE-ET-OISE

Une association de défense des riverains des nationales 307 et 311 A s'est créée à La Celle-Saint-Cloud.

Simple groupe de pression pour « inciter les Pouvoirs publics à ralentir le développement des projets autoroutiers sur la région », ou davantage? Peut-être une tentative pour, comme ils disent, « permettre aux familles riveraines de vivre dans leur foyer, autrement que cloîtrées derrière des fenêtres hermétiquement fermées en subissant la continuelle angolisse de l'expropriation »?

Ça doit dépendre des gens qui y vont. Alors allez-y!

Association de défense des riverains des nationales 307 et 311 A - 30, avenue de Verdun - 78-170 La Celle-Saint-Cloud.

ECO-SOCIALISME

Sur l'invitation d'INITIA, qui présente le film « Notre pain quotidien » — 2e prix au festival de Moscou — (il s'agit de la création d'une communauté rurale à la suite de la crise américaine de 1930), Charles Lorient, du M.F.A., animera un débat sur le socialisme distributif.

Cinéma Saint-Lambert, 6, rue Péclet, Paris-XVe. Lundi 11 mars, à 20 h 15.



EMBALLAGES PERDUS EN PLASTIQUE

Quatre-vingt villes utilisent pour la collecte des ordures ménagères des sacs en polyéthylène. La ville de Lorient (80 000 h) s'y est mise et bientôt toute l'agglomération (120 000 h) va faire de même. Nature et Vie Lorient appelle les écologistes à organiser la riposte. Une étude est en cours pour fournir des arguments à la discussion. Nature et Vie Lorient, 13, rue du Village-Kervénélec - 56100 Lorient. Tél. : (97) 64-26-57.

PROBLEMES JURIDIQUES DES COMMUNAUTES

« C » bulletin de liaison inter-communautés a cessé de paraître, mais le service d'information juridique continue pour les communautés.

Envoyer les questions avec enveloppe timbrée pour la réponse à Huguette Miraillet, 3, rue Pascalini - 06800 Cagnes-sur-Mer, qui transmettra.

REFAIRE « C » ?

« C » était une publication néotypée, composée de lettres de lecteurs relatant leurs expériences communautaires, de petites annonces, de communiqués, etc.

Un collectif vient de se créer; dans le même esprit on redémarre. Contact : M. Dubedat, 29, rue Belgrand - 75020 Paris.

J.-C. Besson, 24, chemin de Capite - 30200 Bagnols-sur-Cèze.

COOPERATIVES ET RESEAUX DE BOUFFE « NATURE ET VIE »

N. et V. Brest : R. Guizien, 7, rue Corot, appt 17 - 29200 Brest.

N. et V. 28 en formation : J.-P. Bonatin, 24, Grand-Rue, Oisenne - 28300 Mainvilliers.

N. et V. Rennes : Ch. Roux, 34, rue Alexandre-Duval - 35000 Rennes. Le local : 1 bis, boulevard Monseigneur-Mouëzy.

VIENT DE PARAITRE

Le n° 13 de **Lutte Occitane**, avec un article de Robert Lafont, « La longa marcha a comencat », un dossier sur la crise de l'énergie, un texte sur la femme en Occitanie et bien d'autres choses encore... **Lutte Occitane**, B.P. 2138 - 34026 Montpellier. Abonnement : 20 F - C.C.P. 158 248 Montpellier.

Jeune et docte revue scientifique axée sur les problèmes d'écologie et d'énergie recherche collaborateurs bénévoles mais sérieusement motivés : bactériologiste, électronicien-radio, chimiste SPM-CPL, pharmacologiste, physicien aérosols. Ecrire à la G.O. qui transmettra.

LA GUEULE OUVERTE

Fondateur :

Pierre Fournier

Rédacteur en chef :

Isabelle

Mise en page :

Chénel-Jeanroy

Secrétaire de rédaction :

Jean-Marc Bernard

Martine Joly

ADMINISTRATION ET REDACTION

Editions du Square

S.A.R.L. au capital de 30.000 F

10, rue des Trois-Portes, Paris-5^e

Tél. 633-27-34

Directeur de la publication :

Georges Bernier

Dépôt légal : 2^e trimestre 1973

Imprimerie

« LES MARCHES DE FRANCE »

44, rue de l'Ermitage, 75020 PARIS

Distribution N.M.P.P.

Abonnement 1 an : 40 F

Etranger : 45 F

(Envoyer aux Editions du Square)



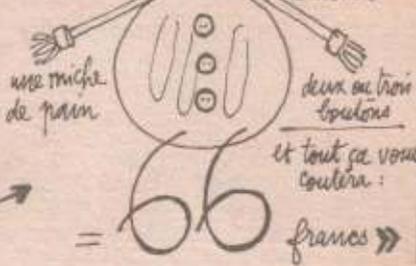
OCCITAN ? BASQUE ? IRLANDAIS ?
KURDE ?
ROGER SIFFER
NON-ALSACIEN !
"LES ETC..."

"Bonjour Madame Meyer, je voudrais :

deux œufs 00 une carotte une banane enveloppez-moi tout ça d'un kilo de choucroute



deux figues un paquet de beurre deux balais de cabinet



et tout ça vous coûtera : **66 francs**

QUAND ON M'A FAIT RÉCITER DU PÉGUÉ AVEC MON ACCENT ALSACIEN AU VAL DE VILLE, EN ARRIVANT AU LYCÉE DE STRASBOURG, TOUTE LA CLASSE S'EST FOUTU DE MOI. ALORS JE ME SUIS FAIT PASSER POUR UN PIED-NOIR, C'ÉTAIT À LA MODE EN 62. ET PUIS J'AI COMMENCÉ À GRATTER DE LA GUITARE, JE ME SUIS APPELÉ LITTLE ROGER... EN 63, LITTLE RICHARD ÉTAIT À LA MODE.



UN SOIR, J'AI FAIT AMANCHE DANS UN WINSTUB DE STRASBOURG. J'ÉTAIS PION ET UN PEU MOINS CON. J'AI COMMENCÉ PAR DU PRÉVERT, ET PUIS J'AI CHANTÉ DES CONTINES EN ALSACIEN. LES GENS ÉTAIENT GÉNÉS COMME SI J'AVAIS DIT DES GROSSETERIES, ET PUIS PROGRESSIVEMENT, ILS ONT CHANTÉ AVEC MOI. J'AI COMPRIS QUE SI ON VOULAIT CHANGER

QUELQUE CHOSE EN ALSACE, IL FALLAIT D'ABORD RENDRE AUX GENS LEUR IDENTITÉ. LES DÉBARRASSER DE CETTE PEUR DE PASSER POUR DES BOCHES

AUX YEUX DES FRANÇAIS DE L'INTÉRIEUR, ET QU'IS NE SE CACHENT PLUS POUR DIRE, CHEZ EUX, À TABLE, EN ALSACIEN: "PASSE-MOI LE SEL, MEME!" NOUS NE SOMMES PAS DES LATINS, NOUS SOMMES DES ALAMANS. NOTRE LANGUE N'EST PAS SEULEMENT UNE LANGUE DE COMMODITÉ

JE VEUX BIEN PARLER LE WELCHE (FRANÇAIS) POUR TOUT CE QUI EST PAPERASSERIES ADMINISTRATIVES ET MÊME POUR LES FORMULES DE POLITESSE, MAIS POUR LE RESTE, ET POUR PARLER D'AMOUR, JE VEUX PARLER MA LANGUE...



DEPUIS 5 ANS JE CHANTE EN ALSACIEN DANS TOUTES LES KILBE DE VILLAGE. DEVANT DES GENS QUI BOUFFENT ET QUI ROTENT... MES MOYENS D'EXPRESSION SONT DES INSTRUMENTS ALSACIENS COUBUÉS, COMME LE VIOLON DU DIABLE OU CETTE TROMPETTE À PLUSIEURS TROMPES

(SCHALMEI) ELLE VIENT DE LA FANFARE DES MINEURS DE POTASSE DE MULHOUSE.

SANS OUBRIER LE PSALTERION ET L'ÉPINETTE DES VOSGES...

JE SOIS MON PROPRE PRODUCTEUR ET IMPRIMÉRIE. J'AI FAIT TROIS DISQUES, TOUT SEUL.

JE LES DISTRIBUE MÔME CHEZ LES DISQUAIRES ALSACIENS. LE DEUXIÈME S'EST VENDU À 30.000 EXEMPLAIRES!

ET C'EST POUR ÇA QUE CE QUE JE FAIS, C'EST BEAUCOUP PLUS RÉVOLUTIONNAIRE QUE DE FAIRE DES TRACTS EN "PARISIEN". LES GAUCHISTES L'ONT COMPRIS, MAINTENANT. JE CHANTE TOUJOURS DES CONTINES, MAIS AUSSI DES TRUCS SUR LA KRUTENAU ET SUR FESSENHEIM...



CERTAINS OCCITANS AUJOURD'HUI, SE FORCENT PEUT-ÊTRE À PARLER L'OCCITAN, TANDIS QUE LES ALSACIENS SE FORÇAIENT À PARLER FRANÇAIS. POUR ÊTRE UN BON FRANÇAIS, IL FAUT ACHETER UNE TÉLÉ FRANÇAISE. MAIS, UNE FOS RENTRE CHEZ SOI, ILS REGARDENT LA TÉLÉ À L'EMANDE. ON EST COMPLÈTEMENT ABATARDISÉ. ON A CHANGÉ.

GE TANT DE FOS DE NATIONALITÉ GERMAIN MULLER DIT QUE LA CIGOGNE EST LE RÉSULTAT DES AMOURS CONTRE-NATURE DE L'AIGLE GERMANIQUE ET DU COQ GAULOIS.

« A CAUSE DU CANCAN DU QU'EN DIRA-T-ON NOUS SOMMES LES PLUS GRANDS CHAMPIONS POUR LÉCHER LES BOTES POUR CHANGER DE CASQUETTE POUR TOURNER AVEC LE VENT

POUR HURLER AVEC LES LOUPS À CAUSE DU QU'EN DIRA-T-ON NOUS NE SOMMES QUE DES BALLONS EN FRANÇAIS ÇA RIME AVEC CON. »

AUJOURD'HUI, NOUS NOUS DÉBARRASSONS DE NOTRE FOLKLORE POUR TOURISTES, ET COMME NOUS AVONS ÉTÉ DÉBARRASSÉS IL ILY A PEU DE TEMPS DE NOTRE PÈRE AUSSI, ON PEUT ESPÉRER QUE NOUS SERONS UN PEU MOINS CONS, MAINTENANT.

La musique de Siffer, c'est comme la musique de Quant Basé. Elle vous fait croire que vous savez danser. Comme ça, la musique c'est peut-être pas sûr, mais quand la musique se s'écoute, ça fait danser, ça peut faire danser.



GARDAREM LOU LARZAC!

ENCORE UN WELCHE (DE LA VÈRE)

ZIG-ZIG?

réponse de Siffer: EN ALSACIEN, ILYA 120 FAÇONS DE DIRE "BAISER" ET AUTANT POUR DIRE "CHIER". Ces Alsaciens! des bêtes! ils perdent leur temps à ça!

Je demande à Roger Siffer si l'Alsacien est vraiment mieux pour s'exprimer que le Français.

